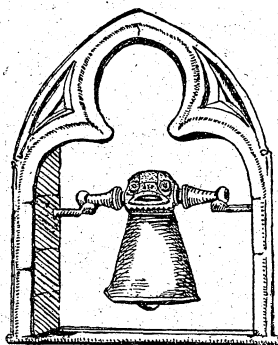


Job de ROINCÉ

Au Pays de Léon

**son histoire
ses légendes
ses pardons**



Collection
"Mes Cahiers"



DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Le Secret de la Tour Renaise. — *Le Crime de Louise Murcia.* — *Double Victoire.* — *Suzanne, Fille de Marin.* — *Une Nièce du Canada.* — *Un Cœur et une Dot.* — *Au Service du Mal.* — *La Plume au Vent.* — *Arlette et son Secret.* — *Pour le Sauver.* — *Deux Cœurs à la Dérive.* — *L'Amour qui s'enfuit.* — *Les Fiancés de Prat-Coulm, etc..., etc...*

THEATRE

Le Devoir d'aimer, 1 acte. — *Monsieur mon Fiancé,* 1 acte. — *Madelon verse à boire,* 1 acte. — *Un Drame au Large,* 3 actes. — *Guionvac'h,* 3 actes. — *Le Chevalier masqué,* 3 actes. — *Notre-Dame de La Clarté,* 3-actes. — *Le Rêve de Saïk,* 1 acte. — *On demande une Artiste,* 1 acte. — *Sérieuses Références exigées,* 1-acte. — *L'Assassin est parmi nous,* 3 actes. — *Le Discours de Monsieur Pommier,* 1 acte, etc..., etc...

DIVERS

A l'ombre du Kreisker, notes et souvenirs. — *Jean Chouan.* — *Le Soldat de Verdun,* enquête. — *L'Ecole unique,* enquête, etc...

N. B. — Presque tous ces ouvrages sont épuisés.



Église catholique
en Finistère

Document numérisé en 2020

AVANT-PROPOS

Voici un livre qui vient s'ajouter à la liste, déjà longue, de ceux qui ont été publiés sur le Léon. En réalité ce nouvel ouvrage n'a qu'un mérite. Celui de réunir, en un trop bref résumé, tant de choses dispersées à travers les pages de ces nombreuses brochures que des historiens locaux ont consacrées à l'étude de leurs paroisses.

C'est donc surtout un ouvrage qui s'efforce de donner une vue d'ensemble sur le Léon. Du moins j'ai cherché à le rendre aussi complet que possible. Pourtant, bien souvent, j'ai dû me limiter.

C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que les quelques lignes que je consacre, au cours d'un chapitre, à la géographie maritime ne donnent même pas une faible idée de tout ce que l'on pourrait écrire sur ce sujet. J'ai eu, en effet, l'avantage de parcourir les notes rédigées par un spécialiste des questions maritimes. Ces notes, à elles seules, offrent la matière d'un ouvrage aussi important que celui-ci et je veux espérer que leur auteur se décidera un jour à les publier.

Il en est de même pour tous les sujets. A chaque pas, en effet, dans notre pays, si riche et si varié, l'on fait de merveilleuses découvertes. Son histoire, son archéologie et sa géographie présentent sans cesse de nouvelles possibilités aux écrivains.

J'ai donc dû me borner.

Pourtant je crois que, malgré ses imperfections, ce livre n'est pas sans intérêt. Il a surtout l'avantage d'exister. J'écris ceci à l'intention de ceux, qui, incapables de porter à leur actif la moindre réalisation, préfèrent perdre leur temps à souligner les quelques erreurs qu'ils peuvent relever dans les ouvrages de leurs confrères.

Des erreurs !

Certes il doit s'en trouver dans ce volume.

Et des oublis aussi.

Que celui qui ne s'est jamais trompé me jette la première pierre.

Mais que les autres aient la charité de se taire.

D'ailleurs je n'ai jamais eu la prétention de faire œuvre d'historien. Mon seul but a été de glaner ici et là tout ce qui pouvait mettre en valeur un pays qui m'est particulièrement cher. Et j'estime, comme l'écrivait Emile Souvestre en préparant une nouvelle édition du *Voyage dans le Finistère*, de Cambry, que : « dans un ouvrage du genre de celui-ci il faut moins s'attacher à quelques fautes de détail qu'à l'ensemble. »

L'on voudra donc reconnaître que ce volume, même s'il n'est pas parfait, mérite du moins quelques compliments.

Je prends d'ailleurs à ma charge toutes les imperfections qu'il peut contenir.

Et je reporte les compliments sur tous ceux qui ont bien voulu m'aider à rassembler l'abondante documentation qui m'a été nécessaire. Membres du clergé, instituteurs, fonctionnaires, maires ont répondu avec amabilité et empressement à mes demandes de renseignements. C'est donc grâce à eux, comme encore grâce à quelques amis toujours aussi serviables que bien renseignés, que j'ai pu écrire cet ouvrage. Qu'ils en soient tous remerciés.

De même que je tiens à dire toute ma gratitude à mon excellent ami Jean Choleau qui a bien voulu mettre à ma disposition les clichés qui m'ont permis d'illustrer ce volume.

Enfin certains s'étonneront peut-être de l'importance que je donne dans mon texte aux Saints Bretons, à ces Saints auxquels Monsieur le Chanoine Hervé Calvez a décerné avec raison le titre de : « Pères de la Patrie. » Ceux qui pourraient m'adresser ce reproche ignorent sans doute ou, du moins, semblent ignorer le rôle primordial que ces Saints ont joué chez nous. C'est donc à leur intention, que je reproduis ici quelques lignes empruntées à l'œuvre du grand Historien de la Bretagne, Monsieur de la Borderie.

« Dans l'œuvre civilisatrice qui fonda cette nation la première part revient à l'idée chrétienne et à la discipline monastique ; les promoteurs, les conducteurs, les premiers agents de cette œuvre sont les évêques et les moines venus d'outre-mer...

« La fondation du peuple Breton d'Armorique est l'œuvre de nos vieux Saints et nos vieux moines bretons. Dans l'histoire des choses humaines cette œuvre leur assure une gloire ineffaçable et dans le cœur de tout breton une reconnaissance mêlée de respect et de tendresse toujours vivante. »

Les récits qui vont suivre justifient pleinement cette affirmation de Monsieur de la Borderie.

Mars 1946.

CHAPITRE PREMIER

Un peu de Géographie

Dans un numéro des *Annales de Géographie* de 1892, M. L. Gallouedec a donné la définition suivante du pays du Léon.

« Le Léonais comprend la région Nord-Occidentale de la Basse-Bretagne. Au Nord et à l'Ouest, sa limite est marquée par la mer, depuis la rade déchiquetée de Brest jusqu'à la baie de Morlaix. Du côté de l'Est, l'enfoncement de cette dernière baie le séparait nettement du pays de Tréguier avec lequel un isthme étroit et accidenté le faisait seul communiquer. Au Sud, le bombement granitique des monts d'Arrée, dressé comme un mur continu qui ferme l'horizon, puis les rochers de grès silurien, aux formes hardies et pittoresques, qui dominent la rive gauche de l'Elorn, entre Landerneau et la baie de Brest, l'isolaient de la Cornouaille. Ainsi borné le Léonais est la plus petite des quatre régions du pays bas-breton.

« Il ne comprend que les deux arrondissements — et en partie seulement — de Brest et de Morlaix : au sud de la baie de Brest le canton de Daoulas s'étend en Cornouaille; à l'est de l'arrondissement de Morlaix, les cantons de Lanmeur et de Plouigneau font partie du pays de Tréguier. »

Dans son ensemble cette définition est exacte. Pourtant, il convient de compléter en signalant qu'une commune du canton de Landerneau, Dirinon, est en Cornouaille et qu'une autre, le Cloître, située dans le canton de Saint-Thégonnec, appartient au Trégor.

L'on trouve encore dans la même étude de M. L. Gallouedec une explication du nom de Léon. D'après cet auteur ce nom fut donné de bonne heure à ce pays « par ses premiers colons, émigrés du pays de Caer-Léon en Galles ».

Par contre, le chanoine Louis Kerbirou écrit dans l'intéressant ouvrage qu'il a consacré à Monseigneur de la Marche, les lignes suivantes :

« L'évêché du Léon avait eu pour fondateur un moine cambrien, Pol Aurélien, venu en Armorique à l'époque de l'émigration bretonne au v^e siècle.

« Après sa mort les habitants donnèrent son nom à la capitale. Quant à la dénomination de Léon qui s'associa à celle de Saint-Pol, elle tirerait son origine de la légion romaine qui avait séjourné dans cet endroit : d'où l'expression *Pagus Legionensis* puis *Léonensis* ou Léon... Cette étymologie serait aussi celle de Léon en Espagne où résida la septième légion double. »

Voilà donc notre pays de Léon délimité et baptisé. Avant de détailler ses principales curiosités, avant aussi de nous pencher sur son histoire nous allons, très rapidement, le parcourir.

C'est naturellement la côte qui nous attire tout d'abord.

Cette côte, qui va du fond de la rade de Morlaix au fond de celle de Brest, est partout découpée, rude et sauvage. Elle s'abaisse parfois presque au niveau de la mer, mêlant le sable de ses dunes à celui des plages puis, ailleurs, elle se redresse comme pour mieux barrer la route aux flots qui la menacent sans cesse.

C'est qu'elle les connaît, ces flots, pour avoir le droit de s'en méfier. Elle sait, par expérience, que là, plus que partout ailleurs sur le littoral français, ils manifestent chaque jour leur force et leur violence. Ses découpures indiquent qu'elle fut souvent ravagée et qu'au cours des siècles elle a dû subir de nombreuses modifications.

Cette fureur de la mer Dom Lobineau l'a notée en ces termes :

« L'an 1172 la mer outrepassant ses limites se jeta sur les terres du Léon et en inonda grande quantité, laissant plusieurs immondices et charoignes dont la puanteur causa de grandes maladies. »

Mais si la mer fut souvent cruelle pour le Léon il est permis, aussi de dire qu'elle est, en de nombreux endroits, une cause de sa prospérité.

L'on trouve sur ces côtes plusieurs ports de pêche. En voici la liste, avec pour chacun l'indication de son activité :

1° CARANTEC. — Pêche aux crustacés, senneurs.

2° HENVIC. — Spécialité dans les amendements marins, maërl, trez glas, goémons, à l'usage des cultivateurs de l'intérieur. Port de débarquement : Penzé dans la rivière de Penzé. Pêche du saumon, environ 300 par an.

3° CALLOT EN CARANTEC. — Colonie de goémoniers venus de Plouguerneau en 1905 dans l'île de Callot. Pêcheurs qui forment un ensemble à part, très fermé, mais moderne. Seuls goémoniers dont les barques sont motorisées.

4° ROSCOFF. — Palangriers et ligneurs. Décadence assez marquée de la pêche. Raies, congres, lieux.

5° MOGUERIEC. — La plus belle réussite, avec Portsall, des pêcheurs léonards. En vingt ans les cultivateurs de cette région ont réussi à créer une flotille homogène, adaptée à toutes les pêches, depuis celle des raies et langoustes, aux Roches-Douvres, jusqu'à celle de la sardine, en baie de Sieck, en passant par celle des congres dans la région de Brignogan.

6° De PLOUESCAT à KERLOUAN. — Région des goémoniers sédentaires, mi-cultivateurs, mi-marins. Se livrent également à la pêche au casier : homards et crabes.

7° PLOUGUERNEAU. — Centre principal de la fabrication de la soude. Ici, nous trouvons des goémoniers insulaires, qui, à la belle saison, s'en vont récolter les laminaires soit dans l'archipel d'Ouessant, soit surtout dans les îles de Batz, de Sieck et les Sept-Iles. Pêche aux crustacés : homards et crabes.

8° L'ABERWRACH. — Autre centre important de goémoniers qui fréquentent uniquement l'archipel d'Ouessant. Port de relâche pour les cordiers de Moguëriec et maquereautiers de Douarnenez. Il est regrettable que le port, bien situé, pourvu d'un plan d'eau incomparable ne soit pas doté d'une flotille indigène.

9° PORTSALL. — Quelques goémoniers, mais surtout des ligneurs qui travaillent dans l'archipel d'Ouessant, spécialisés dans la pêche du lieu.

10° PORSPODER. — Goémoniers.

11° LAMPAUL-POUARZEL. — Gabarriers faisant le sable de construction, desservant Brest et les ports intérieurs de la rade.

12° LE CONQUET. — Port déchu, comprenant seulement quelques ligneurs et des caseyeurs.

13° MOLÈNE. — Solide communauté de pêcheurs (140 inscrits à la pêche, sur 600 habitants) spécialisés dans la pêche aux crustacés.

14° OUESSANT. — Ligneurs mais peu de pêcheurs professionnels, uniquement des retraités ou des marins de commerce en congé.

15° BREST. — Pêcheurs de la rade : lieu, maquereau, poisson plat.

16° KERHUON. — Communauté pittoresque de Kerhor. Les pêcheurs dorment la nuit sous la voile et essaient jusqu'au Conquet pendant la belle saison.

La côte du Léon, découpée par des promontoires rocheux, reliés par des plages de sable, est propice à la vie des espèces marines. Riche en crustacés, elle abonde aussi en poissons, congre et raie au large, lieu à proximité de la côte, sardine de dérive l'hiver (région de Sieck). Elle est riche également en coquillages (coques en baie de Goulven) et possède deux gisements ostréiers importants, celui de Saint-Yves (rivière de Penzé) celui de la rivière de l'Elorn. En 1945, ce dernier a fourni, en deux jours, 9 tonnes d'huîtres.

Les principaux centres d'ostréiculture sont :

MORLAIX. — Depuis la rive droite du Dossen jusqu'à Pempoul. 100 hectares sont actuellement exploités, 50 vont l'être prochainement.

L'ABERWRACH. — 40 hectares de concédés, tant dans la rivière que dans l'estuaire.

L'ABER-BENOIT. — Moins important, 10 hectares environ.

L'ELORN. — En amont du Pont de Plougastel.

Ces quatre centres ne pratiquent que l'élevage et l'affinage de l'huître armoricaine (la portugaise est interdite au nord de l'embouchure de la Vilaine). Ils sont tributaires du Morbihan pour la reproduction du naissaim. Mais les produits sont de belle pousse et peuvent concurrencer par leur finesse les Marennes et les Belons.

L'on trouve dans le Léon plusieurs chantiers de construction. Ces chantiers sont situés à :

CARANTEC. — 7 chantiers, dont deux spécialisés dans la construction des yachts. C'est du chantier Moguerou qu'est

sortie l'*Anahita*, sur laquelle le Capitaine BERNICOT, né à l'Aberwrach, effectua seul la traversée de l'Atlantique.

ROSCOFF. — 1 chantier.

PLOUGUERNEAU. — 2 chantiers.

L'ABERWRACH. — 1 chantier.

SAINT-PABU. — 3 chantiers.

Pour recevoir les crustacés pêchés sur la côte, il est nécessaire d'avoir des viviers. Il en existe à Roscoff, à Kerlouan, à l'Aberwrach et à Argenton.

Les ports de commerce sont naturellement moins nombreux que les ports de pêche. Pourtant on en compte quatre :

MORLAIX. — Un bassin à flot de 44 mètres de long — accessible aux bateaux de 60 mètres de longueur — et 4 mètres de tirant d'eau. Trafic charbonnier avec l'Angleterre.

ROSCOFF. — Cabotage avec l'Angleterre, exportations des primeurs.

BREST. — Possède un port de commerce avec 4 bassins. Effectuait surtout le trafic avec l'Afrique du Nord (vins) et l'Angleterre (charbon).

LANDERNEAU. — Envasé, n'est plus fréquenté que par les petits caboteurs.

Pour jalonner une côte aussi accidentée il faut de nombreux feux. Voici quels sont les principaux phares :

L'île de Batz et l'île Vierge, qui jalonnent la route du Pas-de-Calais au Four.

Le Four, à l'entrée du chenal du même nom.

Le Stiff, Créach, Kéréon, la Jument, qui marquent les quatre angles de l'île d'Ouessant. Créach est le phare d'attérissement des bâtiments venant de l'Atlantique.

Saint-Mathieu qui, avec Kermorvan, marque le chenal du Four. Les Pierres Noires qui marquent la limite Sud des dangers de l'archipel d'Ouessant.

Le Minou, le Portzic qui marquent le chenal Nord aboutissant au Goulet de Brest.

On ne saurait citer tous les feux de deuxième ou troisième ordre. Si l'on se place de nuit sur le sommet de Saint-Michel, à Ouessant, on en compte 22. Mais, malgré toutes les protections prises pour assurer la bonne marche des navigateurs, d'inévitables sinistres se produisent toujours en mer. Deux sociétés ont mis à la disposition des naufragés un important matériel de sauvetage.

La Société des Hospitaliers Sauveteurs Bretons, (siège social : 7, rue de l'Horloge, à Rennes), possède une station à Portsall. Le canot de cette station avait quitté le port en juin 1940. Nous espérons qu'il ne tardera pas à être remplacé.

Les Hospitaliers Sauveteurs Bretons ont également placé au port de Morlaix divers engins de secours.

La Société Centrale de Sauvetage des Naufragés (siège social : 1, rue de Bourgogne, à Paris), possède des stations à Roscoff, Ile de Batz, l'Aberwrach, Argenton, Ouessant, Ile Molène, le Conquet, etc... La station du Conquet a été détruite par les Allemands.

Ces deux sociétés ont subi de lourdes pertes pendant l'occupation, aussi nous espérons qu'elles trouveront les généreux concours qui leur sont nécessaires pour reprendre toute leur activité.

Pays maritime le Léon est aussi un pays agricole. Dans ce domaine, il convient de noter tout particulièrement l'importance prise par la culture des primeurs dans la région de Saint-Pol-de-Léon. Favorisée par un climat modéré et par un sol riche cette culture donne d'excellents résultats. Les choux-fleurs, les artichauts, les oignons et les pommes de terre récoltés dans cette région jouissent d'une grande réputation sur tous les marchés.

L'on a cru pendant longtemps que Monseigneur de la Marche avait été l'introducteur de la pomme de terre dans cette contrée. En réalité, d'après Goulven Mazéas, auteur d'une remarquable *Histoire Bretonne de la pomme de terre*, c'est à M. Barbier de Lescoët que l'on doit l'introduction de ce produit dans le Léon. Ce qui n'enlève d'ailleurs rien à l'Evêque de Saint-Pol, car, c'est lui qui devait se faire le zèle propagateur d'une culture nouvelle destinée à enrichir ces concitoyens.

Si le reste du Léon ne bénéficie pas d'une situation aussi intéressante il n'en demeure pas moins très actif et son agriculture fait sans cesse de nombreux progrès.

Enfin, là comme aussi dans tout le Finistère, l'élevage des chevaux occupe une place importante. Le Léonard aime le cheval autant par goût que pour les avantages qu'il peut en tirer et il s'est toujours efforcé par d'heureuses sélections, d'obtenir des produits de qualité. On peut s'en rendre compte en fréquentant les foires qui se tiennent dans certaines localités, foires qui attirent toujours de nombreux acheteurs.

On ne trouve pas dans le Léon de centre industriel important. Il existe bien, ici et là, quelques établissements spécialisés dans telle ou telle production — comme, par exemple, la fabrication de l'iode obtenue par le traitement du goémon — mais dans son ensemble le pays du Léon est beaucoup moins industriel que le pays de Cornouaille.

Deux Chambres de Commerce fonctionnent dans la région. La première a son siège à Brest, la seconde à Morlaix.

Enfin, le Léon possède une autre source de richesse. Ses plages, ses sites admirables, ses monuments religieux et historiques constituent un précieux patrimoine que l'industrie touristique doit mettre en valeur. Dans ce domaine, après un arrêt complet de cinq années, tout est à refaire. Il appartient aux Syndicats d'Initiative d'entreprendre une publicité efficace pour attirer chez nous tous ceux qui aiment à passer leurs vacances dans un décor qui offre, à la fois, le calme et le pittoresque.

CHAPITRE II

Quelques notes d'histoire

L'histoire du pays qui devait par la suite devenir le Léon est, à ses origines, liée à celle des Gaulois. César nous rapporte que cinq peuplades occupaient les territoires qui forment approximativement la Bretagne actuelle. C'était les Namnètes, les Vénètes, les Curiosolites, les Redones et les Osismes. Ces derniers séjournaient dans la région qui correspond au Finistère. Toutes ces peuplades étaient fédérées et toutes aussi étaient soumises à l'autorité des druides, savants dépositaires d'une philosophie religieuse dont ils étaient à la fois les prêtres et les professeurs. C'est de cette époque que datent ces nombreux menhirs et dolmens qui se dressent encore sur nos landes et nos falaises.

Une ère nouvelle commencera avec la conquête de la Gaule par les Romains.

La défaite des Vénètes, battus au cours d'un combat naval qui se déroula dans le golfe du Morbihan, permit à Jules César de s'emparer de toute l'Armorique. Pendant de longues années les vainqueurs occupèrent militairement la région. Ils édifièrent des villes, des temples, des fortifications et ils construisirent des routes pour relier entre elles leurs principales garnisons. Parmi ces voies, Desjardins, dans son ouvrage sur la *Gaule Romaine* cite tout particulièrement celle qui de Carhaix se rendait à Plouguerneau et celle qui de Landerneau se dirigeait vers Saint-Pol-de-Léon.

Notons qu'en de nombreux endroits l'on a trouvé, par la suite, des traces de cette occupation : pièces de monnaie, débris de poteries, bijoux, morceaux de statuettes, etc...

L'écroulement de l'empire romain devait marquer la fin de cette période.

Débarrassés de leurs occupants les druides, qui vivaient réfugiés au fond de profondes forêts, reprirent en main l'administration de leur pays, mais ils allaient, quelques années plus tard, se trouver en face d'un nouvel envahisseur qui allait leur porter un coup mortel.

C'est ici que se situe un fait capital de l'histoire de la Bretagne : l'émigration des Bretons insulaires en Armorique. Battus, en effet, par les Saxons qui venaient de conquérir leur pays, les Bretons d'Angleterre, ne trouvèrent leur salut que dans la fuite. Les uns se réfugièrent dans le pays de Galles, les autres traversèrent la Manche et abordèrent sur nos côtes.

Sous la conduite de courageux moines, qui se révélèrent d'excellents conducteurs d'hommes, les nouveaux arrivants s'installèrent dans le pays qui allait, désormais, devenir le leur. Plusieurs vagues d'émigrants se succédèrent ainsi. La plus importante doit être située au début du VI^e siècle et ce fut celle qui déferla sur les côtes du Léon. Parmi les chefs qui conduisirent ces troupeaux humains il faut citer le comte de Withur qui devait fixer sa résidence à l'Île de Batz.

Naturellement tout cela ne se passa pas sans quelques heurts. Les Druides, en effet, ne virent pas sans déplaisir cette invasion qui portait un rude coup à leur autorité religieuse, car les nouveaux arrivants avaient depuis longtemps abandonné leurs pratiques païennes pour se convertir au christianisme. Mais, rapidement les moines Bretons surent imposer leur suprématie grâce à leurs qualités.

Désormais le pays des Osismes n'existe plus. Le Léon et la Cornouaille le remplacent.

Il convient, ici, d'ouvrir une large parenthèse en l'honneur de celui qui devait donner son nom à la capitale du Léon.

.....

Fils d'un riche seigneur, Pol Aurélien ⁽¹⁾ était né vers 450, dans l'île de Bretagne. Comme dès sa toute jeunesse il avait manifesté sa volonté de se retirer dans un monastère, son père le confia à un religieux aussi réputé par sa sainteté que pour sa science. L'enfant rencontra chez ce maître des condisciples qui devaient par la suite s'illustrer sous les noms de saint Gilles, saint David, saint Samson et saint Magloire.

Après quelques années de sérieuses études, Pol quitta son professeur et s'en alla fonder un petit monastère.

Il se trouvait depuis un certain temps déjà dans cette retraite quand un souverain de Grande Bretagne, le roi Marc, le convoqua à sa cour et le chargea d'évangéliser son peuple.

(1) Nom romanisé de Pol O'Reilly.

Cette mission terminée, Pol, auquel Dieu avait donné l'ordre de passer en Armorique, décida de s'éloigner. Toutefois, en faisant ses adieux à celui dont il avait été l'hôte, il lui demanda la permission d'emporter une clochette qui ornait son palais. Mais furieux de perdre un aussi précieux collaborateur, le roi Marc, lui refusa ce modeste souvenir.

Pol prenant alors place à bord d'un navire quitta l'île de Bretagne et se rendit d'abord à Ouessant où il édifia un petit oratoire. Puis, poursuivant son voyage, il débarqua à Plouguerneau où il fit la rencontre d'un serviteur du comte Withur qui lui proposa de le conduire à son maître, lequel séjournait à l'île de Batz.



Un marché au pays de Léon.

En suivant une vieille voie romaine, le saint arriva bientôt sous les murs d'Occismor, (aujourd'hui Saint-Pol-de-Léon). Son premier soin avant de pénétrer à l'intérieur de la ville, fut de bénir une source qui se trouvait aux portes de l'ancienne citadelle. Cette source existe toujours. Située près d'un lavoir qu'elle alimente, elle porte le nom de Lenn-ar-Gloar et jamais on ne l'a vue tarir, même par les temps de grande sécheresse. Pendant très longtemps un pardon se tint, chaque année, au quinze août, à cet endroit, mais concurrencé sans doute par une manifesta-

tion plus importante, il disparut. Malgré cela les gens du quartier conservèrent l'habitude de se rendre en pèlerinage à leur fontaine et même, à partir de 1937, on y organisa des réjouissances populaires. Il faut souhaiter que ce pardon soit repris avec le concours des autorités religieuses.

Mais revenons à notre saint que nous avons laissé à la porte d'Occismor. Pénétrant dans la ville il commença par en chasser les bandits et les animaux sauvages qui en avaient fait leur repaire puis il longea les remparts bénissant toute la cité « afin que là où avait abondé le péché, là aussi, surabondât la grâce... »

D'Occismor le religieux gagna l'île de Batz où il rendit visite au comte Withur qui lui fit un accueil d'autant plus chaleureux qu'ils appartenaient tous les deux à la même famille. Son séjour à l'île de Batz devait être marqué par un événement miraculeux.

Ce fut l'arrivée d'un poisson qui apportait de Grande Bretagne la cloche que le roi Marc avait refusé d'offrir à Pol.

Cette cloche existe toujours. Elle est précieusement conservée à la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon et chaque année, le jour du pardon, on la fait sonner au-dessus des fidèles qui veulent se guérir ou se préserver des maux de tête et de la surdité.

Cet événement ne fut pas sans produire une profonde émotion sur le comte Withur qui fit nommer Pol Aurélien évêque de Léon lui confiant ainsi la charge d'amener à Dieu tout le peuple de la région.

Pendant très longtemps, ensuite — puisqu'il vécut plus que centenaire — le saint, qui avait fait d'Occismor sa ville épiscopale, exerça son ministère en multipliant les miracles et en attirant à lui une foule de fidèles.

Quand il mourut, en son monastère de l'île de Batz, son corps fut transporté sur le continent et on lui fit des obsèques grandioses en présence d'une foule considérable de chrétiens qui chantaient des hymnes et des cantiques.

Les années qui suivirent virent les Bretons s'unir pour défendre leur pays. Hélas s'ils connurent de brillants succès, ils subirent aussi des échecs qui provoquèrent de nombreux désordres. C'est ainsi qu'à la mort du roi Salomon (874) quatre princes se disputèrent le pouvoir et les comtes de Léon et de Cornouaille se proclamèrent indépendants.

Divisés à l'intérieur les Bretons devaient pourtant sans cesse repousser leurs ennemis de l'extérieur. Parmi les chefs qui se distinguèrent dans la lutte contre les Normands il convient de citer Even, comte de Léon, qui protégea son pays contre ces envahisseurs et qui, par ses exploits, mérita le titre de Grand.

Alain Barbe-Torte devait mettre un terme aux invasions normandes. Couronné duc de Bretagne, en 938, il conserva les anciens comtés et bien souvent on vit par la suite les noms de leurs chefs mêlés aux divers épisodes de la vie bretonne.

Pourtant le Léon devait, vers 1277, voir apporter une importante modification à son administration civile.

Ruiné par de folles dépenses et de trop nombreuses prodigalités, le comte Hervé V dut, à cette époque, abandonner son domaine et partir pour la croisade. C'est même à pied qu'il s'éloigna n'ayant plus de quoi acheter un cheval. C'est alors que les successeurs de saint Pol furent investis du pouvoir temporel et reçurent le titre d'évêques-comtes.

Par la suite, les ducs de Rohan devaient revendiquer ce titre comme en fait foi particulièrement une protestation rédigée par l'un d'eux à Landerneau, le 23 juin 1696. Cette protestation fut signifiée le 26 août suivant à Monseigneur le Neboux de la Brosse qui ne dut pas beaucoup s'en formaliser car lui et ses successeurs continuèrent, comme par le passé, à porter le titre auquel ils avaient droit.

La situation des évêques de Léon était, d'ailleurs, telle que dès leur entrée dans leur ville épiscopale ils étaient reçus en souverains.

L'on possède le récit rédigé en latin — de la réception qui fut faite le 13 mai 1520, à Monseigneur Le Clerc, cinquante quatrième évêque du diocèse. Ce récit mieux que tous les documentaires donne une idée exacte de la situation. En voici un résumé.

Reçu à l'entrée du cimetière, sur la route de la Madeleine, le nouvel évêque vit se présenter à lui Charles de Kermavan qui, prenant la bride de sa mule, le conduisit respectueusement jusqu'au portail de l'église Saint-Pierre où il l'aïda à descendre de sa monture. Puis avant de laisser le prélat pénétrer à l'intérieur du sanctuaire, il lui enleva son manteau, ses chaussures et sa coiffure.

En échange de ce service, de Kermavan s'empara, ainsi que le voulait un vieil usage, non seulement de ces vêtements mais aussi de la mule.

L'évêque s'étant alors avancé jusqu'au maître-autel, réunit autour de lui plusieurs seigneurs et leur signifia qu'en qualité de vassals-nobles, ils devaient le défendre dans la mesure du possible. Ce à quoi ils s'engagèrent.

Mgr Guy Le Clerc ayant ensuite pris place sur une chaise à porteurs quatre seigneurs, désignés à cet effet, le portèrent jusqu'à la rue Verderel.

Là, avant de pénétrer dans la cité, le prélat jura, en présence du peuple, de maintenir intactes ses anciennes libertés et franchises, puis toujours porté par ses chevaliers servants, il gagna la cathédrale où se déroula une cérémonie religieuse.

A l'issue de cet office, Mgr Guy Le Clerc se rendit à son palais où il ordonna la mise en liberté d'un certain nombre de prisonniers.

Un grand repas fut ensuite offert à toutes les personnalités présentes.

Cette fois encore c'étaient de nobles seigneurs qui devaient servir le prélat, lui laver les mains, lui découper sa viande, lui verser à boire... Ils s'occupaient également, aidés par leurs propres serviteurs, de la préparation des plats et du service de la table. En échange, ils pouvaient emporter non seulement la vaisselle d'argent mais encore les couteaux, les tasses, le linge et jusqu'aux vivres qui restaient.

C'est ainsi que ce jour-là, le seigneur de Kerguern, qui remplissait les fonctions d'échanson, reçut pour sa part plusieurs pièces de vin. Il en fit aussitôt porter une dans la rue, afin, que les passants puissent se rafraîchir. Délicate attention à laquelle le peuple fut certainement très sensible.

Au XIV^e siècle la Guerre de Succession devait bouleverser et ensanglanter la Bretagne. La ville de Morlaix fut assiégée en 1342 par les Anglais qui avaient pris parti pour Jean de Montfort. En 1375, Saint-Pol-de-Léon fut enlevée par une autre armée anglaise qui incendia la chapelle du Kreisker. Notons également qu'au cours de la bataille d'Auray (1364) plusieurs seigneurs du Léon succombèrent aux côtés du malheureux Charles de Blois.

Peu d'incidents marquèrent dans le Léon les guerres qui précédèrent la réunion de la Bretagne à la France.

Pourtant un essai de résistance se manifesta à Morlaix où des troupes anglaises avaient été envoyées pour aider la duchesse Anne à poursuivre la lutte.

Au xvi^e siècle, quand les troubles de la Ligue provoquèrent de nouvelles luttes intestines, les évêques-comtes du Léon surent sagement maintenir le calme. L'événement le plus important fut alors le siège et la prise du château de Kerouzéré, en Sibiril.

Quelques années plus tard quand éclata la conspiration des « Frères Bretons » sous la direction du Marquis de Pontcallec, le Léon vit se réunir les promoteurs de ce mouvement. Ceux-ci, en effet, profitaient des foires campagnardes pour se retrouver et tenir des conciliabules secrets. C'est ainsi qu'ils se rencontrèrent à la Martyre, en juillet 1719, à l'occasion de la grande foire qui se tenait dans cette localité. Dix huit gentilshommes affiliés participèrent à cette réunion au cours de laquelle, d'ailleurs, il ne se passa rien, car, on ne devait y discuter que le projet de fonder une bourse commune destinée à subvenir aux frais de l'organisation. Mais tous les adhérents protestèrent en déclarant qu'ils n'avaient pas d'argent.

L'on sait que cette conspiration devait se terminer par l'arrestation du Marquis de Pontcallec qui, avec trois de ses compagnons, fut exécuté à Nantes en 1720.

Et nous voici arrivés aux heures tragiques de la Révolution.

Depuis 1772 le chef du diocèse et du comté était Monseigneur de la Marche, un breton originaire d'une petite commune des environs de Quimper. Excellent administrateur Mgr de la Marché avait défendu avec autorité et dévouement les intérêts matériels de ses diocésains. C'est ainsi qu'il créa deux haras, qu'il encouragea la culture de la pomme de terre, etc...

Tout en administrant son diocèse, Mgr de la Marche jouait un rôle important aux Etats de Bretagne. Sa loyauté à l'égard du gouvernement royal ne lui fit jamais négliger l'indépendance bretonne dont il se fit souvent le défenseur, et, si on le vit parfois se rendre à Versailles, ce ne fut jamais en courtisan, mais toujours en avocat des libertés et des droits de la Bretagne.

L'évêque de Léon fit preuve de la même énergie quand, au milieu du bouleversement général, le gouvernement publia les décrets qui prétendaient régler la constitution

civile du clergé. Tout de suite il se dressa en protestataire et il refusa de quitter son siège que l'on venait de supprimer.

Avec esprit il retourna aux dirigeants du district de Morlaix le pli que ceux-ci lui avaient envoyé pour lui notifier la nouvelle constitution. Comme ce pli était adressé à « Monsieur l'ancien évêque de Léon » il ne pouvait disaient-il, le recevoir puisqu'il n'était ancien, mais actuel évêque de Léon.

Cette spirituelle réponse irrita les révolutionnaires qui chargèrent trois commissaires de Brest de se rendre à Saint-Pol-de-Léon pour y faire appliquer les nouveaux décrets. C'est alors qu'en présence de trois mille fidèles réunis à la cathédrale M. l'abbé Moal monta en chaire et fit, en breton, un courageux sermon au cours duquel il dénonça la nouvelle constitution.

Déçus, craignant même pour leurs personnes, les commissaires durent regagner Brest sans avoir réussi à accomplir leur mission.

Tout le clergé du diocèse suivait d'ailleurs Mgr de la Marche dans sa résistance. On ne compta, en effet, dans le Léon, que vingt assermentés contre deux cent quatre vingt deux prêtres non assermentés.

Mais subitement les événements devaient se précipiter.

Furieux de leurs échecs, les patriotes réclamèrent des sanctions contre l'évêque rebelle et décidèrent de s'emparer de sa personne par la force.

Des gendarmes se présentèrent alors chez M^{me} du Laz, où devait se trouver le prélat, mais celui-ci, s'échappant, alla se réfugier au château de Kernevez. De là, trois jeunes gens guidés par Nicolas de Kermenguy le conduisirent, en passant par Pempoul et en longeant les grèves, jusqu'à Sainte-Barbe, en Roscoff, où il monta à bord d'un bateau de contrebandiers qui, tout aussitôt, prit la mer en direction de l'Angleterre où il arriva après une longue et pénible traversée.

De Londrès, où il s'était réfugié, Mgr de la Marche continua à diriger son diocèse, recevant même dans son exil des séminaristes qui passaient la Manche pour venir se faire ordonner par lui.

En même temps, il se dépensait pour venir en aide aux émigrés, ses compagnons d'infortune, dont il fut le grand chef spirituel.

C'est là, sur cette terre étrangère, qu'en 1806, devait mourir le dernier évêque-comte de Léon. Il offrit à tous ceux qui l'entouraient le spectacle d'une fin édifiante.

Tandis que l'évêque-comte de Léon continuait à accomplir sa mission en exil la Révolution exerçait ses ravages dans le pays qu'il avait dû quitter.

La guillotine fonctionnait à Brest et était alimentée par de sinistres pourvoyeurs. De braves gens, coupables seulement du délit d'opinion, étaient jetés en prison. D'autres devaient s'enfuir, se cacher... Mais la très grande majorité des habitants demeurait fidèle à la religion. Par tout, en effet, les membres du clergé trouvaient de sûrs asiles et partout aussi, en dépit des dangers qu'ils couraient, ils continuaient à exercer leur saint ministère.

Au besoin les paysans n'hésitaient pas à prendre les armes pour défendre leurs libertés menacées. L'on se battit dans les rues de Saint-Pol-de-Léon comme aussi à Kerguiduff, en Plougoulm.

Quand le calme fut enfin revenu, les habitants du Léon s'ils retrouvèrent leurs prêtres, ne virent pas leur évêque reprendre sa place à la tête du diocèse. Celui-ci avait été supprimé. Le Léon n'existait plus. Un décret, en date du 22 janvier 1790, avait fixé la nouvelle forme administrative du pays.

Le département du Finistère était fondé et son chef-lieu avait été fixé à Quimper.

C'était un rude coup pour tout le Léon et surtout pour la ville de Saint-Pol qui était rabaissée au simple rang de chef-lieu de canton. A diverses reprises la municipalité avait protesté contre cet état de choses, mais toutes ses légitimes réclamations étaient demeurées sans effet.

En 1793, le Finistère avait été partagé en neuf districts : Morlaix, Lesneven, Landerneau, Brest, Quimper, Pont-Croix, Quimperlé, Châteaulin et Carhaix.

Par la suite le département devait être divisé en cinq arrondissements : Morlaix, Brest, Quimper, Quimperlé et Châteaulin. Les communes du Léon se trouvaient réparties dans les arrondissements de Brest et de Morlaix.

A partir de ce moment l'histoire administrative du Léon est liée à celle du Finistère. Pourtant rien n'unissait directement ce pays à son chef-lieu. La création de voies ferrées devait même écarteler davantage ce département. Tandis que les habitants de Brest, de Saint-Pol-de-Léon ou de Morlaix se trouvaient naturellement attirés vers Rennes, ceux

de la région de Quimper subissaient plutôt l'attrait de Nantes.

Saint-Pol-de-Léon n'ayant plus son évêché n'en demeurera pas moins la capitale religieuse de la région. Le commerce des légumes y prendra une importance toujours plus grande et le tourisme attirera dans ses murs de nombreux visiteurs désireux d'admirer ses merveilles.

Brest, cité maritime et militaire, dotée d'une rade unique, deviendra rapidement la grande ville non seulement du Léon mais encore de tout le Finistère. Morlaix demeurera comme par le passé un important centre commercial.

Mais, si grâce aux conditions d'une vie nouvelle, les Léonards ont vu leurs affaires prospérer, si, grâce, aux découvertes de la science, de nouveaux horizons se sont ouverts devant eux ils n'en sont pas moins demeurés fidèles à leurs traditions et à leur religion.

On le vit bien quand le gouvernement voulut expulser les religieuses et quand, également, il décida de confisquer les biens des églises. Expulsions et inventaires furent marqués par de nombreux incidents. Pour protéger les crocheteurs il fallut faire appel à la troupe et partout les fidèles opposèrent leurs poitrines aux coups des assaillants. Bien souvent même, ceux-ci auraient été repoussés après de durs combats si, pour éviter toute effusion de sang, les notables qui s'étaient mis à la tête des protestataires n'avaient réussi à calmer la légitime fureur de ceux-ci.

Plus tard quand, de nouveau, les catholiques durent défendre leurs libertés menacées ce fut en plein cœur du Léon, au Folgoët, que des hommes venus de toute la région se réunirent en masses compactes pour affirmer leurs volontés.

Ce cachet profondément chrétien du Léonard se manifeste encore à l'occasion des pardons. Alors que très souvent ailleurs ces réunions ont pris surtout une allure de fête locale plutôt que d'une manifestation de la foi, ici, au contraire, elles ont conservé leur caractère religieux.

C'est maintenant sur une note pénible et particulièrement douloureuse que je dois terminer ce chapitre. Deux guerres cruelles, viennent, en effet, au cours de ces dernières années, de semer le deuil dans nos familles. Mais si la première, celle de 1914-1918, ne frappa que les combattants, marins et soldats, la seconde, celle 1939-1945, vit les civils mêler leur sang à celui des militaires. Cette fois

encore le Léon a payé un lourd tribut à la guerre et il y aurait un volume à écrire sur le drame affreux qui vient de se jouer dans ce coin de Bretagne qui, plus que d'autres peut-être, a reçu des coups meurtriers dont il portera longtemps les traces. Laissant à d'autres le soin d'écrire ce volume — mon ami Auguste Bergot par exemple, est tout qualifié pour évoquer les souffrances de « Brest, ville martyre » — je me suis contenté de réunir quelques notes qui trouveront leur place au cours des pages qui vont suivre.

Voici donc terminé ce chapitre consacré à l'histoire du Léon. Cette histoire, je me suis contenté de la retracer dans ses grandes lignes. J'aurais pu facilement m'étendre davantage sur certains passages. Si je ne l'ai pas fait c'est que l'occasion me sera donnée au cours des chapitres suivants, de revenir, sur certains faits historiques qui trouveront mieux leur place dans les études consacrées à nos localités du Léon.

CHAPITRE III

De Morlaix à Carantec

J'ai longtemps hésité avant de dresser le plan de cet ouvrage. N'ayant ni l'intention, ni surtout la possibilité de consacrer un chapitre à chaque localité du Léon je me demandais quelle présentation je devais adopter. Le plus simple, la plus logique aussi, m'a semblé être celle qui consiste à grouper certaines communes autour d'un centre plus important et à passer ensuite de l'une à l'autre comme l'on suit un itinéraire touristique. Je me suis donc rallié à cette formule en évitant, toutefois, de la rendre trop rigide. Ce qui veut dire que mon itinéraire ne se pliera pas toujours aux exigences des moyens de communications. Au contraire même, la fantaisie — cette délicieuse maîtresse sans laquelle il n'y aurait pas de vie agréable possible — me servira souvent de guide et nous ferons parfois des bonds dans l'espace pour y gagner plus rapidement telle ou telle localité que je croirai utile de signaler au passage.

Morlaix, première station du Léon sur la ligne Paris-Brest, nous servira de point de départ.

.....

Tout est pittoresque à Morlaix. Aussi bien les côteaux sur lesquels s'étagent les demeures que les rues étroites et animées qui, en partant du centre s'enfoncent dans toutes les directions.

A côté des monuments connus comme l'église Saint-Melaine, la rosace du musée des Jacobins ou bien encore la maison dite de la Reine Anne l'on découvre à chaque instant de vieux logis aux façades recouvertes d'ardoises ou encore ornées de poutres saillantes.

Un audacieux viaduc, haut de 59 mètres, surplombe la cité et oppose son architecture moderne à celle de toutes les habitations qui s'écrasent à ses pieds ou qui grimpent à l'assaut des collines voisines.

Les historiens qui ont étudié le passé de cette ville ont insisté avec raison sur les dangers qui l'ont sans cesse menacée au cours des siècles. Comme toutes les cités construites au fond d'une rade elle devait, en effet, tenter les assaillants qui, par mer, pouvaient se lancer sur elle, afin, de ruiner son commerce et, afin, aussi, de s'emparer de ses richesses.

Parmi toutes les agressions de ce genre dont Morlaix fut la victime il en est une qui mérite d'être relatée.

Le 4 juillet 1522, les Anglais apprenant que les nobles et les bourgeois avaient quitté la ville, les premiers pour se rendre à un rassemblement militaire tenu à Guingamp, les seconds pour prendre part à une foire commerciale, décidèrent de profiter de cette occasion pour l'attaquer.

A bord de soixante navires ils remontèrent donc la rade et, vers minuit, grâce à la complicité d'un traître, ils envahirent les rues.

Il se manifesta bien çà et là quelques essais de résistance mais bientôt les agresseurs furent les maîtres de la place dont ils commencèrent le pillage.

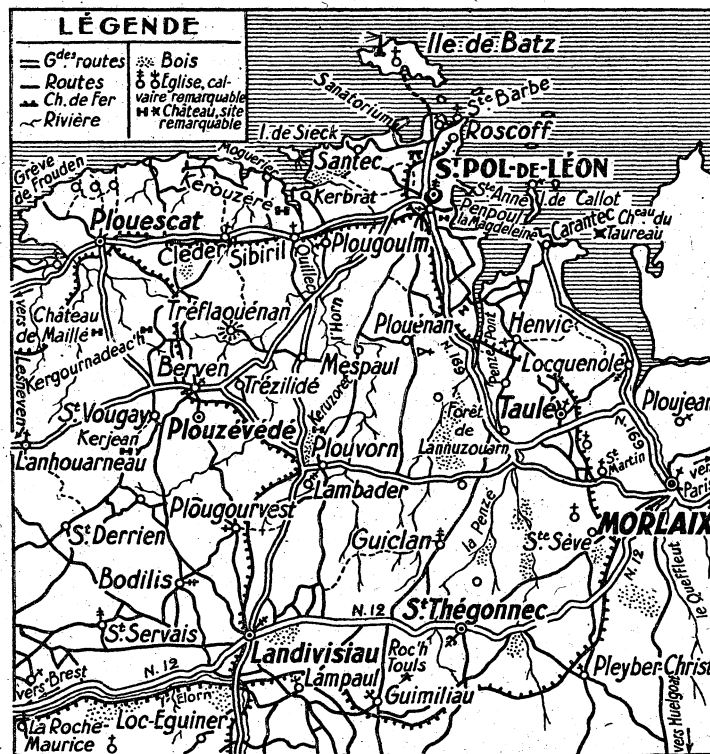
Ce fut alors qu'une jeune fille, une modeste domestique, décida de défendre coûte que coûte la maison de ses maîtres. Soulevant une trappe qui se trouvait dans le couloir principal et qui donnait sur une profonde cave elle inonda ensuite celle-ci en ouvrant une vanne qui communiquait avec la rivière toute proche. En même temps elle laissait entrebâillée la porte qui donnait sur la rue.

Bientôt les Anglais tombèrent dans ce piège et plus de 80, dit-on, se précipitèrent dans la cave où ils se noyèrent. Hélas, leurs camarades devaient les venger cruellement. Poursuivie par les soldats, la jeune héroïne morlaisienne fut capturée et jetée du haut d'un grenier sur le pavé de la rue où son corps s'écrasa.

Fiers de cet exploit les pirates continuèrent à piller et surtout à s'enivrer car les caves des bourgeois morlaisiens étaient bien garnies.

Fort heureusement quelques émissaires avaient réussi à se rendre à Guingamp où ils alertèrent les gentilshommes qui s'y trouvaient rassemblés. Indignés, ceux-ci se précipitèrent, poussèrent leurs chevaux ventre à terre, et ils arrivèrent à temps pour surprendre aux portes de la ville six ou sept cents anglo-saxons qui s'y étaient endormis pour cuver leur vin. Tous furent mis en pièces et leur sang s'en alla rougir l'eau d'une fontaine voisine.

Cette agression, qui fut d'ailleurs suivie d'une autre, devait inciter les morlaisiens à se défendre. C'est alors qu'ils édifièrent ce château-fort du Taureau dont la masse trapue barre toujours l'entrée de la rivière. Sous sa protection la cité put se reconstruire et retrouver son activité commerciale, activité dont les principaux artisans furent les riches armateurs qui donnèrent au port de Morlaix un grand essor.



Les environs de Morlaix

Si ce port n'est plus aujourd'hui ce qu'il était autrefois il faut noter pourtant que la ville de Morlaix est toujours demeurée un important centre de transactions. C'est ainsi par exemple, que le mois d'octobre voit chaque année se tenir une grande foire aux chevaux que complète une fête foraine. De nombreux groupes de jeunes gens et de jeunes filles, venus autant du Léon que du Trégor ou même de

Cornouaille, envahissent alors les rues et y répandent de la gaieté. Sur les places, les manèges et les attractions sont assiégés par ces visiteurs tandis que les commerçants locaux voient leurs boutiques se remplir de clients aux bourses bien garnies.

Meurtrie bien souvent au cours de son histoire, la ville de Morlaix devait l'être encore pendant la récente guerre de 1939-1945. En janvier 1943, un bombardement faisait 69 morts, dont 42 enfants, qui se trouvaient réunis dans une école maternelle. Le même jour 50 personnes étaient blessées grièvement et environ 150 étaient atteintes plus légèrement. Par ailleurs le viaduc était touché par une bombe tandis que 25 immeubles étaient totalement détruits et 200 autres plus ou moins endommagés. En décembre 1943, soixante otages étaient déportés en Allemagne. Plus de la moitié ne devaient jamais revenir. Enfin, le 4 août 1944 deux sapeurs-pompiers qui se trouvaient en service commandé étaient tués par des allemands qui se repliaient sur Brest.

La ville devait être libérée le mardi 8 août 1944 à 14 heures, par les troupes américaines.

Le dimanche, lorsque la température autorise les excursions, les morlaisiens aiment à descendre le long de la rivière. C'est une de leurs promenades préférées. Ils longent alors la manufacture des tabacs, passent sous la chapelle de la Salette puis s'éparpillent sur le rivage...

Certains même poussent jusqu'à Locquéholé. Le petit bourg qui porte ce nom possède une église dotée d'une jolie nef romaine. Plusieurs piliers de cette nef sont fort anciens et certains archéologues la font remonter au x^e et xi^e siècles. Le clocher, d'une architecture plus récente et plus courante, date de 1681.

La commune doit son nom à saint Guénolé qui, raconte la légende, débarqua en ces lieux après avoir traversé la rade dans une auge de pierre. Désireux de se fixer en cet endroit le saint fit jaillir une source du sol puis il édifia un petit ermitage.

Les habitants de cette paroisse vénèrent toujours la mémoire de son fondateur et l'on peut encore admirer à la sacristie deux reliquaires en argent qui renferment l'un une parcelle de son bras et l'autre un petit morceau de son crâne. Ces précieuses reliques sont chaque année portées en procession le jour du pardon.

La guerre qui vient de se terminer n'a pas épargné cette localité. En quittant Locquéholé, le 6 août 1945, les Allemands ont fait sauter un dépôt de munitions, détruisant une ferme. Enfin trois habitants furent déportés à la suite de dénonciation et l'un de ces malheureux n'est pas revenu.

Plus à l'intérieur des terres, voici deux gros bourgs, Taulé et Henvic. Nous sommes ici en pleine culture maraîchère et la fertilité du sol se manifeste à chaque instant. Il en sera désormais ainsi dans toute cette région qui entoure Saint-Pol-de-Léon.

Hélas la terre n'est pas toujours une source de bonheur et de bien-être. Elle devient aussi parfois meurtrière. A Henvic trois personnes ont été les victimes de mines enfouies par les Allemands avant leur départ en août 1944.

Carantec, qui n'a été pendant fort longtemps qu'une petite bourgade agrémentée d'un port de pêche, est situé à l'extrémité de la pointe que limite d'une part l'estuaire de la rivière de Morlaix et d'autre part celui de la Penzé. C'est maintenant une coquette station balnéaire dotée de nombreux hôtels et de plaisantes villas. Les touristes y viennent chaque année de fort loin mais l'élément morlaisien y domine, ce qui s'explique aisément.

Le bourg s'est depuis quarante ans entièrement transformé sous l'impulsion de bâtisseurs souvent plus avides de réaliser des gains faciles que de faire preuve de bon goût. S'il est permis de se réjouir d'une prospérité dont les habitants de Carantec ont justement bénéficié l'on a le droit également de regretter que l'on ait négligé de respecter en matière de construction ce qu'il est convenu d'appeler la couleur locale.

Mais nous vivons, hélas, à une époque où l'on ne respecte plus grand chose.

Les écrivains amateurs de beaux voyages, qui, comme Cambry ou Emile Souvestre, ont consacré de longues pages aux diverses localités du Finistère, n'ont accordé qu'un regard distrait à Carantec. Cette modeste bourgade n'offrait pour eux que peu d'intérêt et ils étaient loin de prévoir quel brillant avenir lui était réservé dans le domaine touristique.

Située à la pointe ouest de Carantec l'île de Callot — une île qu'un banc de sable relie à la terre à marée basse — étend son plateau rocailleux que domine une petite cha-

pelle dédiée à Notre-Dame. Ce sanctuaire a son histoire que je vais vous conter en quelques lignes.

A la fin du v^e siècle un chef danois qui dévastait toute la région avait installé à Callot un camp retranché où il regroupait ses troupes après chaque expédition. C'est là aussi qu'il entassait le butin dont il s'emparait au cours de ses incursions.

Un chef breton, nommé Rivallon, décida un beau jour de débarrasser le pays de ce pirate dont les forfaits ne se comptaient plus. Il réunit donc une forte troupe mais avant d'attaquer le camp ennemi il se plaça sous la protection de Notre-Dame en lui promettant de lui élever une chapelle s'il était victorieux. Un succès complet récompensa ses prières et son courage. Les danois furent totalement écrasés et leurs vainqueurs purent récupérer une grande partie du butin volé par les pillards.

Quelques années plus tard, en 513, l'on posait la première pierre du sanctuaire qui fut édifié à l'emplacement même qu'avait occupé la tente du chef des pirates. Au cours des siècles cette chapelle, qui devait devenir un lieu de pèlerinage très fréquenté, fut plusieurs fois reconstruite. L'édifice actuel date, dans sa presque totalité, de 1805 (1).

Quittons maintenant l'île de Callot et gagnons l'autre pointe de Carantec celle qui s'avance vers la rade de Morlaix. Voici qu'en face de nous, à peu de distance du rivage se dresse une masse sombre.

C'est le château du Taureau dont le morlaisien F. Gourvil a évoqué en ces termes les origines.

Au temps où de Morlaix tu fus le défenseur,
Les lourds vaisseaux anglais, soudain pris de terreur,
Fuyaient à ton aspect vers leurs lointains repaires.

Mais hélas, ce château qui pourtant semble tout proche ne dépend pas de Carantec. Il appartient à Plouézoch, localité qui est située de l'autre côté de la rade, c'est-à-dire en Trégor.

Plouézoch a toujours d'ailleurs revendiqué ses droits sur le Taureau et c'est ainsi, par exemple, qu'en 1798 un violent conflit opposa les habitants de cette commune à ceux de Carantec qui s'étaient permis de venir cueillir le goémon qui couvrait les roches au pied du fort.

(1) Ce sanctuaire fut dédié à la Vierge Puissante, en breton « Introun Varia a c'halloud », d'où le nom de Callot.

Laissons donc le château du Taureau en Trégor et renvoyons ceux que son histoire pourrait intéresser à la brochure que le regretté Louis Le Guennec lui a consacrée.

Il nous faut maintenant quitter Carantec afin de poursuivre notre voyage. Nous ne le ferons pourtant pas sans signaler qu'en 1944 quatre jeunes gens de cette localité — les deux frères Ollivier, M. Le Berre et M. Le Morvan — furent surpris par la Gestapo dans une ferme de Sainte-Sève. Tous les quatre furent fusillés. Un autre jeune homme de Carantec, Michel Créach, âgé de 22 ans, étudiant en droit à la Faculté Catholique d'Angers, ayant été arrêté dans un camion qui transportait des munitions parachutées, fut exécuté dans la forêt de Chanteloup (M.-et-L.), le 7 août 1944. Enfin, le secrétaire de mairie, M. Dirou, qui avait été déporté à la suite d'une affaire de fausses cartes d'identité devait trouver la mort en Allemagne en avril 1945.

Ainsi, tout au long de ce voyage que nous allons faire à travers le Léon, il nous arrivera à chaque instant, de nous incliner respectueusement sur des tombes dont la terre encore fraîchement remuée, évoquera les tragiques années que nous venons de vivre.

CHAPITRE IV

Saint-Pol-de-Léon et ses environs

Au lendemain de son passage à Saint-Pol-de-Léon, en 1794, Cambry écrivait :

« L'aspect de Saint-Pol est riant. Cette jolie ville est située sur une colline et sur les rives de la mer. Quelques églises élevées et surtout le brillant clocher du Kreisker, lui donnent un air d'élégance... »

Tout cela est exact mais il est regrettable que Cambry se soit permis d'ajouter quelques lignes plus loin, en faisant allusion aux habitants de Saint-Pol et de ses environs : « Les femmes n'y sont pas jolies. »

Assurément on a toujours le droit de préférer un type à un autre, mais pourtant, beaucoup plus par respect de la vérité que par simple politesse, notre auteur aurait dû se garder de lancer une pareille énormité.

Voyez, à la sortie de la grand'messe par exemple nos filles de Saint-Pol et de Plougoulm, ou de Roscoff. Leurs traits sont purs et réguliers, souvent même assez fins. Autant dans l'expression de leur visage que dans toute leur allure, l'on découvre une noblesse qui manque parfois aux campagnardes. Elles sont graves mais elles ne sont pas tristes. Elles savent toujours porter la toilette et les vêtements qu'elles choisissent, même si ce ne sont plus leurs jolis costumes locaux, ne sont jamais ridicules et grotesques comme ceux que l'on trouve dans certaines régions de France.

Cambry d'ailleurs, qui n'a dû faire qu'un court séjour à Saint-Pol-de-Léon, n'en est pas à une erreur près. C'est ainsi qu'il indique que dans cette ville, le jour du marché, les acheteurs et les vendeurs traitent leurs affaires en buvant du cidre.

Du cidre à Saint-Pol ! Assurément l'on en boit parfois mais fort peu car on n'y récolte pas de pommes. Et les statistiques commerciales nous indiquent que, même à

cette époque, le vin était pour ainsi dire, la seule boisson qui fut importée.

Rendons donc l'hommage qu'elles méritent aux femmes de Saint-Pol et admirons maintenant la ville qui s'étend sous nos yeux.

Voici tout d'abord ses clochers. Ceux de la cathédrale, celui du Kreisker qui domine tous les autres, puis ceux de Saint-Pierre, de Saint-Joseph... Loin d'écraser la cité ils semblent au contraire, tellement leurs flèches sont légères, l'élever vers le ciel.



SAINT-POL-DE-LÉON :

Les clochers du Kreisker et de la Cathédrale

Plus loin sur une hauteur surplombant la rade et le port de Pempoul se dresse le calvaire du champ de la Rive. Enfin, en marge de la ville, les arbres de l'Allée Verte et du parc de Kernevez, jettent une note sombre...

Pénétrons ensuite à l'intérieur de l'ancienne capitale du Léon et saluons au passage quelques vieilles demeures. Suivant l'heure de notre visite un décor différent peut s'offrir à nous. Tantôt, en effet, les rues sont calmes ; tantôt au contraire, elles voient défiler de longues files de charrettes qui apportent de la campagne voisine leurs précieuses cargaisons de choux-fleurs ou d'artichauts...

La cathédrale qui se dresse au bout de la place centrale a été construite du ^{xiii}^e au ^{xv}^e siècle.

La chapelle actuelle du Kreisker — dont le clocher s'élève à 78 mètres fut édifée au ^{xiv}^e siècle et restaurée au ^{xv}^e siècle. Elle remplaçait un monument plus modeste qui avait été incendié par les Anglais en 1375. Voici d'après la légende, dans quelles circonstances fut élevé à cet endroit un sanctuaire dédié à la Vierge.

Il y a longtemps, bien longtemps de cela, Saint-Guévroc qui parcourait les rues de la ville le jour de la fête de Notre-Dame, fut indigné de voir une jeune lingère qui travaillait sur le pas de sa porte. Il lui en fit la remarque mais il s'attira cette réponse : « qu'il fallait aussi bien gagner sa vie les jours de fêtes que les jours ordinaires. » A peine la jeune femme avait-elle prononcé ces paroles qu'elle demeura sans pouvoir remuer ni les pieds ni les mains. Reconnaissant sa faute, la malheureuse jeûna pendant huit jours puis elle fit venir le saint et, en sa présence, elle demanda pardon à Dieu.

Ce que voyant, Saint-Guévroc la bénit et lui rendit aussitôt la santé. Pour remercier Dieu de ce miracle la lingère offrit au saint sa maison afin que l'on en fit une chapelle dédiée à Notre-Dame.

Ce sanctuaire ayant été détruit par la suite, c'est sur son emplacement que l'on édifia le superbe monument que nous connaissons.

La chapelle Saint-Joseph que l'on dépasse en se dirigeant vers le champ de la Rive, est surmonté d'un clocher qui s'élevait autrefois dans l'enceinte de l'ancien couvent des Ursulines. Vers 1846 ce clocher fut transporté pierre par pierre, à l'endroit qu'il occupe aujourd'hui et le maçon qui se chargea de sa démolition et de sa reconstruction ne demanda pour ce travail que la somme de 300 francs.

Saint-Pol-de-Léon englobait jadis le territoire des trois communes actuelles de Saint-Pol, de Roscoff et de Santec. L'ensemble était divisé en sept paroisses. Roscoff devait revendiquer et obtenir son autonomie pendant la révolution. Santec n'est commune que depuis 1920.

Après n'avoir été pendant fort longtemps qu'une cité religieuse, Saint-Pol-de-Léon devait devenir par la suite un important centre commercial grâce au développement de la culture des primeurs. De nombreux expéditeurs y ont installé leurs bureaux et leurs magasins. Plusieurs coopératives se chargent également d'écouler les produits de

leurs adhérents. Toute cette activité commerciale n'a pas été sans favoriser considérablement le négoce qui est très prospère depuis le début de ce siècle.

Ajoutons à cela que Saint-Pol-de-Léon est également un centre touristique fort intéressant. Ses plages de Pempoul, de Sainte-Anne et du Man attirent chaque année de nombreuses familles. Les environs offrent les possibilités de charmantes excursions.

Mais malgré ces nouvelles formes de son activité la ville n'a pas perdu son caractère de capitale religieuse. L'on y trouve encore un collège très florissant, plusieurs communautés, une maison de retraite pour les ecclésiastiques...

Pourquoi faut-il que cette cité si calme, si paisible, aux habitants sages et prudents ait été, en 1944, le théâtre de douloureux événements ?

Je veux donner de ces événements un bref résumé laissant à ceux qui en furent les témoins le soin d'en publier un récit plus long et plus détaillé.

Tout d'abord, à la fin du mois de juin 1944, les Allemands procédèrent brusquement à l'arrestation d'un certain nombre d'otages choisis parmi les citoyens les plus honorables de la ville. C'est ainsi que furent arrêtés et emmenés MM. Fanch Stéphan, le docteur Leclair, le docteur Le Bigot, Jean Pleyben, Jean Lelong, Kerguinou, Jean Mériadec, Joseph Combot, Trividic, Claude Le Guen, Léaustic, l'Abbé Tanguy, Yves Morvan, Jean Grall, Thébaut, Bernard, J. l'Hostis et André Hamon.

Quand sonna l'heure de la libération, les familles de ces otages se dirent qu'elles n'allaient sans doute par tarder à recevoir des nouvelles des leurs. Hélas plusieurs semaines puis plusieurs mois s'écoulèrent... A l'heure où je trace ces lignes on est toujours sans nouvelles de ces malheureux.

Quelque temps après l'arrestation de ces otages, le 4 août 1944, Saint-Pol-de-Léon devait encore vivre une bien douloureuse journée. Comme la veille le bruit avait couru que les troupes américaines n'allaient pas tarder à arriver il se trouva quelques habitants qui commencèrent à manifester leur légitime satisfaction en pavoisant. Tandis que les premiers drapeaux étaient accrochés aux fenêtres un groupe de jeunes gens lançait une attaque contre les soldats ennemis qui se trouvaient encore cantonnés au manoir du Gourveau. Dans l'après-midi le même groupe devait attaquer une voiture allemande sur la route de Roscoff.

Justement inquiet, le maire de Saint-Pol, M. Alain de Guébriant, s'efforçait de calmer ceux qui n'avaient pas la patience d'attendre l'arrivée des Américains pour manifester leurs sentiments. M. le docteur René Bagot ainsi que plusieurs membres de la Défense Passive et quelques anciens prisonniers joignirent leurs efforts à ceux du maire.

Celui-ci, d'ailleurs, ne se trompait pas quand il exprimait la crainte que les Allemands pouvaient encore revenir et qu'ils exerceraient sans doutes de cruelles représailles.

En effet vers 16 h. 45, deux colonnes ennemies arrivaient et aussitôt le massacre commençait.

Paul l'Hourre, Jacques Decées, Henri Ollier furent les premières victimes qui tombèrent sous les balles allemandes. En même temps Alexandre Bozellec, Alexis Urien, Yvonne Jégouic, Craignou et la Sœur Marie-Aimée, de la Communauté de Keroulas, étaient plus ou moins grièvement blessés.

L'on apprenait également qu'un jeune homme, Benjamin Danielou, avait été tué sur la route de Roscoff tandis qu'à Kérigou, Jeanne Moal recevait un éclat d'obus provenant d'un canon qui tirait de Carantec.

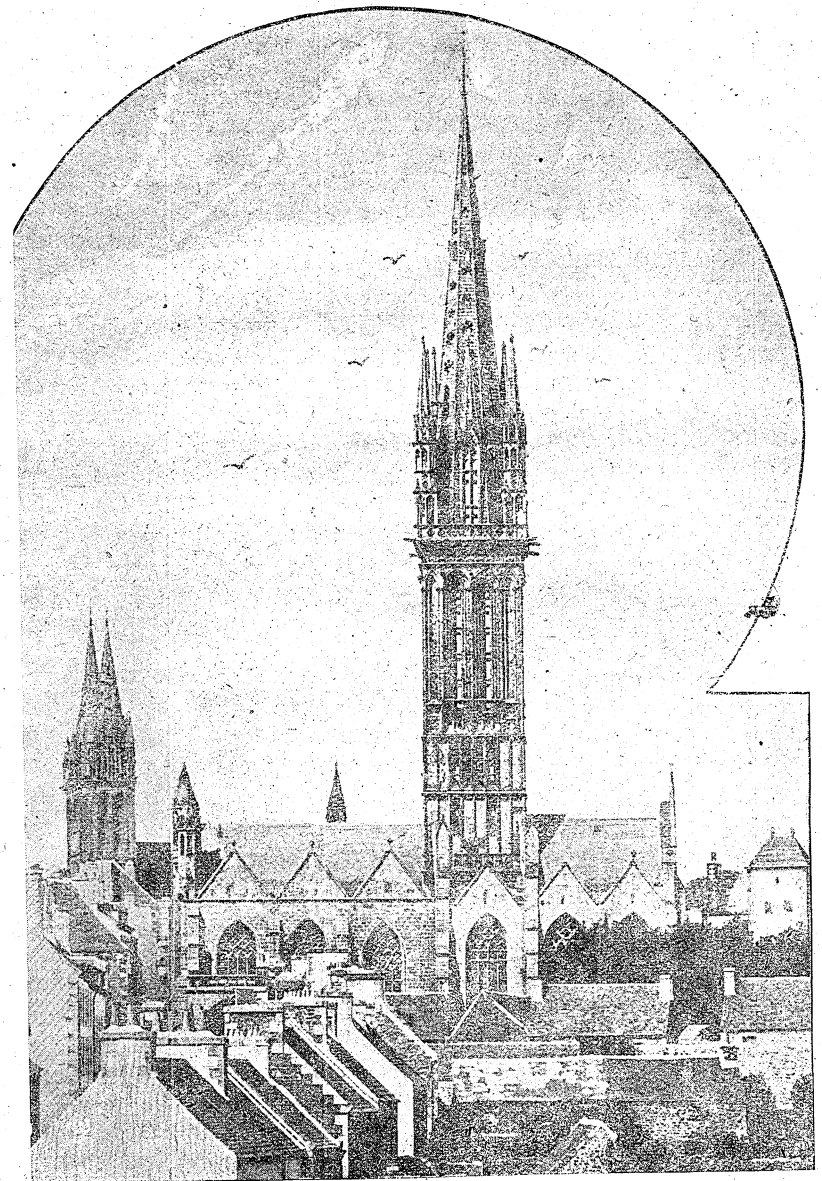
Pendant que les soldats semaient ainsi la terreur à travers la ville, les chefs allemands s'emparaient d'un certain nombre d'otages qu'ils firent conduire place du Petit Cloître. C'est ainsi que se trouvaient réunis là MM. Alain de Guébriant, maire de Saint-Pol, Alain Tréguier, secrétaire général de la mairie, et son fils, un tout jeune homme de 15 ans, Pierre Béchu, Jean Ollivier, Alexandre Merer, Jean Lacut, Alain l'Hébrellec, Pierre Le Goff, Jacques Guilcher, Pierre Guilcher, François Pichot, Louis Jamet, Joseph Castel, Marcel Saillou, Eugène Guillou, René Cueff, Pierre Langlois, Paul Nicolas, M. et M^{me} Sébastien Combet.

A 18 h. 45, MM. Merer, Alain de Guébriant, l'Hébrellec, Béchu et Ollivier étaient fusillés sur place.

Blessé, Jacques Guilcher réussit à s'enfuir et à se cacher dans une maison voisine. Les autres otages étaient peu après peu après emmenés en camion. Toutefois, avant leur départ, ils pouvaient recevoir l'absolution que leur donnait M. l'Abbé Gorrec qu'assistait M. l'Abbé Abguillerm.

Tandis que les Allemands s'éloignaient en direction de Morlaix avec leurs prisonniers quelques russes incendiaient le manoir de Gourveau.

Le samedi 5 août la municipalité privée de son chef, passait les pleins pouvoirs à la Défense Passive qui, sous



SAINT-POL-DE-LÉON : *Le Kreisker*

la direction de M. Laurent, était chargée d'assurer l'ordre. Il s'agissait, en effet, d'éviter de nouveaux incidents car les Allemands venaient de revenir à Saint-Pol-de-Léon. Ils devaient, cette fois encore, y commettre un nouveau crime en abattant un jeune homme, Jean-Marcel Menez, qui se promenait paisiblement dans son jardin.

Le même jour un officier réunit sur la place, devant la mairie, un certain nombre de personnalités et exigea la remise des armes qui avaient été enlevées la veille aux soldats cantonnés au manoir de Gourveau.

Comme il menaçait de détruire la ville, les agents de la Défense Passive se dévouèrent et parvinrent à récupérer quelques engins.

Le dimanche 6 août la circulation était seulement autorisée de 8 heures à 14 heures. La population en profitait pour rendre un dernier hommage à M. Alain de Guébriant dont la dépouille avait été exposée dans le salon de M^{me} de Bearegard.

Le lundi 7 avaient lieu les obsèques des victimes tombées le 4 août.

Le mercredi 9 on apprenait par un message du Sous-Préfet de Morlaix que l'on venait de découvrir, après l'arrivée des Américains, les cadavres des otages qui avaient été emmenés de Saint-Pol dans la soirée du 4. Les malheureux avaient été exécutés aux portes de la ville de Morlaix dans le bois de la propriété de M. de Kerdrel. Leurs obsèques devaient être célébrées le jeudi 10 août à Saint-Pol.

La ville de Saint-Pol, lorsque les Allemands se furent définitivement éloignés put mesurer l'étendue de son malheur. Elle venait de vivre les heures les plus douloureuses de son histoire. Elle venait aussi de perdre quelques-uns de ses meilleurs citoyens. Enfin, elle pleurait en la personne de son maire, M. Alain de Guébriant, un homme qui s'était toujours dévoué pour défendre les intérêts de ses administrés et qui, en tombant sous les balles allemandes, s'était sacrifié pour éviter à ses concitoyens des représailles plus terribles encore.

Au lendemain de ces journées tragiques le conseil municipal, dans une séance tenue le 12 août, devait rendre un hommage public à la Défense Passive qui, sous la direction de M. Laurent, avait fait preuve d'un dévouement sans bornes. Voici le texte de la citation, qui, lors de cette séance, fut votée à l'unanimité.

« Au moment où la Défense Passive passe le service au corps militaire de Saint-Pol-de-Léon le conseil municipal cite à l'ordre de la commune son chef et tout le personnel.

« Corps remarquablement préparé aux tâches pour lesquelles il a été organisé, a montré sous l'impulsion énergique de son chef, qu'il était également prêt à remplir les missions les plus délicates au cours des journées critiques que nous venons de traverser depuis ce douloureux et fatal vendredi 4 août 1944.

« Le samedi 5 août, alors que la ville était ouvertement menacée d'une destruction totale si le lendemain des armes présumées détenues n'étaient pas remises, des volontaires se sont répandus partout et sont parvenus à trouver et à rapporter un certain nombre d'armes, de munitions et de divers matériel de guerre.

« Le dimanche 6 août, satisfaction étant ainsi donnée aux exigences du commandement allemand, la Défense Passive avait sauvé la ville des terribles représailles qui pesaient sur elle.

« Toujours en alerte, animé du plus haut sentiment du devoir, méprisant le danger, ce corps a maintenu un ordre sévère dans la ville et a eu la plus heureuse influence sur l'attitude et le calme dont la population a fait preuve.

« Il a ainsi donné l'exemple de ce que peut faire un groupement bien en mains, discipliné, riche en bonne volonté, sachant sans recourir à la force, maintenir le calme par seule persuasion et bravant tous les périls pour sa petite Patrie.

« Treize de ses membres sont morts victimes du devoir.

« Qu'il soit assuré de la profonde et durable reconnaissance du conseil et de la population. »

.....

Roscoff se présente sous l'aspect pittoresque d'une petite cité édifiée à la pointe d'une extrémité rocheuse au pied de laquelle viennent se briser les vagues de la Manche.

Même à l'époque où cette localité était rattaché à Saint-Pol-de-Léon, elle faisait déjà preuve d'une grande activité commerciale. Son port était très fréquenté et l'on y pratiquait tout particulièrement du commerce à destination de l'Angleterre. Il s'agissait, d'ailleurs, d'un négoce particulier. C'était de là, en effet, que partaient les produits que l'on introduisait en fraude chez nos voisins. Cambry raconte à ce sujet que « les eaux-de-vie de vin que l'on faisait passer en Angleterre ne se renfermaient pas dans des pièces faciles

à confisquer. On les mettait dans des petits barils de trente à quarante pots qui se fabriquaient à Roscoff. Ces barils se liaient par un cordage et, mouillés sur un cable, se jetaient à la mer à l'approche des côtes. On les dérobaient par ce moyen aux yeux des commis aux douanes anglaises. On venait les chercher la nuit quand les visites étaient terminées. »

Cette contrebande cessa quelques années après la révolution. Par la suite le port devait surtout servir au trafic des primeurs du Léon. C'est là qu'embarquaient les marchands d'oignons qui s'en allaient offrir leurs produits aux ménagères anglaises.

Plusieurs monuments retiennent l'attention des touristes qui, chaque année, s'en viennent visiter Roscoff. Ce sont l'église paroissiale avec son clocher à dômes superposés, deux ossuaires, la chapelle Sainte-Barbe qui se dresse sur une pointe rocheuse, etc... Il existait autrefois à l'entrée du port une petite chapelle qui évoquait le passage en ces lieux de Marie-Stuart, reine d'Ecosse. Les ruines de ce sanctuaire historique furent abattues en 1932. Enfin, tout à côté de l'église, l'on remarque un monument funéraire élevé à la mémoire d'une dame anglaise, Dorotheë Silburne, qui, pendant la révolution recueillit à Londres de nombreux membres du clergé breton. Toute sa fortune y passa. Ruinée, cette bienfaitrice se réfugia en Bretagne. Elle vécut tout d'abord à Morlaix puis elle vint se fixer à Roscoff où elle devait mourir le 2 octobre 1820.

L'église de Roscoff fut édifée dans de curieuses conditions. Comme les habitants de cette localité avaient manifesté le désir de construire ce sanctuaire l'évêque-comte du Léon s'y était opposé en déclarant qu'il ne voulait pas voir s'élever une nouvelle église sur son territoire. Les Roscovites, gens malicieux, décidèrent de tourner la difficulté. Ils aménagèrent alors un terre-plein sur une grève, à l'endroit même où l'on embarquait pour se rendre à l'île de Batz puis, sur ce terre-plein, ils élevèrent un monument qu'ils dédièrent à Notre-Dame. Par la suite, ils n'eurent plus qu'à souder à la côte l'îlot artificiel sur lequel se trouvait leur église.

Tout à côté de la place centrale l'on trouve la Station Biologique, puis, un peu plus loin, sur la place de Roc'h-Kroum l'Institut Marin. Cet institut fut fondé en 1899, par M. le docteur Bagot, père, de Saint-Pol-de-Léon. On y traite avec succès certaines maladies chroniques.

Sur la route qui conduit à Saint-Pol-de-Léon on peut visiter, à l'intérieur de la propriété qui dépend du couvent des Capucins, un figuier gigantesque dont les branches qui sont supportées par plusieurs piliers couvrent une superficie de 500 mètres carrés environ.

Plus heureuse que sa voisine la ville de Roscoff a moins souffert qu'elle de l'occupation ennemie de 1940 à 1944. Pourtant il faut noter la destruction d'une vingtaine de maisons dans le quartier de Sainte-Barbe, quartier qui fut transformé par les Allemands en une véritable forteresse destinée à défendre la baie de Morlaix. Quelques immeubles furent également abattus du côté de la plage de Roc'h-Kroum.

Un étroit chenal sépare l'île de Batz de Roscoff. Cette île que protègent de sauvages roches, fut autrefois occupée par le roi Withur. Paul Aurélien y séjourna à la même époque.

Regagnons la terre et traversons Santec qui fut le théâtre d'un tragique accident quelques semaines après la libération de cette localité. Réquisitionnés pour transporter des mines qui étaient demeurées sur le territoire de la commune plusieurs personnes effectuèrent ce travail sans prendre, sans doute, les précautions qui s'imposaient. Aussi tout à coup, une formidable explosion se produisit faisant quinze victimes. Deux hôtels et quatre maisons furent complètement rasés. Un grand nombre d'autres immeubles furent sérieusement endommagés.

Plus loin à l'intérieur des terres, voici Mespaul et Plouenan. Il existe dans cette dernière localité un grand nombre de vieux manoirs. On en rencontre à chaque instant cachés derrière les talus recouverts de landes ou bien encore comme celui de Kerlaudy, tapis au fond d'un bois sur les bords de l'estuaire de la Penzé.

Au cours des combats qui marquèrent le départ des Allemands, en août 1944, trois personnes — un jeune homme originaire de Brest et deux conducteurs réquisitionnés, originaire de Pleyber-Christ — furent tués sur le territoire de la commune.

CHAPITRE V

De Saint-Pol-de-Léon à Plouescat

Plougoulm s'étend entre deux jolies rivières, celle de Kerellec et celle de Saint-Jacques, qui bordent la commune l'une à l'ouest, l'autre à l'est. C'est une localité fort plaisante et que la culture des primeurs a singulièrement enrichie, depuis quelques années. Ses habitants sont accueillants et le visiteur qui frappe à leur porte est toujours reçu amicalement.

Le touriste qui, venant de Saint-Pol, passe le pont de Kerc'hoant, peut découvrir à quelques mètres de la route un gros rocher qui porte le nom de « Pierre du Diable ». Ce nom suppose une légende. La voici telle qu'elle a été racontée par Emile Souvestre.

« Un jour le diable, qui faisait son dimanche, était allé se promener à Cléder ; il aperçut de loin les tours de la cathédrale de Saint-Pol que l'on bâtissait alors et qui commençaient à s'élever dans l'air. Furieux, il saisit un rocher et le lança dans la direction des tours, comme un polisson aurait lancé un caillou contre l'enseigne de son maître d'école ; mais le rocher n'atteignit par le but, il tomba au lieu où l'on voit maintenant. Si vous doutez de cette histoire, on vous fera voir encore, sur l'un des côtés de la pierre, de petits trous qui sont évidemment les traces des griffes du diable. »

La paroisse de Plougoulm a comme patron saint Columba — en breton Coulm, ce prénom est encore porté par plusieurs personnes originaires de la commune — qui est surtout connu comme le fondateur du centre monastique de l'île de Iona.

Non loin de l'église paroissiale qui s'élève sur une hauteur on trouve, au creux d'un vallon, une petite chapelle qui porte le nom de Notre-Dame-de-Prat-Coulm. C'est un sanctuaire très fréquenté et l'un des deux pardons qui s'y tiennent porte le nom de « Pardon Mud » (pardon muet). Les pèlerins qui y prennent part doivent, en effet,

s'y rendre en évitant de prononcer toute parole profane. Ils chantent des cantiques où ils récitent des prières.

Une enquête faite en 1856 sur les ordres de Mgr Sergent, évêque du diocèse a permis de relever un certain nombre de faveurs miraculeuses accordées à des fidèles qui, dans le malheur, avaient tenu à se placer sous la protection de Notre-Dame-de-Prat-Coulm.

Près de la chapelle il y a une fontaine de dévotion où l'on transporte les enfants et les malades. Nombreux sont ceux qui y ont trouvé soit la santé, soit, du moins, un profond soulagement.

A l'extrémité sud de la commune on peut voir le pont de Kerdiduff célèbre par le combat qui s'y déroula, le 24 mars 1793, entre les paysans de la région et les troupes républicaines commandées par le général Canclaux.

Et puisque je viens d'évoquer la Révolution il me paraît aussi intéressant de signaler que le conseil municipal de Plougoulm avait tenu à protester contre la division de la Bretagne en cinq départements. En date du 14 novembre 1790 il avait, en effet, demandé « qu'il n'y ait désormais en Bretagne qu'un seul département et neuf districts d'administration en lieu et place des ci-devant commissions intermédiaires, ce qui soulagerait et diminuerait infiniment les grandes dépenses qu'entraîne la multiplicité des districts et des départements, dépense dont la plus grande partie pèse sur le peuple de la campagne sans lui procurer aucun avantage. »

Des vœux du même genre avaient été émis à la même époque par les paroisses de Plabennec et du Drennec.

Parmi les traditions en honneur à Plougoulm il en est une qui mérite d'être citée. Quand un enterrement passe devant un calvaire les porteurs vont avec le cercueil jusqu'à la croix qu'ils lui font toucher. M. l'abbé Tanguy, auteur d'une brochure publiée en 1896 sur cette paroisse, remarque qu'il s'agit là d'un bel acte de foi.

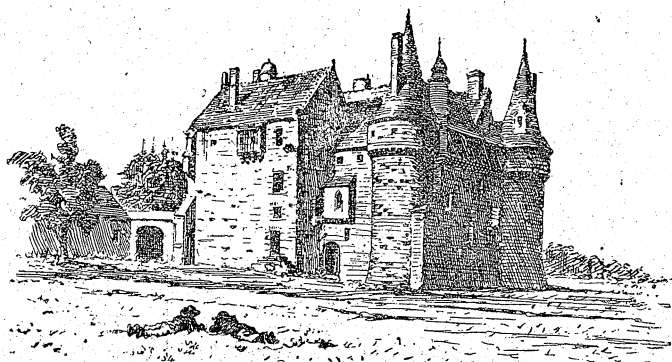
Il existait autrefois sur le territoire de la commune quantité de manoirs. Ils ont disparu ou ont été transformés. De même de nombreuses croix qui se trouvaient le long des chemins furent abattues pendant la Révolution, par les soldats du général Canclaux.

Notons enfin qu'avant leur départ, en 1944, les Allemands ont incendié la ferme de Goarivin ainsi qu'un hôtel situé sur la plage de Kerbrat. Un jeune homme de 20 ans, Hervé Kerriou, fut également victime des soldats ennemis

qui le tuèrent alors qu'il se trouvait dans un champ, sur le bord de la route.

Sibiril, commune voisine de Plougoulm, doit sa célébrité à son château de Kérouzéré. Pourtant son église paroissiale n'est pas sans intérêt. On peut y admirer tout particulièrement le tombeau d'un seigneur du lieu qui fut échanson du duc de Bretagne Jean V.

Le château de Kérouzéré, superbe monument d'architecture militaire, s'élève à quelque distance du bourg et est situé au milieu d'une magnifique propriété boisée qui s'étend jusqu'à la côte. Massif, doté de murs si épais que les charrettes pouvaient, dit-on, y accéder lors de sa construction, il fut commencé en 1425 et terminé en 1458. Trois grosses tours le flanquent et lui conservent l'allure d'une fière et orgueilleuse forteresse.



Le château de Kérouzéré

A l'époque des guerres de la Ligue ce château appartenait au seigneur de Boiséon qui avait pris le parti d'Henri IV. Il fut alors assiégé par les Ligueurs qui, pour obliger la garnison à capituler s'en allèrent chercher quelques pièces d'artillerie et battirent en brèche les murs de la citadelle. Finalement, au bout de six semaines de siège, les occupants acceptèrent de se rendre. Une entrevue eut lieu entre les chefs des deux troupes et il fut décidé que les vaincus auraient la vie sauve. Pourtant au moment où les royaux quittaient la forteresse les paysans de la région qui combattaient dans les rangs des Ligueurs se précipitèrent et massacrèrent le seigneur de Kerandraon qui se trouvait parmi les prisonniers.

Quelques années plus tard Henri IV, ayant rétabli le calme, Boiséon rentra en possession de son château et il reçut même une forte indemnité pour le restaurer.

Kérouzéré devait connaître par la suite des jours plus paisibles. La Révolution l'épargna et dans les années qui suivirent un prêtre y installa un collège. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une résidence agréable que les touristes visitent au passage. Monument historique depuis 1875 le château qui a appartenu depuis 1822 aux familles du Beaudiez et du Rusquec est maintenant la propriété de M. de Calan.



CLÉDER : Rocher « Le Cyrano »

Si les habitants de Sibiril sont fiers de Kérouzéré ceux de Cléder ne le sont pas moins de leur château de Kergournadec'h. Pourtant celui-ci est entièrement en ruines ayant été, dit-on, détruit volontairement par la propriétaire de ce lieu qui, préférant les plaisirs de Paris aux charmes de nos campagnes bretonnes, n'avait trouvé que ce moyen pour empêcher son fils d'y séjourner.

Cléder possède deux autres châteaux, ceux de Kermainguy et de Tronjoly, ainsi que les ruines d'une ancienne abbaye, au village de Brèlevenez ⁽¹⁾.

Un petit calvaire, de construction toute récente, retient aussi l'attention. Il vient d'être élevé à l'endroit où fut massacré, en août 1944, un frère de l'école libre des garçons. Douze autres habitants de la paroisse furent également fusillés par les Allemands avant leur départ.

Comme Plougoulm, Sibiril et Cléder la commune de Plouescat s'étend le long d'une côte sauvage et découpée. Cette côte est d'ailleurs pour les riverains une source de richesse car elle leur fournit, en grande quantité, un goémon très recherché autant pour l'industrie pharmaceutique que pour la culture.

On connaît mal le passé de cette localité ou plutôt il semble que ce passé ait été sans histoire. Pourtant l'on sait qu'un grand malheur frappa Plouescat en 1626. Cette année-là la peste fit son apparition dans la contrée et décima littéralement une partie de la population. Les victimes tombèrent en si grande quantité que l'on se contenta d'inscrire sur le registre paroissial — qui tenait lieu à cette époque de registre d'état-civil — le nombre approximatif des décès sans prendre la peine de rédiger pour chacun d'eux un acte individuel comme cela se faisait habituellement.

Le fléau disparu en avril 1627 à la suite d'une fervente prière adressée par les habitants à la vierge du Folgoët.

Au lendemain de la libération de 1944, plusieurs habitants de la commune furent victimes des mines abandonnées dans les champs et sur les dunes. Une personne fut également abattue, avant leur départ, par les soldats allemands.

(1) En français : Montjoie.

CHAPITRE VI

Au pays de Saint-Vougay

Si j'ai choisi Saint-Vougay comme centre de ce chapitre ce n'est pas tant à cause de la localité elle-même que parce que sur son territoire s'élève le fameux château de Kerjean qui, à lui seul, mérite un long arrêt.

La paroisse porte le nom d'un religieux, saint Vougay qui, venant de Grande-Bretagne, débarqua à Penmarc'h et se fixa tout d'abord à l'emplacement où se trouve aujourd'hui Treguennec. Remontant ensuite vers le nord il édifia un monastère à Lanvéoc puis un autre à Saint-Vougay. C'est dans cette dernière retraite qu'il mourut.

Le bourg actuel ne présente rien de bien particulier, mais l'église possède dans ses archives, un curieux missel datant du milieu du XI^e siècle.

Il existe sur le territoire de la commune une chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste qui, avant la Révolution était le siège d'une paroisse.

Arrivons maintenant à Kerjean, but principal de notre excursion dans cette contrée. Ce château, que protège une vaste enceinte de 250 mètres de long sur 150 de large, fut construit à la fin du XVI^e siècle par Louis Barbier, héritier de la fortune considérable que venait de lui laisser son oncle, le chanoine Hamon-Barbier, abbé de Saint-Mathieu, conseiller au Parlement de Bretagne et recteur d'une vingtaine de paroisses. Cette demeure fit l'admiration de tous et Louis XIII lui-même déclara que c'était une des plus belles de son royaume. Pour marquer sa satisfaction ce roi érigea en marquisat les terres qui portaient cette merveille.

Vaste habitation, tenant à la fois de la résidence agréable et de la forteresse militaire, le château fut occupé successivement pendant les guerres de la Ligue par les deux parties ennemis. Quand vint la Révolution il appartenait à M^{me} de Coatanscours qui y vivait sous la protection des pièces d'artillerie qui garnissaient les murailles. Chaque soir l'on levait le pont-levis et l'on fermait soigneu-

sement toutes les portes. Puis la châtelaine enfermait dans sa propre chambre les clefs qu'un serviteur venait régulièrement lui remettre.

A vrai dire c'était une personne un peu originale.

C'est ainsi que recevant un jour Mgr de la Marche qui était venu lui rendre visite en compagnie de quelques curés des environs, elle invita l'évêque à sa table, tandis qu'elle faisait servir les curés à l'office.

Mgr de la Marche s'en étant aperçu se leva soudain et pris son couvert. Puis comme son hôtesse s'étonnait de ce départ il expliqua.

— Je m'en vais dîner avec mon clergé.

La leçon était sévère mais méritée. Toute confuse, M^{me} de Coatanscours fit alors venir à sa table tous les curés.

C'est elle également qui, recevant un huissier, voulut l'empêcher de se couvrir et de s'asseoir en sa présence sous le prétexte que jamais les huissiers ne se permettaient de se conduire ainsi chez elle.

A quoi l'homme de loi de lui faire remarquer que, sans doute, c'étaient des gens qui « n'avaient ni cul, ni tête. »

La châtelaine de Kerjean devait finir son existence tragiquement et tomber victime du drame révolutionnaire. Recherchée par les autorités elle vécut longtemps cachée dans un souterrain de sa demeure mais un jour qu'elle s'était rendue à Saint-Pol elle fut arrêtée dans cette ville et conduite à Brest où elle fut guillotinée en 1794.

Actuellement le château — qui était devenu une charge trop lourde pour son propriétaire — appartient à l'Etat et a été transformé en musée.

Nous ne quitterons pas Kerjean sans raconter une légende assez plaisante que nous empruntons à Henri du Cleuziou lequel, déclare lui-même l'avoir trouvée dans un ouvrage d'Emile Souvestre. Comme résumé une fois de plus cette histoire risquerait de perdre de sa saveur en voici la version que donne Henri du Cleuziou :

« Dans le temps où les hautes toitures du Château de Kerjean étaient sur les pignons et non pas dans les caves, alors que ses cheminées au lieu d'être fendues comme un justin de femme, s'élevaient droites dans les airs, et que les violiers décoraient le parterre au lieu de fleurir sur les murailles, vivait là un seigneur qui s'appelait Ollivier. Il avait pour femme une belle comtesse du nom de Franceza, qui était le soleil de ses jours.

« Douce comme un agneau du bon Dieu, elle ne refusait jamais un pauvre au seuil de son château, mais envoyait aux champs les garçons forts et bien taillés, conduisait aux fontaines et aux buanderies les filles saines et robustes et avait toujours un mot aimable pour tous et du pain blanc en échange du labeur accompli ; quand c'étaient des vieillards ou des pauvresses décrépites qui venaient quérir de l'ouvrage, elle leur donnait à filer le lin et l'étope de Kerjean ; avec le fil de lin on tissait des toiles superbes ; elle gardait l'étope en son grenier ne sachant comment l'employer alors, et les hautes chambres du château en étaient pleines.

« Ollivier aimait Franceza et Franceza jurait que jamais elle ne trahirait son époux avant que le coq du clocher de Berven n'eût pris sa volée, ce qui voulait dire qu'elle l'adorerait toujours.

« Or, le sire de Kerjean, ayant été obligé de partir de chez lui pour faire visite au roi de France, s'en vint du côté de Versailles. Là, il rencontra nombre de gentils-hommes qui se plaignirent de le voir arriver tout seul.

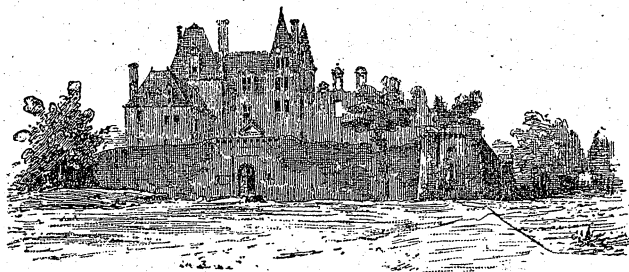
« Sans doute la comtesse était un laideron dont il avait honte. Au contraire, répondaient ses amis, on parle au pays de la beauté de Kerjean comme de l'antiquité de Penhoët, de la vaillance de Duchastel, de la richesse de Carman et de la chevalerie de Kergournadèch. — Alors c'est qu'il a peur pour sa vertu. — Jamais ! s'écria le sire Olivier froissé du propos de tous ces courtisans. Francezaïc n'aime que moi comme je n'aime que Francezaïc ; à qui soutiendra le contraire, j'offre le combat loyal à la dague comme à l'épée. — Sans dégainer acceptez donc l'épreuve, s'écrièrent les marquis de la cour ; voici un jeune duc qui s'offre à tenter l'aventure, il ne demande comme introduction qu'une lettre de votre part.

« Olivier se mordit les poings de rage, accepta le défi, donna la lettre et le duc partit pour la Bretagne.

« Il fut reçu avec la courtoisie que toute châtelaine doit à l'ami de son époux et prit place au foyer, à la tablée. Un mois lui suffirait, disait-il pour parvenir à dompter la belle.

« Après les premiers jours, comme il n'avancait guère, courant les bois, errant dans les prés, visitant les manoirs, les ruines de Penhoët, la tour de Kerautret et le magnifique château-fort de Kérouzéré qui soutint des sièges jusque sous la Ligue ; faisant des pèlerinages toujours en compagnie de sa belle, au vrai secours de Saint-Thégonec, à Notre-Dame-de-Lampaul, à la Martyre-de-Ploudiry, à Lam-

bader, où se voit, en clôture de chœur, la plus belle dentelle de bois sculpté du pays, le tout sans malice ni feintise, le muguet au doux langage, dans une heure de repos bien choisie, demanda le ruban rose qui entourait les cheveux de la dame. Le ruban était sans conséquence, on le lui donna ; le lendemain il saisit une épingle d'argent qui fermait la collerette, et la douce Franceza lui laissa prendre l'épingle. Un soir il retira du doigt blanc de la châtelaine une petite bague d'or ; l'anneau ne venant pas de son mari, elle consentit à le lui abandonner sans souci de ses paroles mielleuses. Puis enfin il réclama ouvertement un rendez-vous pour la nuit prochaine.



Le château de Kerjean

« Franceza dès lors, sondant la traîtrise, après avoir refusé trois jours, feignit de consentir. Elle avait trouvé le moyen de se débarrasser des importunités de ce trop pressant petit duc. « Dans le salon je ne puis pas, lui dit-elle, les valets y passent à toute heure. Dans ma chambre, la servante le saurait. Il fait bien froid au fond du jardin. Voulez-vous monter au grenier du pavillon d'angle ? J'irai vous y rejoindre à l'heure du couvre-feu. »

« Le duc, en s'inclinant jusqu'à terre, comme au petit lever du roi, consentit, et, tout heureux de son succès, envoya à la cour de France le ruban, l'épingle et la bague, sans autres commentaires.

« Parfumé de benjoin, il revêtit alors son plus bel habit de velour brodé, chaussa ses bas de soie les plus fins, mit son épée de parade à sa ceinture et monta l'escalier de la tourelle qui menait au grenier du château.

« On l'enferma bel et bien, puis il attendit quelques heures. Quand se coucha le soleil, il se redressa de toute sa taille, agita les dentelles de son jabot, frappa deux ou

trois coups de son talon rouge sur le sol, mit la main dans son gilet à basque et se tint prêt, tout fier de son prochain bonheur.

« Un bruit de pas légers fit craquer les planches de la galerie, on ouvrit le guichet de la porte, et Franceza, une lanterne en main, parut à ce guichet.

« Pendant ce temps, au milieu des salons dorés de la cour du grand roi, Olivier se morfondait de plus en plus tous les jours ; mais quand le messager du petit duc apporta aux amis le ruban, l'épingle et la bague, il devint pâle comme un linge. Les comtes et les marquis riaient sous cape ; lui, sans mot dire, sella son cheval Pendru et partit sans coup férir ; il mit sept jours à faire la route ; rien ne l'arrêtait.

« Saint-Pol, le vent de mer soufflait avec rage, la pluie tombait à torrents, le tonnerre brodait le ciel, qu'importe ! il passa droit sans même regarder la flèche du grand Kreisker. En arrivant à Berven, sur le sol il vit les débris du clocher que l'orage avait abattu, et le coq doré qui gisait à terre

— C'est l'intersigne, pensa-t-il, et du coup il enfonça l'éperon dans le flanc de sa monture.

— Mauvaise femme, où donc est M. le duc ? s'écria-t-il en arrivant à Kerjean.

Franceza se prit à trembler.

— Vous avez donné d'abord un ruban, je le sais, puis votre épingle d'argent, puis la bague de votre traîtresse main, puis le reste sans doute.

— Olivier, mon doux seigneur, attendez un peu pour maudire, et venez, venez voir votre cher petit duc, vous gronderez ensuite.

— Alors elle le mena au guichet du grenier, et le farouche Olivier aperçut, tout luisant, le beau courtisan qui tissait la blonde étoupe, et en avait déjà fait deux ouvertures.

— Qu'est-ce à dire ?

— Ah ! cher Olyerik, je me suis défendue comme une femme, mon doux ami, et le duc, depuis un mois, manœuvre la navette, car il ne doit sortir de là qu'après avoir employé tout le gros fil entassé dans sa prison.

A la voix d'Olivier le duc se retourna.

— J'ai perdu mon pari ! s'écria-t-il ; la vertu des Bretonnes est égale au moins à leur beauté. Rendez-moi la liberté, et je me charge de proclamer partout que si l'amour

et la fidélité disparaissaient jamais de cette terre, on les retrouveraient au fond de l'Armorique. »

*
**

Plusieurs localités assez importantes entourent Saint-Vougay. Si elles n'ont pas l'avantage de posséder un monument aussi curieux que celui que nous venons de quitter elles méritent toutefois que le promeneur y fasse une courte station.

A Plouzévéde l'on admirera la chapelle de Berven que surmonte un clocher à coupes. Il existait autrefois dans cette commune un autre sanctuaire qui était dédié à Saint Tugdual. Un grand pardon s'y déroulait chaque année en présence d'une foule considérable dans les rangs de laquelle on comptait de nombreux indigents. Aussi des fermiers voisins avaient-ils pris l'habitude de faire préparer de la soupe en grande quantité de façon à pouvoir alimenter tous ceux qui n'avaient pas le moyen d'aller se restaurer à l'auberge. Cette chapelle qui menaçait de tomber en ruine fut démolie en 1869 et les matériaux servirent à restaurer l'église paroissiale.

En contournant Plouzévéde l'on traverse Plougar où se trouve le château du Stang puis l'on peut ensuite gagner Lanhouarneau. Cette paroisse fut fondée par saint Hervé qui s'y fixa dans les conditions suivantes.

Le saint, en compagnie de quelques religieux, était à la recherche d'un endroit propice pour y élever un monastère quand, en traversant cette contrée, il remarqua un terrain qui semblait lui convenir. Mais ce terrain était cultivé et déjà le blé commençait à pousser.

Consulté le propriétaire du champ hésitait à le céder et à perdre la bonne récolte qui s'annonçait. Mais le saint le rassura en lui disant qu'il allait faire mettre en gerbes son blé en herbe et qu'au moment de la moisson il aurait autant de gerbes mûres.

Et la légende confirme que, quelques semaines plus tard, les gerbes donnèrent beaucoup plus d'épis que celles qui avaient été coupées à maturité.

A Plouvenez-Lochrist l'on peut admirer la jolie chapelle de Lochrist et le château de Maillé. Ce dernier qui fut édifié dans le style de la Renaissance appartient aux héritiers de l'amiral Richard. La commune de Plouvenez-Lochrist a été fort éprouvée en août 1944 lors du départ

des Allemands. Ceux-ci incendièrent quelques maisons et plusieurs habitants du quartier du Kernic furent assassinés.

Laissons au passage Tréflaouénan et gagnons Trézévidé.

L'on trouve sur le territoire de cette localité les vestiges d'un château à motte qui appartenait à une famille de Kermavan. Sur le bord de la route qui conduit de Saint-Pol à Lesneven l'on peut encore voir l'oratoire de saint Péran, patron de la paroisse. Il me souvient, que dans mon enfance, lorsque nous passions en voiture à cet endroit nous y faisions toujours une courte pause afin de réciter une prière.

Nous terminerons notre randonnée à Plouvorn. L'église de cette paroisse comporte un beau clocher qui date de 1709. Non loin du bourg s'élève la chapelle de Lambader à l'intérieur de laquelle on trouve un jubé de chêne sculpté qui est une véritable merveille. Deux fontaines de dévotion existent à cet endroit. L'une est située tout à côté de la chapelle, l'autre dans une prairie voisine.

Comme à Plouénan l'on rencontre ici de nombreux manoirs et même deux châteaux, celui de Troërin et celui de Keruzoret. Le premier appartient à la famille de Réals et le second à la famille de Menou.

C'est à Plouvorn que furent cachés, pendant la Révolution, quelques-uns des vases sacrés et des principaux ornements de la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon. Parmi ces objets figurait l'antique cloche de saint Pol. Le tout fut dissimulé chez de braves cultivateurs qui sauvèrent ainsi ce précieux trésor.

La commune de Plouvorn n'a pas été épargnée par la guerre qui vient de se terminer. Trois de ses habitants ont été déportés et à l'heure où j'écris ces lignes on est toujours sans nouvelles de ces malheureux.

CHAPITRE VII

Lesneven et le Folgoët

La ville de Lesneven qui est située en plein centre du pays Léonard est une agréable cité où il semble que la vie doive s'écouler calme et paisible.

Elle fut pourtant autrefois une ville assez mouvementée et à diverses reprises d'importantes troupes y tinrent garnison. Le comte Even, qui lui a laissé son nom, y édifia un château-fort. Par la suite le duc de Bretagne Alain Fergent devait y établir une cours de justice dont la juridiction s'étendait sur tout le pays du Léon.

Au cours des siècles Lesneven fut souvent le théâtre de violents combats. En 1163 Henri II, roi d'Angleterre, s'en empara et détruisit son château.

Pendant les guerres qui opposèrent les partisans de la famille de Blois à ceux de la famille de Montfort la ville fut prise et reprise. En 1374 le duc Jean IV passa au fil de l'épée toute la garnison française qui s'y trouvait. Enfin, pendant la Ligue les paysans de la région attaquèrent les soldats du duc de Mercœur qui l'occupaient et en tuèrent un grand nombre.

Au lendemain de la Révolution, Lesneven devait agrandir son territoire par l'annexion d'une paroisse voisine, celle de Languengar. Ceux que l'histoire de cette localité disparue pourrait intéresser trouveront une abondante documentation dans l'ouvrage que M. le Chanoine Calvez lui a consacré.

A la même époque le couvent des religieuses Ursulines de Lesneven fut transformé en hôpital pour la marine. Cet établissement pouvait recevoir plus de 500 malades ou blessés mais il présentait un grave inconvénient, celui d'être assez éloigné du port de Brest. Aussi il arrivait fort souvent que les matelots que l'on y transportait sur des charrettes succombaient en cours de route.

Parmi les écrivains qui ont eu l'occasion de décrire Lesneven il en est au moins deux qui l'ont fait avec une

sévérité exagérée. C'est tout d'abord Emile Souvestre qui écrit que c'est « une petite ville laide, triste, malpropre. » Et c'est ensuite Henri du Cleuziou qui l'a qualifiée de « bourgade malséante et disgracieuse. »

Voilà, il me semble, deux jugements un peu trop sévères et que rien, surtout, ne paraît justifier.

Aujourd'hui, comme beaucoup d'autres cités, hélas, Lesneven doit relever les ruines que la dernière guerre lui a laissées en triste héritage. En effet, plusieurs de ses immeubles ont été incendiés au cours des bombardements qui marquèrent la fin de l'occupation. D'autres furent sérieusement endommagés. L'église, elle-même fut meurtrie. Et puis, aussi, il y eut des victimes parmi la population civile. Parmi ces innocentes victimes citons un jeune homme sympathiquement connu, le scout Joseph Verine qui fut abattu par un allemand tandis qu'il se précipitait pour relever un blessé.

Je ne peux pas quitter Lesneven sans évoquer la figure du général Le Flô. Je ne puis mieux le faire qu'en reproduisant ici la belle allocution que prononça, en juillet 1945, M. le Curé de Lesneven à l'occasion de la remise en place de la statue du général. En voici le texte :

« A l'heure où la statue du général Le Flô — statue sauvée, comme par miracle, des griffes de nos ennemis — reprend sa place d'honneur au milieu de nous, il convient de vous rappeler que le plus illustre enfant de Lesneven ne fut pas seulement un grand général et un habile diplomate, mais qu'il fut aussi un grand chrétien.

« Né le 3 novembre 1804 il fut baptisé dans cette église le 4 novembre par M. de Puyferré, premier curé de Lesneven après le Concordat. On lui donna les noms de Adolphe-Charles-Emmanuel. Le parrain fut Jean-Charles Boucher de Précourt et la marraine Emmanuelle Tixier de Saint-Prix.

« C'est ici aussi sans doute qu'il fit sa première communion et qu'il fut confirmé — nos registres ne nous permettent pas d'en faire la preuve certaine. Il fut préparé à ces grands actes de la vie chrétienne par une mère profondément pieuse, dame Marie-Julie-Céleste Condamain. A 70 ans de distance le général disait : « Modeste enfant de cette modeste cité de Lesneven, fils d'un simple juge de paix, homme de bien, s'il en fut, la sainte mémoire de mes chers parents a toujours été ma force et mon soutien. »

« Nous n'avons pas à insister ici sur la carrière militaire du général Le Flô. Disons seulement que sorti de Saint-Cyr à 21 ans, en 1825 il allait bientôt prendre place dans cette glorieuse phalange de soldats français qui nous ont donné l'Algérie. Et ces chefs étaient en même temps des chrétiens de haute valeur. Rappelons quelques noms : le duc d'Aumale, Bedeau, Lamoricière, Changarnier, Canrobert, Mac-Mahon. Le Flô se distingua particulièrement à la prise de Constantine, à Mostaganem et dans les gorges Mouzaia. A son retour d'Afrique en 1841 Lesneven lui fit une réception solennelle et enthousiaste.

« En 1848, jeune général de brigade, il est chargé d'une première ambassade en Russie. Il revient pour représenter le Finistère à l'Assemblée Constituante. Mais, opposé à la politique du prince Napoléon, au coup d'Etat du 2 décembre 1851, il est arrêté et exilé. A Jersey il devient l'ami de notre grand poète Victor Hugo, exilé comme lui. A son retour d'exil quelques années, après, il va vivre dans la solitude du château de Vec'hoat en Ploujean, pendant toute la durée de l'Empire. Mais il garde toujours ses relations avec sa ville natale. Il était l'ami fidèle du Curé de Lesneven, M. Pouliquen. En 1857, M. Pouliquen gravement malade, témoigna le désir de revoir une dernière fois le général qui s'empressa d'accourir. Ce qu'ils se dirent à cette heure solennelle est resté leur secret à tous deux. Quelques jours après M. Pouliquen s'en allait devant le bon Dieu. Sa tombe au cimetière est surmontée de la statue du Bon Pasteur mutilée elle aussi par les bombardements.

« En 1870, le général Le Flô, toujours suspect, a la grande douleur de n'être pas appelé à prendre sa place dans la bataille. Mais à la chute de l'Empire, le Gouvernement de la Défense Nationale l'appela au Ministère de la Guerre. Il fait une nouvelle visite à Lesneven en 1871 et voici en quels termes il remercie le maire, M. Bergot : « Je ne vous remercierai jamais assez de l'honneur que vous m'avez fait et des douces émotions que je vous ai dues. Aucune absence, aucune des vicissitudes de ma vie tourmentée n'ont affaibli en moi le pieux et respectueux attachement que j'ai toujours conservé pour ma ville natale. Mais le dernier accueil que viennent de me faire, sous votre inspiration et celle de votre digne clergé, mes concitoyens m'a ému jusqu'au fond des entrailles et me laissera une éternelle reconnaissance ».

« Le général Le Flô resta au Ministère de la Guerre jusqu'au jour où, en 1875, il fut nommé pour la seconde fois ambassadeur en Russie. C'est alors qu'il rendit à la France un service inappréciable. Bismark trouvant que la France se relevait beaucoup trop vite de sa défaite de 1870, préparait contre nous une nouvelle agression. Notre ambassadeur sut gagner l'amitié du tsar Alexandre II et le décida à intervenir en notre faveur. Bismark recula. Le général Le Flô avait sauvé la France. C'est ce que rappellent les mots gravés sur le piédestal de la statue, mots adressés à l'ambassadeur par le duc Decazes, ministre des Affaires Etrangères : « Recevez tous nos remerciements. Si l'empereur Alexandre vient de se créer des droits incontestables à la reconnaissance de la France c'est à vous que nous le devons. »

« En 1879, le général Le Flô est remplacé à Saint-Petersbourg par le général Chanzy et cette année-là même il préside les prix au Collège de Lesneven. Il se défend de faire un discours, il rappelle seulement à ces jeunes gens « que le courage, la ferme volonté de bien faire, le sentiment profond du devoir et l'amour passionné de la Patrie, suffisent souvent — avec l'aide de Dieu — à vaincre les difficultés et à franchir les obstacles. J'ai dit : *souvent*, ajoute-t-il, et pas *toujours*. Que de jeunes vaillants n'avons-nous pas vu tomber *prématurément* pour nos pauvres cœurs humains, mais cependant à l'heure marquée par la divine providence. » Il cite quelques noms de Lesneviens et « une noble et touchante victime, ajoute-t-il, que je n'ai pas le courage de nommer... » Il s'agissait de son fils, officier d'avenir qui venait de mourir en Algérie et qui avait dit à un ami : « Allez dire à mon Père que je meurs en soldat et en chrétien ».

« La dernière visite du général Le Flô à Lesneven a lieu le 25 mai 1885. Ce jour-là, M. le chanoine Cloarec, Curé-Archiprêtre de Saint-Louis de Brest, est venu faire le baptême de notre grosse cloche qui pèse 1.754 kilos. Le parrain est Adolphe-Charles Le Flô et la marraine Madame Marie Le Coat de Saint-Haouen. La cloche portera les noms de *Marie-Adolphine*. Désormais quand vous entendrez sonner notre grosse cloche ayez un souvenir pour son parrain.

« Retiré du monde dans sa solitude de Vec'hoat, le général Le Flô vit de plus en plus dans la pensée de Dieu. Ses livres de chevet sont l'Evangile et l'Imitation. Il meurt le 10 décembre 1887 après avoir reçu avec une foi simple

et vive, les derniers sacrements. Ses restes reposent au cimetière de Ploujean entre sa femme et ses deux fils. Une fondation de messes à dire dans cette église, assure ici la prière pour les familles Le Flô-Condamain et Nanteuil.

« Chers Paroissiens, vous passerez souvent devant la statue restaurée du général Le Flô, rappelez-vous que s'il a été un grand général et un diplomate sans pareil il a été aussi toujours un bon et ferme chrétien et donnez ses exemples à admirer et à imiter à vos enfants. »

**

C'est tout à côté de Lesneven que s'élève le magnifique sanctuaire du Folgoët ou, chaque année, se rendent en pèlerinage des milliers et des milliers de fidèles venus non seulement de tout le Léon mais encore de toute la Bretagne.

J'hésite à vous le décrire, comme j'hésite aussi à écrire les lignes que peuvent inspirer le grand recueillement de ceux qui viennent prier en ces lieux.

Assurément le sujet est vaste. C'est qu'ici tout est fait pour émerveiller et pour émouvoir aussi bien le touriste que le pèlerin. Mais tant de choses ont déjà été dites sur ce sujet ; tant d'écrivains ont trempé leurs meilleures plumes dans leur meilleure encre pour conter noir sur blanc ce que le Folgoët avait pu leur inspirer...

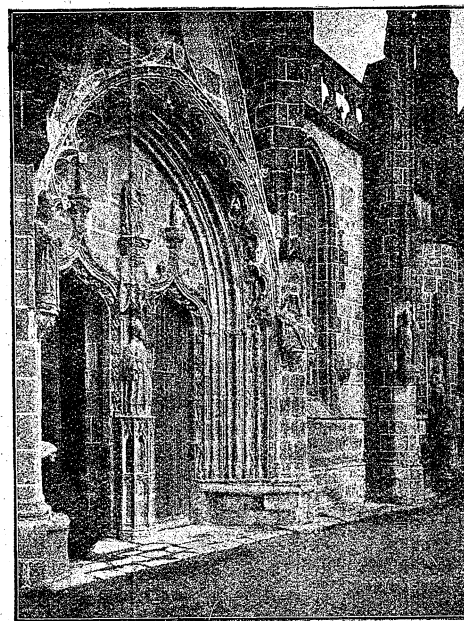
Ceux-ci ont décrit le sanctuaire, cet admirable monument qui offre « à chaque pas mille détails charmants, mille enjolivures délicieuses, et souvent une étincelle de génie qui, à travers la pierre découpée comme du carton, pétrie comme de la cire molle, perçue subitement et apparaît triomphante. »

Ceux-là ont évoqué avec piété la grande bonté et l'immense douceur de Celle qui vint en ces lieux, récompenser par un miracle l'amour d'un pauvre innocent.

D'autres, enfin, ont su faire revivre les foules des jours de pardons, ces foules admirables qui déferlent de partout, qui encombrant toutes les routes de leurs longues processions, et qui s'en viennent toutes, avec cette ferveur bien propre aux Bretons, participer à ce que l'on peut appeler une véritable « fête de l'âme. »

Les poètes eux aussi ont été inspirés. Et bien souvent leurs chants sacrés montent des lèvres des pèlerins vers la « Douce Patronne » qui, du ciel, aime à entendre répéter par mille et mille voix l'*Ave Maria* de l'innocent Salaün.

Il n'est pas jusqu'aux bardes populaires qui n'aient chanté, à leurs manières, les mérites de Notre-Dame. M. de la Villemarqué a reproduit dans son célèbre recueil une de ces ballades au cours de laquelle un auteur inconnu raconte comment une jeune fille faussement accusée d'un crime fut sauvée par la Vierge du Folgoët. Cette ballade était autrefois très répandue et elle se chantait aussi bien dans le dialecte de Léon que dans ceux de Cornouaille, de Tréguier et de Vannes.



LE FOLGOËT

Le récit du miracle qui devait transformer ce coin du Léon en un lieu de pèlerinage est si connu que je me contente de le résumer.

Vers 1350 vivait à cet endroit un pauvre innocent nommé Salaün qui, chaque jour, s'en allait mendier, de chaumière en chaumière, le peu de pain dont il avait besoin pour vivre. Et pour remercier ceux qui lui donnaient quelque chose il répétait sans cesse cette invocation : « Avé Maria. »

Quand il mourut on l'enterra tout simplement au pied d'un arbre, dans le bois où il vivait. Mais quelques jours

après des passants remarquèrent, avec surprise, qu'un lys merveilleux avait poussé sur sa tombe portant sur ses feuilles ces deux mots gravés en lettres d'or : « Ave Maria ».

La fosse fut alors ouverte et l'on constata que le lys prenait naissance dans la bouche de Salaün.

Ce miracle fut bientôt connu et, de tout le pays, l'on s'en vint prier sur la tombe du fidèle serviteur de la Vierge. Des princes et des riches seigneurs s'associèrent à cette ferveur populaire en devenant les généreux bienfaiteurs du sanctuaire qui avait été édifié à l'endroit où le miracle s'était produit.

Les années s'écoulèrent sans que l'on vit diminuer la ferveur des pèlerins. Cette ferveur était telle que même pendant la Révolution l'on dut, à plusieurs reprises, ouvrir l'église, malgré les lois en vigueur pour permettre aux fidèles de rendre un pieux hommage à la Vierge.

Quelques années plus tard, en 1888, le Folgoët devait être le théâtre de fêtes grandioses organisées en l'honneur du couronnement de Notre-Dame. Plus de 60.000 personnes assistèrent à cette cérémonie au cours de laquelle Monseigneur Freppel, évêque d'Angers, prononça un discours que tous les historiens du pèlerinage aiment à citer.

Aujourd'hui encore le Folgoët avec son église merveilleuse, son Doyenné — connu aussi sous le nom de Maison de la Reine Anne — son musée, son Abri des Pèlerins constitue toujours non seulement un centre religieux dont le rayonnement s'étend sur toute la Bretagne, mais aussi un centre artistique du plus grand intérêt.

Je ne veux pas quitter le Folgoët sans nommer celui qui, au cours de ces dernières années, a été le pieux animateur de ce grand pèlerinage marial. M. le chanoine Guéguen a, en effet, consacré toute son activité — doublée d'une précieuse science historique — à l'aménagement de cet ensemble qui fait l'admiration de tous ceux qui ont le plaisir de le visiter. Aussi M. le Chanoine Guéguen a-t-il bien mérité le titre de « recteur idéal du Folgoët. »

Nous ne nous éloignerons pas de Lesneven sans nous attarder quelque peu aux environs.

Saint-Méen, ancienne trêve de Ploudaniel, fut érigé en paroisse en 1845. Le nom de Saint-Méen lui fut sans doute donné parce que des reliques du saint Abbé de Gaël, près de Saint-Méen-le-Grand, en Ille-et-Vilaine, lui furent pro-

curés autrefois par des seigneurs du pays. On peut admirer sur le territoire de cette localité quatre jolis calvaires. Pendant la dernière guerre, le 14 juillet 1944, les Allemands attaquèrent un groupe de résistants qui étaient réunis au lieu dit Kerougou. Neuf résistants furent tués : deux de Saint-Méen, quatre de Lambazellec, un de Saint-Martin de Brest, un de Saint-Marc et un de Landivisiau.

Trégarantec possède une jolie église qui fut reconstruite en 1888 ainsi qu'une petite chapelle. C'est là que fut célébré le mariage de Juthaël, roi de la Domnonée, avec Sainte Pitrelle, fille d'Ausoch, chef du pays d'Illy.

La paroisse de Ploudaniel est considérée comme l'une des plus anciennes du Léon. Elle fut fondée par un religieux qui accompagnait les émigrants venus de l'île de Grande-Bretagne et avant la Révolution son territoire devait être fort étendu car elle comprenait plusieurs trêves, qui, par la suite, furent transformés en paroisses autonomes.

Actuellement encore c'est une importante commune qui occupe une grande partie de la région située entre Lesneven et Landerneau. On y trouve plusieurs manoirs, de curieuses chapelles ainsi qu'un grand nombre de calvaires. Signalons également cinq « croix à épées ». Ces croix portent ce nom parce qu'elles sont ornées d'une épée sculptée et d'après M. le Chanoine Calvez elles auraient été érigées pour commémorer les batailles victorieuses livrées, vers 937, par les gens du pays, contre les envahisseurs normands.

En août 1902 Ploudaniel fut le théâtre de violents incidents. Avec acharnement les habitants de la commune s'opposèrent, en effet, à l'expulsion des religieuses et il fallut l'intervention de la force armée pour vaincre la résistance des défenseurs de la liberté.

A Kernouës l'on visitera, à 500 mètres du bourg, une chapelle édifée en l'honneur de Notre-Dame-de-la-Clarté. L'église paroissiale, qui ne présente rien de bien particulier est dédiée à M. Saint Euchère qui fut Evêque d'Orléans. Au cours des combats qui opposèrent, en 1944, les résistants aux allemands, un habitant de la localité, Joseph Corre, qui avait été réquisitionné pour assurer le transport du matériel des occupants, fut tué sur le territoire de Lannilis.

Située comme Kernouës au nord-ouest de Lesneven la commune de Saint-Frégant est une ancienne trêve de Guis-

sény. Elle fut érigée en paroisse au lendemain de la Révolution. Son église est une ancienne chapelle de Saint-Guénolé qui fut agrandie et restaurée à deux reprises aux XVIII^e et XIX^e siècles. Il existait auparavant une autre église qui a disparu sans laisser de traces.

Au cours de leur fuite vers Brest, en août 1944, les Allemands fusillèrent sans motif, deux habitants de Saint-Frégant qu'ils avaient rencontré sur leur route.

Nous arrêterons là ce chapitre consacré à Lesneven et aux communes qui l'entourent. Le prochain chapitre nous conduira vers la côte sauvage qui s'étend de Plounéour-Trez à Guissény.

CHAPITRE VIII

Au pays des « Paganiz »

Plouider, Tréfléz et Goulven sont les trois localités que nous pouvons traverser avant d'arriver à la côte que je veux décrire au cours de ce chapitre.

Les deux premières de ces communes ne présentent pas un grand intérêt. Pourtant à Plouider l'on pourra admirer au passage une église du XVII^e siècle.

La paroisse de Goulven fut fondée par le saint qui porte ce nom. Fils d'émigrants venu de Grande-Bretagne Goulven avait été remarqué par un riche seigneur qui voulut en faire son héritier, mais le jeune homme préféra la prière et la solitude aux biens de ce monde et il alla se fixer à l'endroit même où, autrefois, ses parents avaient abordé au terme d'une dangereuse traversée. Il y installa un ermitage puis en compagnie de son ami saint Maden il s'y livra aux rudes travaux de la culture.

C'est dans cette retraite que les habitants de la région vinrent le chercher pour le faire monter sur le siège épiscopal qu'avait occupé Pol Aurélien. Il n'y demeura que peu de temps et, s'étant démis de sa charge, il s'en alla achever son existence dans le pays de Rennes. A sa mort il fut inhumé dans l'Abbaye de Saint-Melaine.

La paroisse qu'il avait fondé dans le Léon devait continuer à prospérer tout en demeurant fidèle au culte de son premier pasteur. Aujourd'hui encore les habitants de Goulven vénèrent une parcelle de ses reliques qu'ils conservent précieusement dans leur belle église.

Abordons maintenant le véritable pays des « Paganiz », c'est-à-dire le territoire qui englobe les communes de Plounéour-Trez, de Brignogan, de Kerlouan et de Guissény.

Les habitants de ce pays ont longtemps vécu à l'écart de tous ceux qui les entouraient. Il se mariaient entre eux et, repliés dans leur solitude volontaire, ils constituaient une sorte d'aristocratie locale, un peu différente pourtant

de celle qui forment, dans un autre coin du Léon, les « Julots » de Landivisiau.

Il faut avouer qu'ils jouissaient d'une curieuse réputation. Pour tous leurs voisins les « Paganiz » étaient des gens qui vivaient en marge de la société et qui n'hésitaient pas à se conduire en véritables forbans pour attirer les navires dont ils convoitaient les richesses.

De là à les traiter de « païens » et de sauvages il n'y avait qu'un pas à faire et, ce pas, trop d'écrivains fantaisistes n'ont pas hésité à le faire.

En réalité ces gens n'étaient nullement des païens. Comme leurs compatriotes ils étaient les légitimes descendants des Bretons venus en Armorique sous la conduite de leurs religieux. Et comme leurs compatriotes également ils accueillirent avec joie le célèbre prédicateur Michel le Nobletz quand celui-ci vint raviver leur foi.

D'ailleurs je suis entièrement de l'avis de ceux qui pensent que leur nom de « Paganiz » ne doit pas se traduire ici par « païens ». Il dérive plutôt du mot latin « Paganus » et signifie « paysans ».

Mais, me direz-vous, il n'en est pas moins vrai que ces gens furent de fameux pilliers d'épaves.

Assurément, mais n'oublions pas qu'en cueillant ce que la mer leur offrait ils étaient entièrement dans leur droit car ils bénéficièrent légalement pendant longtemps d'une coutume qui leur accordait la complète propriété de tout ce qui échouait sur leurs rivages.

D'accord, me direz-vous encore, mais il est de notoriété publique que les « Paganiz » se réjouissaient de voir les navires anglais se briser sur leurs récifs. Et, peut être même, irez-vous jusqu'à insinuer qu'ils n'hésitaient pas, dans certains cas, à provoquer ces naufrages.

Cela est peut être vrai mais il faut savoir aussi que, presque toujours, ces navires étaient chargés du butin que nos adversaires de l'époque étaient allés piller en attaquant par surprise nos villes bretonnes.

La riposte des « Paganiz » étaient alors de bonne guerre. Ils agissaient comme devaient le faire, par la suite, nos courageux corsaires qui, sans appartenir à la marine régulière, avaient le droit de s'en aller capturer, à leurs risques et périls, les vaisseaux ennemis.

Assurément quand le gouvernement décida de supprimer les droits des pilliers d'épaves il éprouva quelques difficultés à faire respecter la loi. N'en est-il pas toujours

ainsi quand, subitement, l'on prive les hommes d'une de leurs libertés ?

Nous avons d'ailleurs sur les « Paganiz » plusieurs témoignages qui leurs sont tous favorables.

Michel le Nobletz s'émerveillait du spectacle de leur vie pure et vertueuse.

Cambry leur a rendu hommage dans son « Voyage dans le Finistère ».

Henri du Cleuziou, lui-même, a protesté énergiquement contre les accusations dont ils avaient été l'objet et a fait le plus grand éloge de leur douceur et de leur hospitalité.

Après avoir rendu ainsi à ces hommes la justice à laquelle ils ont droit jetons un coup d'œil sur leur pays.

Plounéour-Trez possède une cloche qui a été classée en 1942. Fondue à Parme (Italie) en 1724 elle fut offerte à la paroisse à l'époque du Concordat en remplacement des cloches qui avaient été envoyées à la fonte pendant la Révolution. Le clocher, qui ne manque pas d'élégance a également retenu l'attention de la direction des Monuments Historiques et il ne tardera pas à être classé à son tour. Il fut commencé en 1734 et terminé en 1745. Près de l'église se trouvent deux chapelles-ossuaires.

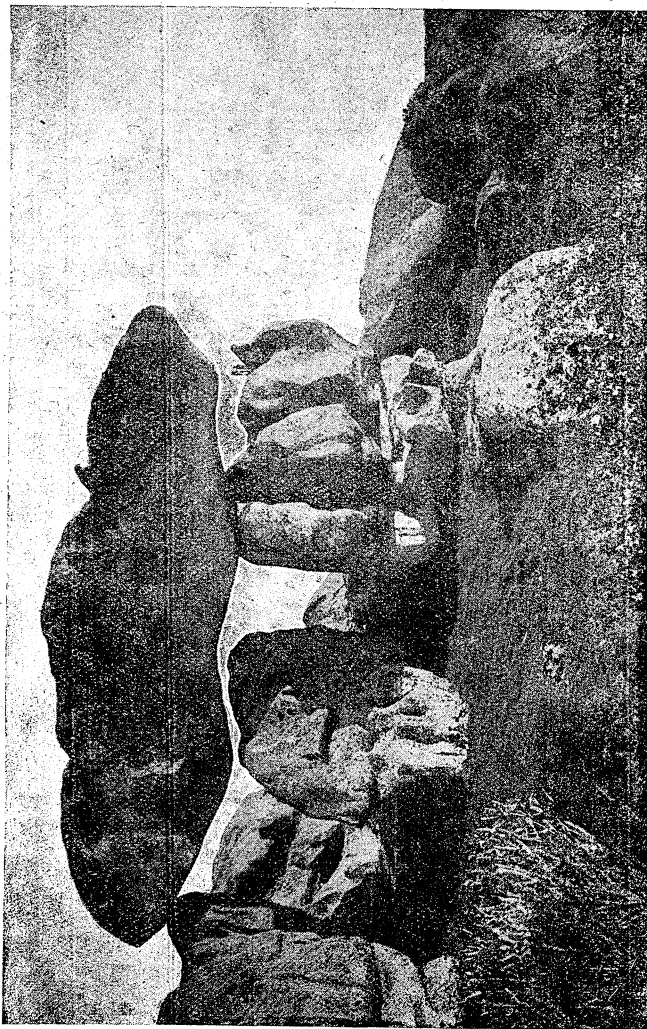
La guerre et les opérations de déminage qui suivirent ont causé quelques dégâts à Plounéour-Trez. Deux maisons ont été détruites et les vitraux de l'église ont été détériorés. Enfin dans les derniers jours de l'occupation deux hommes ont péri. Le premier fut blessé mortellement par un de ses camarades qui maniait une arme ; le second fut tué à Tréfléz.

Brignogan qui appartenait autrefois à la commune de Plounéour-Trez n'est autonome que depuis 1935. Ce n'était, jadis, qu'un petit hameau sans grande importance mais vers 1895 les touristes commencèrent à venir se reposer sur ses plages. Puis des habitants de Landerneau et même de Brest y firent bâtir quelques villas. C'est aujourd'hui une jolie station balnéaire dotée de plusieurs hôtels et de pensions de famille. L'église est de construction toute récente puisqu'elle ne date que de 1937.

Il existe à Brignogan un menhir très réputé. C'est l'un des plus beaux de tout le Finistère. On y trouve aussi des rochers très curieux par leurs formes pittoresques.

Kerlouan est un grosse bourgade située dans un décor rude et plein de charme. Ici la mer a conservé tous ses droits et le long de la côte les récifs se dressent, toujours

menaçants, comme pour mettre en garde le navigateur qui passe au large.



Un dolmen

Et puis nous terminerons cette randonnée au pays des « Paganiz » par Guissény.

Cette paroisse fut fondée par saint Sezni qui, venant d'Irlande, y débarqua avec 70 religieux. Il construisit à cet endroit un monastère où il mourut. Comme il avait laissé

en Irlande de nombreux admirateurs, ceux-ci, dit-on, s'emparèrent de ses reliques qu'ils emportèrent dans leur pays afin de pouvoir les y vénérer.

Dans les derniers jours de la guerre qui vient de se terminer trois habitants de Guissény furent tués sans motif par les Allemands.

Si tout le Léon constitue un ensemble touristique comme il est rare d'en rencontrer, l'on peut dire que dans cet ensemble, la région que je viens de vous signaler mérite une place à part. C'est une terre riche en souvenirs et en curiosités. Partout menhirs et dolmens y dressent leurs rocs mystérieux dans un décor que l'or des ajoncs égaye à chaque printemps. Partout aussi la mer étend sa souveraineté. Elle est bien chez elle ici, au milieu de ces récifs que ses vagues ont sculpté comme aussi sur ces rivages sur lesquels, aux jours de tempête, elle sème encore ce « blé de la mer » qui constituait autrefois la meilleure récolte des « Paganiz ».

CHAPITRE IX

Entre Manche et Océan

Nous voici arrivés à l'endroit où la « Manche et l'Océan se marient dans la musique des grandes houles ». J'emprunte à la géographie le titre du chapitre au cours duquel nous visiterons plusieurs des localités qui s'échelonnent entre Plouguerneau et Lanrivoaré.

Plouguerneau est une importante localité située au nord de l'Aberwrach. C'est là, sur un emplacement que la mer a envahi, que s'élevait autrefois la cité de Tolente dont le luxe et la richesse faisaient l'admiration de tous ses visiteurs. Incendiée et pillée par les Normands, cette ville fut ensuite recouverte par les flots.

Tolente, qui appartient désormais au monde de la légende, a inspiré à mon excellente amie Anne Selle une poésie que vous lirez avec plaisir :

La côte n'est ici qu'herbe rase et sol dur,
Mais plus loin, sous la mer qui palpite et qui chante,
Dans cette tombe d'eau, d'émeraude et d'azur,
Dort longuement une cité qui fut Tolente.

Rivale de Ker-Is aux splendeurs disparues,
Eut-elle des palais d'ivoire et d'argent fin ?
Quel peuple chatoyant dut animer ses rues,
Là même où le flot passe et repasse sans fin.

Elle avait des jardins symétriques et beaux,
Peut-être des maisons de cristal, et des marbres
Où s'épanouissait l'arc-en-ciel des jets d'eaux...
Et de grands oiseaux d'or y chantaient dans les arbres...

...Seuls, les goémoniers mènent leurs barques lourdes
Parmi les derniers rocs du rivage broyé ;
Et le mince reflet d'un pêcheur de palourdes
Se prolonge tout noir dans le sable mouillé.

Dors au bruit de la mer, rêve sous les grands flots,
Tolente, ville chère à nos vieux cœurs celtiques,
Où demeurent, bercés de chants et de sanglots,
L'amour et le regret des races atlantiques.

Le vent qui passe est plein d'haléines floréales,
Et nous le respirons à poumons éperdus,
Reconnaissant, au fond des brumes ancestrales,
Le magique parfum des continents perdus.

Laissons Tolente dormir dans son linceul marin et revenons à Plouguerneau.

L'église actuelle, édifiée à l'emplacement qu'occupait l'ancien sanctuaire paroissial, fut commencée en 1852. On y remarque une jolie chaire et un baptistère en marbre. De nombreux calvaires et plusieurs chapelles disséminés à travers la commune disent combien grande fut, à travers les siècles, la foi des habitants de ces lieux. Il est vrai que nous sommes ici dans un pays particulièrement privilégié. C'est, en effet, à Plouguerneau, au manoir de Kerodern, que naquit en 1577 le célèbre prédicateur Michel le Nobletz. Le manoir qui le vit naître n'existe plus. Une nouvelle demeure le remplace. Une construction récente a également remplacé, en 1889, le petit oratoire qui avait été édifié, peu de temps après sa mort, à l'endroit où il aimait à venir s'isoler pour prier et méditer.

L'on sait qu'en Bretagne les pauvres ont toujours été respectés et que, pendant longtemps, ils ont exercé une sorte de profession qui consistait à s'en aller mendier de porte en porte tout en récitant des prières pour leurs bien-faiteurs et aussi en colportant les dernières nouvelles de la région. Il faut croire qu'à Plouguerneau cette corporation était particulièrement florissante puisqu'en 1709 on y comptait 1.186 pauvres. En 1792, il y avait encore 410 pauvres sur une population de 4.148 habitants.

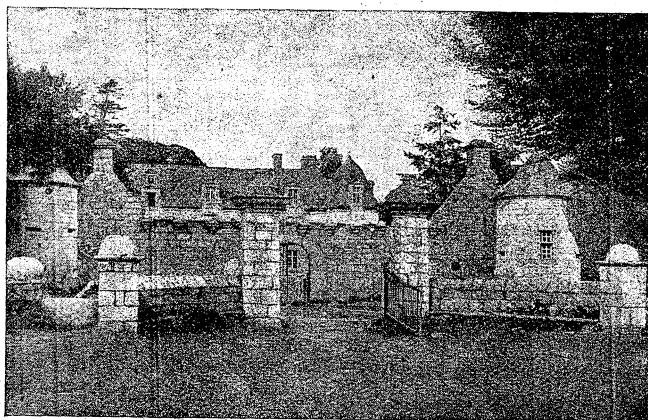
Pendant la Révolution les curés constitutionnels qui voulurent s'installer à Plouguerneau furent toujours considérés comme des intrus. Devant l'hostilité de la municipalité et de la population ils durent s'en aller.

En 1792, Plouguerneau avait agrandi son territoire en annexant une petite commune voisine, Tremenech.

Notons enfin qu'au cours de la récente guerre trois habitants de Plouguerneau furent tués par les Allemands. Le premier fut fusillé à Brest, les deux autres furent exécutés dans la localité même.

Lannilis épouse la forme d'une presqu'île située entre l'Aberwrach et l'Aber-Benoît. Cette bande de terre offre un aspect frais et reposant. Son sol est très fertile et la culture y donne de bons résultats.

L'église de la paroisse ne présente rien de bien particulier. On remarquera seulement, dans le cimetière, le tombeau d'un seigneur de Kerangars.



Un manoir au pays de Léon

Lannilis possédait autrefois une industrie très florissante, celle de la poterie. D'adroits potiers y fabriquaient non seulement des vases mais encore des cafetières et des fers à repasser.

La commune de Landeda — qui était jadis rattaché à Lannilis — fut un centre très actif à l'époque où existait le port de l'Aberwrach. De nombreux navires y venaient prendre les produits de Bretagne qu'ils transportaient ensuite soit à Bordeaux, soit en Angleterre.

L'on peut visiter à Landeda les ruines de la chapelle du monastère des Cordeliers. Le principal corps de bâtiment du logis des Moines a été restauré et une partie du cloître est encore en bon état.

Du château de Tromenec il ne reste plus que les murs d'enceinte mais sa chapelle existe toujours. Voici dans quelles circonstances ce sanctuaire fut édifié.

Pendant les guerres de la Ligue vivait à cet endroit le seigneur de Tromenec qui, à la tête d'une troupe d'aventuriers, exerçait de grands ravages dans toute la région. La

légende lui accorde aussi une réputation de fameux naufrageur. Pour mettre fin à ces tristes exploits le sire de Kermovan provoqua le malfaiteur en combat singulier. Hélas, ce combat tourna au désavantage du sire de Kermovan qui fut tué par son adversaire.

Revenu par la suite à de meilleurs sentiments le seigneur de Tromenec voulut expier ses crimes. Ce fut alors qu'il fit construire cette chapelle.

L'église de Landéda date du ^{xix}^e siècle. Le clocher est plus ancien et remonte au ^{xvi}^e siècle.

Le 11 août 1944 alors que les derniers Allemands avaient quitté la commune une batterie ennemie placée à Saint-Pabu tira sur Landéda quelques obus qui tuèrent quatre grandes personnes et une fillette. Par la suite quatre autres personnes devaient trouver la mort en s'aventurant sur des terrains minés.

Ancienne trêve de Ploudalmezeau la paroisse de Saint-Pabu fut, croit-on fondée par saint Maudez, disciple de saint Tugdual. L'église date du ^{xviii}^e siècle.

Pendant la guerre les Allemands avaient installé à Saint-Pabu un très important centre de repérage des avions par le son. Toute la région qui entourait ce centre était garnie de mines, aussi les accidents mortels y furent nombreux. En outre les Allemands abattirent à coup de mitraillettes deux hommes et une femme.

L'occupation ennemie fut également cruelle pour les habitants de Tréglonou qui virent cinq des leurs succomber au cours d'un combat avec les Allemands. A la même époque le pont qui surplombe l'Aber-Benoît fut en partie détruit.

A Tréglonou l'on pourra admirer la croix qui orne le cimetière.

La paroisse de Ploudalmezeau a comme fondateur un des compagnons de Pol Aurélien. Une chapelle fut, par la suite, élevée à l'endroit où il avait fixé son ermitage.

Au moyen-âge il y avait, à Ploudalmezeau un grand nombre de petits seigneurs, tellement jaloux les uns des autres, qu'il était impossible d'y régler la moindre pré-séance. Comme il importait, pourtant, de mettre fin à ces ridicules querelles il fut alors décidé :

1° Que pour la distribution du pain bénit l'on déposerait une corbeille en haut de l'église laissant ainsi à chacun le soin de venir se servir.

2° Qu'au retour des processions tous ces seigneurs, placés sur un même rang, poseraient en même temps le pied sur le seuil de l'église.

Il paraît que ces ingénieuses mesures mirent fin aux grotesques disputes de ces messieurs.

En 1684, un collaborateur du Père Maunoir, Pierre Tourmel, fut nommé recteur de Ploudalmézeau et reforma les mœurs de cette paroisse qui était si débauchée que le nombre des naissances illégitimes était considérable.

Pendant la Révolution deux prêtres, l'abbé Jacob, vicaire à Ploudalmézeau pour la trêve de Saint-Pabu et son ami l'abbé Chapalain, furent arrêtés et menés à Brest où ils furent guillotisés.

C'est à Ploudalmézeau que se déroula, en 1910, le premier congrès eucharistique du diocèse. Il eut lieu en présence d'une foule considérable et fut organisé par M. le Chanoine Grall.

Le seul monument digne d'intérêt que l'on trouve dans cette paroisse est l'église. Elle date de 1859. Le clocher est plus ancien. Il fut construit en 1775. Sa flèche est élancée et élégante.

Pendant l'occupation les Allemands avaient fait à Ploudalmézeau de grands travaux de défense aussi l'on pouvait croire à une résistance acharnée de leur part. Mais à l'arrivée des Américains ils s'enfuirent ou se rendirent sans combattre. Toutefois, avant leur départ, ils exécutèrent un jeune homme en représailles d'un attentat commis contre un des leurs.

Plouguin (autrefois l'on écrivait Plouguen) s'honore d'avoir vu naître saint Guénolé qui, croit-on, vint au monde au château de Lesguen. Voici quelles sont les intéressantes curiosités de cette commune :

1° L'église qui date de 1867. Dans le cimetière une vieille chapelle dédiée à un saint local, saint Pirric.

2° Sur les bords de l'Aber-Benoit se trouve une chapelle construite en 1771. Elle est dédiée à saint Majan qui avait construit à cet endroit un monastère. La légende raconte que saint Hervé étant venu rendre visite à son ami Majan dépista un diable qui, sous un déguisement, s'était mêlé aux moines afin de les séduire. Le tentateur fut précipité à la mer du haut du rocher qui porte encore le nom de Roc-du-Diable.

3° Dans la chapelle de Lesven on voit un curieux tableau qui représente saint Guénolé recevant de saint

Corentin le frôc d'abbé. Le peintre y fait figurer également saint Fragan, en armure de chevalier et sainte Guenn avec son excroissance phénoménale. La légende dit, en effet, qu'une troisième mamelle lui était poussée miraculeusement pour lui permettre d'allaiter ses trois jumeaux.

4° Du château de Lesguen, qui fut construit par Fragan, intendant du comté de Léon, il ne reste plus que la citadelle. Sur son emplacement s'élève aujourd'hui un manoir de construction récente qui est la propriété de la famille du Frétay.

5° Quelques ruines marquent l'emplacement du château de Kerozal. Il existait aussi, jadis, à cet endroit une chapelle dédiée à Notre-Dame-de-Pitié et construite par un seigneur en expiation du meurtre de sa mère. Un monument élevé au cours d'une mission, en 1935, évoque cet épisode ancien.

6° D'un ancien temple païen qui se trouvait à Lannoulouarn il ne reste plus qu'un menhir en bon état. Il a plus de sept mètres de haut. Un dolmen et d'autres menhirs furent détériorés au XIX^e siècle.

L'on pourrait encore allonger cette liste déjà fort impressionnante car il reste à Plouguin d'autres ruines historiques mais elles présentent moins d'intérêt.

Plourin-Ploudalmézeau portait autrefois le nom de Plourin-Léon afin de distinguer cette localité de Plourin-Tréguer, près de Morlaix. C'était jadis une paroisse importante mais, après la Révolution, elle fut amputée de plusieurs villages au profit de Lanrivoaré et de Landunvez. En 1802 elle devait aussi perdre la section de Brélès qui devint autonome à cette époque. Il existe sur la commune de nombreux manoirs. On y trouve aussi un tumulus sous lequel aurait été inhumé un chef normand.

L'église de Plourin est du style gothique flamboyant. Elle fut consacrée en 1894. Signalons encore parmi les curiosités de Plourin les menhirs de Kergadiou et, dans le cimetière, la pierre tombale de Robert de Kergroadez.

Le patron de la paroisse est saint Budoc dont M. le Chanoine Pérennès nous a, en ces termes, résumé la touchante histoire :

« Budoc était le fils de la belle et malheureuse Azénor, fille du prince de Léon, roi de Brest en 537, et comte de Gouélo et Tréguier. Azénor ayant été faussement accusée d'adultère par la seconde femme de son père, fut, en attendant son jugement, enfermée dans une des tours du

château de Brest, qui porte encore son nom. Plus tard, condamnée sur de faux témoignages, elle fut placée dans un tonneau de bois fermé de toutes parts, « et jetée en pleine mer à la merci des vents, des ondes et des écueils ». Elle était alors enceinte de saint Budoc, qu'elle mit au monde cinq mois après, au milieu de l'Océan. Aussitôt après la naissance de ce fils, auquel Dieu avait accordé la parole au sortir du sein de sa mère, son tonneau vint atterrir miraculeusement sur les côtes d'Irlande. Dans sa reconnaissance, elle destina son fils au service de Dieu.

« Plusieurs années après, Budoc, étant devenu abbé, résolut, par inspiration divine, de passer en Bretagne Armorique. N'ayant point de navire à sa disposition, il s'embarqua dans une auge en pierre qui lui servait ordinairement de lit, et vint aborder heureusement sur la côte à Porspoder. Là il bâtit d'abord une église et un ermitage ; mais, un an après, fatigué par le bruit incessant de la mer, dont les flots venaient se briser avec violence aux écueils sur lesquels était bâti son ermitage, il se décida à quitter ces lieux. Il plaça son lit de pierre sur une charrette attelée de deux bœufs, résolu à aller où il plairait à Dieu de la conduire. Rendue à une lieue de Porspoder, en Plourin, sa charrette se brisa et son lit tomba sur la terre ; reconnaissant dans cet événement la volonté de Dieu, il s'arrêta, et, sur l'emplacement où son lit était tombé, il bâtit une église et un ermitage, puis se mit en devoir de catéchiser les habitants, dont le plus grand nombre n'était pas encore converti. Cela se passait en 585. Quelques années après, il fut encore obligé de quitter Plourin ; il se rendit à Dol, dont il devint archevêque.

« En 608 se sentant près de sa fin, il ordonna à un de ses aumôniers, nommé Hydultus, de lui couper, après sa mort bien entendu, le bras droit et de le porter à Plourin. Ses volontés furent ponctuellement exécutées ; mais un soir, Hydultus, pendant son voyage, s'étant arrêté dans une auberge, à Briech, dans le diocèse de Vannes, et un miracle s'y étant opéré par l'intercession de la relique, le curé de l'endroit s'en empara, et malgré ses prières et ses supplications ne voulut point la lui rendre. Désolé de sa mésaventure, Hydultus demanda au moins la faveur de la baiser avant son départ ; on y consentit. Il s'approcha donc avec recueillement de l'autel, fit dévotement sa prière et le bras de saint Budoc lui étant présenté, « il prit si bien son temps et ses mesures qu'il attrapa, entre ses dents et le pouce, le second et le troisième doigt de la main et les

mordit si serrés, qu'il les coupa et les emporta à Plourin, où ces saintes reliques furent enchâssées et conservées avec soin. « Précieuses reliques, du reste, qui jadis, lorsqu'on faisait un faux serment, en jurant par elles, ne laissaient point s'écouler une année sans punir et châtier rigoureusement le parjure. Renfermées dans un bras d'argent, elles existent encore à Plourin et sont toujours l'objet de la vénération des fidèles. »

A Tréouergat, petite commune voisine de Plourin, je ne vois rien de particulier à signaler si ce n'est pourtant l'église qui a un joli cachet. Elle ne date que de 1902.

Lanrivoaré possède un cimetière qui porte de nom de « cimetière des 7.847 saints ». D'après plusieurs historiens c'est là que furent enterrés tous les membres d'une peuplade chrétienne qui avaient été massacrés par des païens. L'on suppose qu'il faut situer cet événement, sur lequel on ne possède aucun détail, à l'époque des invasions normandes, c'est-à-dire entre 919 et 921.

L'église de Lanrivoaré est assez jolie. Elle a malheureusement été abîmée par un obus au cours de la dernière guerre.

CHAPITRE X

En suivant la côte face au couchant

Nous sommes ici à la pointe du Léon. La côte que nous allons suivre de Lampaul-Ploudalmézeau au Conquet s'étend face à l'océan, face aussi au couchant. De nombreux souvenirs la jalonnent. Nous allons les saluer au passage.

De Lampaul-Ploudalmézeau, dont il faut admirer l'église, nous gagnerons directement Landunvez en traversant le pittoresque petit port de Portsall qui dépend de la commune de Ploudalmézeau dont il a été question au cours du précédent chapitre.

Tout à côté de Portsall se dressent les ruines du fameux château de Trémazan. Situé autrefois à sept lieues de la mer, ce château n'en est plus éloigné, aujourd'hui, que de quelques pas, l'océan ayant recouvert une partie du continent.

C'est à Trémazan que vivait, il y a bien longtemps de cela, la petite princesse Eode que devait tuer son frère Tanguy. Celui-ci avait été poussé à commettre ce crime par la seconde femme de son père, une odieuse marâtre.

Un miracle ayant permis à Tanguy de reconnaître son erreur, le jeune homme se convertit et, pour faire pénitence, se retira dans un oratoire. C'est lui qui devait faire construire la célèbre Abbaye de Saint-Mathieu dont nous parlerons plus loin.

Par la suite, les seigneurs du Chastel devaient rendre hommage à Saint Tanguy en ajoutant son nom au leur. Plusieurs membres de cette famille devaient s'illustrer au cours de l'histoire et l'un d'eux pouvait même se vanter, avec quelque fierté, d'avoir « sauvé deux fois la couronne et sauvé deux fois la tiare ».

Il existe à Landunvez une chapelle qui porte le nom de Notre-Dame de Kersaint. Elle a été édifiée à l'emplacement qu'occupait auparavant un sanctuaire fondé en l'honneur de saint Tanguy et de sa sœur.

La chapelle actuelle qui se dresse, face à la mer, dans un charmant décor de verdure, fut, jusqu'en 1791, le siège

d'une collégiale. Elle a été, bien souvent, le théâtre de pieuses manifestations de foi et c'est ainsi, par exemple, que de grands pèlerinages y furent organisés pendant la guerre 1914-1918. De nombreux *ex-voto* y ont été apportés par ceux qui, dans leur détresse, firent appel à la protection de Notre-Dame de Kersaint. Parmi ces *ex-voto* l'on remarque tout particulièrement deux petits bateaux qui expriment la reconnaissance de marins à Celle qui vint à leur secours alors qu'ils allaient sombrer.

Le patron de Landunvez est saint Gonvel auquel est dédié une autre chapelle située dans les dunes, près d'Argenton.

L'église paroissiale date de 1872. Elle a été abîmée en 1944, au cours d'un bombardement qui devait également faire quatre victimes et détruire ou sérieusement endommager plusieurs maisons.

A Porspoder, l'on visitera l'église et la chapelle Sainte-Anne. Quelques dolmens et menhirs se trouvent dans la campagne environnante. La paroisse a comme patron saint Budoc dont j'ai déjà raconté l'histoire.

La commune voisine, Larret, qui était autrefois paroisse est désormais rattachée, pour les exercices du culte, à Porspoder. C'est, je crois, la plus petite commune du Léon, celle du moins dont la population est la plus faible.

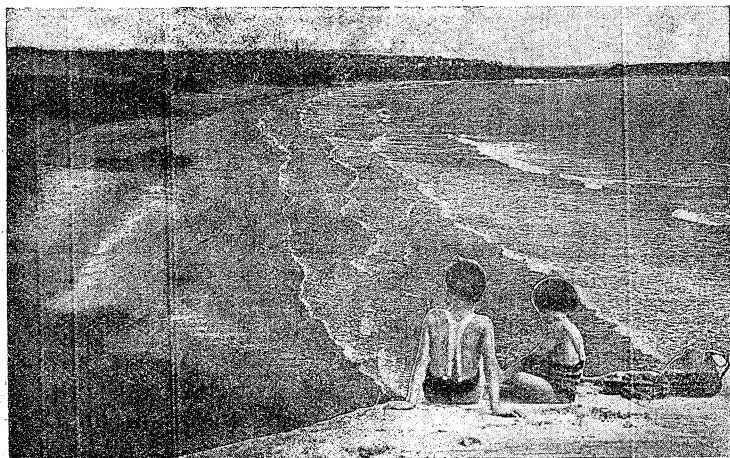
Brélès, ancienne section de Plourin, possède une église qui semble remonter au XVIII^e siècle. Au bas du bourg se trouve une fontaine de dévotion. Il existe, dans cette localité un château, Kergroadez, qui date du XVII^e siècle. Il a été restauré il y a quelques années.

A Lanildut l'on visitera la chapelle Saint-Gildas. Les rochers de Lanildut sont réputés. Ce sont eux qui fournirent la pierre utilisée pour le piédestal de l'Obélisque de la place de la Concorde, à Paris.

Si l'église de Lampaul-Plouarzel n'offre rien de particulier, l'on ne passera pourtant pas dans cette commune sans aller saluer la chapelle de Saint-Egarec qui est bâtie sur les dunes. D'après la légende cette chapelle aurait été, autrefois, en partie détruite par un raz-de-marée qui ravagea toute la côte. L'on pense qu'elle fut pendant longtemps desservie par les religieux d'un monastère voisin et qu'elle servait alors d'église paroissiale. On y célèbre encore les Vêpres le dimanche de la Trinité.

Le bourg de Plouarzel se trouve tout à côté de la pointe de Corsen qui est l'endroit le plus avancé du continent

français dans la direction de l'Ouest. Cette paroisse fut fondée vers 482 par Saint Armel. L'on trouve à Plouarzel plusieurs chapelles fort intéressantes. La plus connue est celle de Trézien à côté de laquelle se trouvait jadis le manoir dans lequel naquit Portsmoguer, le célèbre navigateur qui, le 10 août 1512, se fit sauter avec son vaisseau, la *Cordelière*, plutôt que de se rendre aux Anglais.



Une plage du Léon

Traversons maintenant Ploumoguier, qui fut un important centre de résistance aussi bien en 1791 qu'en 1902, et gagnons Trébabu. Cette paroisse eut comme fondateur saint Tugdual qui s'y installa après avoir débarqué dans l'anse des Blancs-Sablons, près du Conquet. Saint Tugdual ne devait, d'ailleurs, demeurer que peu de temps dans cette région qu'il quitta pour s'en aller fonder l'évêché de Tréguier.

A Trébabu, il faut visiter l'église qui date de 1758 et la chapelle de Notre-Dame-du-Val.

Nous ferons enfin halte au Conquet où, d'ailleurs, d'excellents hôtels offrent aux touristes un gîte confortable. Cette localité, qui se double d'une coquette station balnéaire, connut une existence assez mouvementée. Elle fut tour à tour pillée par les Normands, puis occupée par les Anglais qui l'incendièrent à plusieurs reprises. L'année 1944 vit des nouveaux malheurs s'abattre sur elle. Elle fut, en effet, bombardée et neuf de ses habitants trouvèrent la mort au cours

de ces tragiques événements. Parmi ces victimes, citons une religieuse, sœur Saint-Donatien, qui eut la tête fracassée par un obus.

L'église du Conquet est l'ancienne église de Lochrist qui fut transportée pierre par pierre et reconstruite. Elle a, malheureusement subi quelques dégâts au cours du bombardement de 1944.

Deux illustres personnages reposent au Conquet. Ce sont le prédicateur Michel le Nobletz qui y mourut en 1652 et le celtisant Le Gonidec de Kerdanet dont la tombe est ornée d'un monument offert par les Bretons du pays de Galles.

Si les hommes, comme nous l'avons vu, se sont souvent acharnés sur le Conquet, la mer ne lui fut pas toujours favorable. C'est ainsi qu'en 1904 un formidable raz-de-marée bouleversa tout le port où de nombreuses barques de pêche furent coulées.

Mais toujours, au lendemain de ces malheurs, la petite cité a réussi à se relever de ses ruines et toujours, aussi, elle a su retrouver cette coquetterie et ce charme qui ont fait sa réputation.

CHAPITRE XI

Les Iles

Plusieurs îles forment, au large du Conquet, un archipel et dressent, ça et là, leurs récifs toujours redoutés des navigateurs.

Parmi ces îles il en est deux qui retiendront notre attention. Ce sont Molène et Ouessant. La première est rattachée au canton de Saint-Renan ; la seconde forme, à elle seule, un canton autonome.

Molène se présente sous la forme d'un étroit plateau d'une superficie de 127 hectares environ dont le point culminant s'élève à 21 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'on devine qu'ici la vie doit être rude pour ceux que le sort a fait naître sur cette terre. Aux produits de la pêche ne s'ajoutent, en effet, que ceux d'une maigre culture et bien souvent les Pouvoirs Publics durent prendre des mesures pour alimenter la population réduite à la famine. Mais les hommes de Molène sont courageux et ils ont su se spécialiser dans la pêche de ces crustacés que les habitants du continent aiment à déguster. Ce sont aussi, quand il le faut, de dévoués sauveteurs dont les exploits déjà nombreux s'inscrivent en lettres d'or sur le palmarès des héros de la mer.

Parmi les nombreux naufrages qui se sont produits à proximité de l'île, il faut citer celui au cours duquel un paquebot anglais sombra dans la nuit du 16 au 17 juin 1896. Plus de deux cent quatre-vingt dix passagers et matelots y trouvèrent la mort. A cette occasion, les marins de Molène firent preuve d'un tel esprit de dévouement que le Gouvernement anglais tint à les récompenser.

De son côté, une société anglaise, la « Société de toutes les âmes », sorte de confrérie de Trépassés, voulut exprimer sa reconnaissance aux habitants de Molène qui avaient donné une sépulture chrétienne aux malheureuses victimes de ce sinistre. Elle offrit à l'église de la paroisse un superbe calice, orné de pierreries, qui est un véritable chef-d'œuvre d'orfè-

vrerie et de joaillerie. Ce calice existe toujours. Pendant l'occupation il fut précieusement mis en sûreté afin de le soustraire aux Allemands qui, en raison de sa grande valeur, auraient pu chercher à s'en emparer.

Signalons d'ailleurs que l'île fut bombardée le 2 octobre 1940, par les Allemands, en représailles de la non observation des règlements de la défense passive. Deux personnes furent tuées et une autre grièvement blessée. Deux maisons furent détruites et l'église subit également quelques dégâts.

On ne trouve pas à Molène de monument particulièrement remarquables. Pourtant il faut signaler une croix celtique, très ancienne, qui se dresse sur la principale place du bourg, et, à l'église, un vitrail qui représente Saint Ronan, le patron de la paroisse, débarquant dans l'île, au V^e siècle.

Les archéologues croient que le plateau de Molène était autrefois rattaché au continent et que son isolement ne daterait que d'une époque relativement récente.

Beaucoup plus au large, formant la pointe avancée de ce archipel, se trouve Ouessant, cette « Ile de l'Epouvante » que Cambry décrit comme étant le séjour des vents et des tempêtes.

Après avoir été le siège d'un important collège druidique, Ouessant devint ensuite la propriété des Evêques du Léon. En 1558 elle fut achetée par la famille de Rieux qui devait la céder, en 1735, au roi de France.

Le touriste qui y séjourne ne manque pas d'y faire d'intéressantes observations. Tout y est matière à études. Aussi bien les mœurs des habitants que l'aspect particulièrement farouche de la côte sur laquelle sans cesse, les vagues viennent se briser dans un fracas étourdissant.

Enfin, un pèlerinage s'impose au « cimetière des marins » comme aussi à ces chapelles qui se dressent, ici et là, comme autant d'*ex-voto* édifiés par la piété populaire.

Bien souvent les Anglais formèrent le projet de s'emparer d'Ouessant. Leur dernière tentative remonte au dimanche 30 octobre 1898, c'est-à-dire au lendemain des incidents de Fachoda. Ce jour-là, en effet, une escadre britannique s'en vint croiser à proximité de l'île et tout laissait prévoir un débarquement. Mais fort heureusement, l'Autorité militaire avait eu la sagesse d'envoyer sur place un fort contingent d'infanterie de marine qu'appuyaient quelques éléments d'artillerie. Tout était donc prévue pour une prompte et sévère riposte. Les Anglais s'en rendirent compte et jugèrent préférable de ne pas insister.

Si les sauveteurs de Molène sont réputés, ceux d'Ouessant ne le sont pas moins. Et parmi ces sauveteurs, il convient de signaler en bonne place, une femme, Rose Héré, qui connut, en 1903, son heure de célébrité. Courageusement, en effet, Rose Héré, n'hésita pas à se jeter à l'eau pour s'en aller diriger la manœuvre d'un canot à bord duquel se trouvaient quatorze matelots appartenant à l'équipage d'un vapeur qui venait de sombrer. Au bout de deux heures de rudes efforts l'héroïque femme parvint à conduire à bon port ceux qui, sans elle, seraient allés se perdre sur les récifs de l'île.

Tous les journaux célébrèrent cet acte de courage et le *Figaro* ouvrit une souscription en faveur de Rose Héré.

Nous ne quitterons pas Ouessant sans signaler les dégâts qui y furent commis au cours de la dernière guerre. Le fort Saint-Michel fut détruit, la station de T. S. F. anéantie et plusieurs phares endommagés.

CHAPITRE XII

Plougonvelin et la pointe Saint-Mathieu

La commune de Plougonvelin, riche de tant de souvenirs historiques mérite qu'un chapitre spécial lui soit consacré.

Le territoire de cette localité fut souvent le théâtre de violents combats car, à diverses reprises, des flottes ennemies vinrent y débarquer de forts contingents d'agresseurs.

C'est ainsi, par exemple, qu'en juillet 1558 des troupes anglaises et hollandaises se jetèrent sur le pays qu'elles ravagèrent. Les soldats mirent le feu aux quatre coins du bourg et, en quelques instants, deux cent vingt maisons ainsi que l'église paroissiale furent la proie des flammes. Un château voisin fut pillé. Fort heureusement, le seigneur de Kersimon, capitaine de Brest, arriva bientôt sur les lieux à la tête d'un important détachement et mit en déroute les assaillants après leur avoir fait subir de très lourdes pertes.

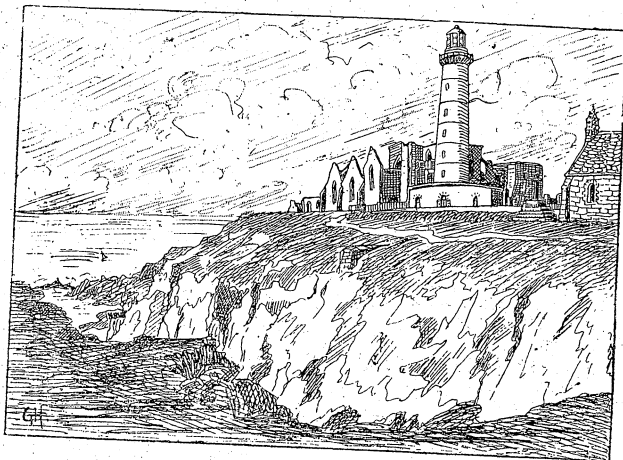
On ne peut pas non plus évoquer l'histoire de cette paroisse sans signaler les violents incidents qui marquèrent le 14 août 1902, l'expulsion des Religieuses. Ce jour-là, le bourg fut véritablement mis en état de siège et ce n'est qu'après un vif combat que les soldats du 19^e R. I. et les gendarmes parvinrent à maîtriser les paysans qui se battaient courageusement pour défendre leurs libertés religieuses.

La guerre qui vient de se terminer aura été particulièrement cruelle pour Plougonvelin. Le 8 septembre 1944 son église était, une fois de plus incendiée et anéantie. Tout fut brûlé, même le splendide maître-autel qui provenait de l'ancienne église abbatiale de Saint-Mathieu, et que tous les connaisseurs admiraient comme un chef-d'œuvre unique. Au cours de ces heures tragiques trente-cinq personnes furent tuées.

Du bourg l'on peut se rendre facilement à la pointe Saint-Mathieu où un spectacle merveilleux s'offre au promeneur. Par temps assez clair on découvre presque toutes

les îles du large : Ouessant, Molène, Béniguet... Sur la gauche voici les rochers du Tas-de-Pois, ceux aussi du chenal de l'Iroise et, enfin, dans le lointain, perdue dans la brume, la pointe du Raz-de-Sein.

Ici la mer est souvent agitée et les vagues, alors, se brisent, avec un bruit étourdissant qui se mêle à celui du vent, sur tous les récifs qui bordent la côte comme pour mieux la défendre.



La pointe Saint-Mathieu

En-dessus de ce décor fantastique que forment la falaise et les eaux sans cesse bouleversées, s'élèvent les ruines de l'Abbaye de Saint-Mathieu, ruines grandioses qui ajoutent encore leur sobre majesté aux beautés que la nature a réunies en ces lieux.

Cette Abbaye, véritable merveille, fut construite dans les circonstances suivantes.

Au début du VI^e siècle d'audacieux navigateurs bretons s'en revenaient d'Egypte en rapportant comme précieux souvenirs la tête du grand apôtre et évangéliste saint Mathieu.

Au moment où leur navire allait se diriger vers la rade du Conquet une vague le projeta contre un rocher et déjà les matelots se voyaient sombrer quand ils eurent la grande surprise de constater que sous la violence du choc leur vaisseau n'avait pas subi le moindre dommage. Par contre le rocher avait été fendu en deux.

Les matelots comprirent que le saint dont ils transportaient une relique, manifestait ainsi sa volonté d'accoster à cet endroit. Ils s'empressèrent alors de déposer leur précieux fardeau sur la côte puis ils poursuivirent leur voyage.

Quand il eut connaissance de ce fait Tanguy — ce jeune homme dont nous avons évoqué l'histoire lors de notre passage au château de Trémazan — décida de fonder à cet emplacement un monastère qui serait dédié à saint Mathieu. Il se rendit sur place afin de réaliser son projet. Au moment de se mettre au travail les ouvriers chargés de la construction déclarèrent qu'il était imprudent de bâtir sur le bord de la falaise, à l'endroit où avait été déposé la tête du saint, et ils résolurent d'édifier le couvent à cinq ou six cents mètres à l'intérieur des terres.

Ils se mirent alors à la besogne mais au fur et à mesure qu'ils effectuaient un travail ils constataient que tout ce qu'ils venaient de faire se trouvait miraculeusement transporté à la pointe extrême du cap.

C'était donc là que saint Mathieu voulait voir élever le monastère qui porterait son nom. Dociles les ouvriers s'inclinèrent et obéirent à l'ordre qui venait de leur être donné d'une façon si étrange.

L'évêque de Léon conféra à Tanguy le titre de premier Abbé du nouveau monastère et lui donna tous les pouvoirs pour y recevoir de nombreux moines.

L'Abbaye devait également attirer en ces lieux des pêcheurs qui y édifièrent une petite bourgade. Cette bourgade se transforma bientôt en une cité très importante qui, dit-on, ne comptait pas moins de trente rues principales.

Pillé à diverses reprises au cours de son existence, le monastère devait, à la Révolution, devenir propriété nationale. L'Etat, qui est souvent un mauvais administrateur, le laissa pendant longtemps à l'abandon, si bien qu'au moment où la mise en vente fut décidée, ce n'était plus qu'une immense ruine, n'ayant plus ni portes, ni fenêtres, ni toitures. Ce qui restait fut acheté, pour le prix modique de 1.800 livres, par un sieur Budoc Provost, du Conquet, qui récupéra son argent en vendant les matériaux aux habitants de la région.

Il existe sur la pointe Saint-Mathieu, tout à côté des ruines du monastère, un phare très puissant qui rend de grands services aux navigateurs. Le premier feu qui fut placé à cet endroit était entretenu par les religieux de

l'Abbaye qui, en échange de ce service public, bénéficiaient du droit d'épaves et touchaient une redevance sur chaque navire qui venait accoster en ces lieux. Privés de ces bénéfices, les moines refusèrent de continuer à allumer leur fanal et l'autorité maritime dut s'en charger.

Avant de quitter Plougonvelin et de prendre la direction de Saint-Renan, jetons au passage un coup d'œil sur le fort Bertheaume qui se dresse, sauvage et solitaire, sur un roc à une petite distance de la côte à laquelle il était rattaché autrefois par un pont de cordes. Ce roc fut fortifié vers 1689, autant pour protéger Brest contre les incursions anglaises, que pour défendre la ville contre les attaques possibles des paysans de la Cornouaille qui s'étaient révoltés contre les exigences du fisc.

CHAPITRE XIII

Vers Saint-Renan

Loc-Maria-Plouzané n'était, avant la Révolution, qu'une trêve de Plouzané. C'est aujourd'hui une commune indépendante. On n'y trouve pas de monuments bien remarquables. Signalons cependant la chapelle de Saint-Sébastien qui fut édiflée en 1640 au lendemain d'une épidémie qui ravagea le pays. Cette chapelle fut reconstruite en 1862.

Plouzané doit son nom à saint Sané qui, venu d'Irlande en compagnie de quelques moines, fonda la paroisse après avoir converti les païens de la contrée.

Parmi les légendes que l'on raconte encore dans cette région, en voici deux qui méritent d'être relatées :

Il existait autrefois, dit-on, à Plouzané, un château qu'habitait le diable. Et tout à côté de ce château se trouvait une fontaine à laquelle était attaché un gobelet d'argent retenu par une petite chaîne du même métal. Comme ce gobelet excitait la convoitise des passants, il arrivait, parfois, qu'il disparaissait. Furieux, alors le diable parcourait les chaumières voisines et il ne tardait pas à retrouver l'objet volé car, sitôt le larcin commis, les doigts du larron prenaient une « teinte d'enfer » ce que, naturellement le diable était seul à pouvoir remarquer.

Mais il arriva qu'un jour un paysan fut plus malin que Satan. En effet, ayant brisé la chaîne, il passa une branche d'épine dans l'anse du gobelet et, de cette façon, il put rapporter chez lui l'objet précieux sans être obligé d'y toucher. Cette fois le diable dut se contenter de remplacer son gobelet par une simple écuelle de bois.

Voici maintenant la légende de la chapelle de Notre-Dame-de-Bodonou.

En ce temps-là la peste avait ravagé toute la contrée et les morts étaient si nombreux que les survivants n'osaient même plus les enterrer. Chacun restait chez soi et tout

travail était arrêté. Seuls quelques rares meuniers continuaient à exercer leur commerce.

Or, comme un de ces meuniers s'en allait chercher du grain, il rencontra une belle dame qui lui demanda de monter dans sa charrette...

Le meunier accepta. Puis tout en cheminant il se mit à dire à l'étrangère combien tout le pays souffrait de cette terrible maladie qui frappait tous les foyers. Lui-même avait perdu sa femme et ses enfants.

Et voici que tout à coup la belle dame exprima le désir de descendre.

Comme le sol à cet endroit était encore tout boueux le meunier s'étonna.

— Pas ici. L'endroit est mal choisi, vous allez enfoncer dans la boue jusqu'au genoux.

— Mais si...

Docile le conducteur arrêta son cheval.

— Meunier, reprit la dame, tu fus bon et charitable pour moi. Aussi pour te récompenser je te promets que la peste ne dépassera jamais cet endroit... Tu peux avoir confiance en moi, car je suis Notre-Dame-de-Bodonou.

Puis elle sauta à terre et ensuite, sous les yeux émerveillés du meunier, elle s'éleva vers le ciel.

Pendant la Révolution Plouzané fut le centre d'une résistance acharnée contre les idées nouvelles et les paysans y avaient organisé un tel système de défense et de protection que le Gouvernement fut obligé d'y envoyer un fort contingent de troupes.

Si la récente guerre n'a causé que peu de dégâts à Loc-Maria-Plouzané — où toutefois les bombardements firent sept victimes civiles — il n'en fut pas de même à Plouzané. Cette commune située, en effet, aux portes de Brest se trouva en pleine zone de combat pendant le siège de cette ville en Août et en Septembre 1944. Le village de la Trinité fut entièrement ravagé et la chapelle qui s'élève à ce lieu fut incendiée ainsi qu'un grand nombre de maisons.

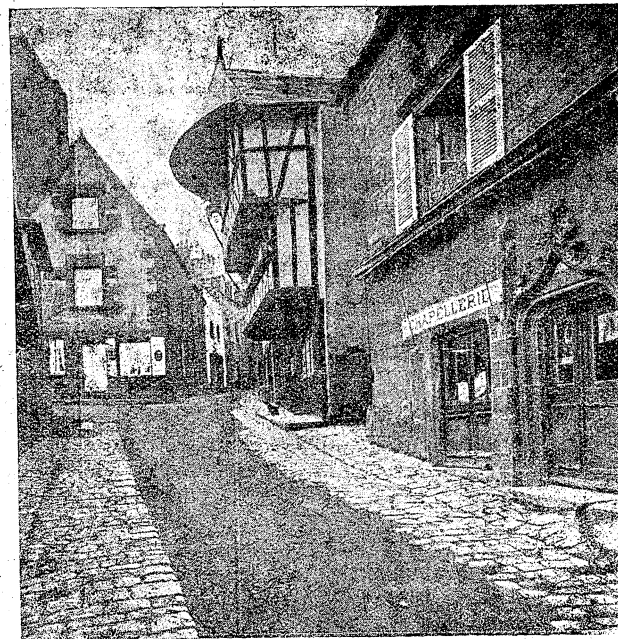
Pendant ces tragiques journées quarante-et-une personnes périrent, soit victimes du bombardement, soit tuées par les Allemands.

De Plouzané gagnons Saint-Renan, localité qui joua, autrefois, un rôle important et qui n'est plus désormais qu'un chef-lieu de canton.

Cette paroisse fut fondée autour de l'ermitage qu'y avait installé un religieux, saint Ronan, récemment arrivé d'Irlande.

Anatole Le Braz a évoqué l'arrivée de ce saint en une page délicieuse que je tiens à reproduire ici :

« En ce temps-là, on pêchait la morue au large des côtes bretonnes et il n'était pas rare que l'on séjournât des semaines entières sur les lieux de pêche. Une nuit que les



Vieilles rues, vieilles demeures

hommes dormaient étendus au fond des barques, il se fit dans la mer un grand remous. Les matelots virent une chose étrange : un rocher s'avancait, fendait les eaux et traînant derrière lui un long sillage harmonieux comme si les vagues à son contact eussent vibré. Il était fleuri de goémon d'une espèce inconnue qui dégageait un parfum si délicieux et si fort que toute l'atmosphère et la mer même en était embaumées. Sur le sommet du roc, une figure agenouillée priait, le front auréolé d'un nimbe dont s'illuminait au loir la nuit. C'était saint Ronan qui abordait aux rivages d'Armorique ».

Un hameau s'éleva bientôt autour de l'ermitage de saint Ronan puis ce hameau se transforma en une coquette cité qui devint rapidement un centre très actif.

Comme la terre des environs était assez riche la culture y prit rapidement un grand essor et Cambry a noté qu'en 1794 l'on y récoltait beaucoup de grains et de fourrages. On y pratiquait également l'élevage des chevaux et cet élevage était si florissant que la ville fut pendant longtemps dotée d'un haras.

Malgré ces diverses sources de richesse les pauvres devaient autrefois être assez nombreux à Saint-Renan, si nombreux même qu'ils étaient obligés d'aller mendier dans les communes voisines. A tel point que, quelques années avant la Révolution, le recteur de Plouarzel s'en plaignait en ces termes : « Notre paroisse suffirait si nous n'avions les mendiants fainéants et souvent fripons de Saint-Renan, de Recouvrance et d'autres paroisses... »

CHAPITRE XIV

Brest, figure de proue...

C'est je crois, mon excellent ami Auguste Bergot qui se plaît à donner ce nom à la ville dont il est un des animateurs. Il m'excusera de lui emprunter, comme titre de ce chapitre, cette image qui, plus que toute autre, dépeint la situation de notre grand port. A la pointe de notre vieille Armorique, ce vaisseau dont les flots battent sans cesse les flancs, la cité brestoise, face à l'océan, fait bien, en effet, « figure de proue... »

Pendant fort longtemps, Brest ne fut qu'une petite bourgade édifiée au pied d'un château. Les modestes pêcheurs qui l'habitaient ne se doutaient assurément pas qu'un jour viendrait ou de superbes navires — tout d'abord de robustes voiliers puis ensuite de véritables monstres d'acier — pourraient accoster à l'endroit où ils amarraient leurs petites barques. Il faut arriver au xiv^e siècle pour enregistrer un certain essor et voir s'élever une première enceinte fortifiée. Cette mesure de protection s'imposait car déjà, à diverses reprises, la cité avait excité la convoitise des Anglais qui auraient bien voulu conserver sur le continent cette position dont l'importance stratégique ne leur échappait pas.

Pendant les guerres de la Ligue, Brest demeura fidèle à Henri IV et celui-ci tint à lui exprimer sa reconnaissance en lui accordant le titre de ville et en donnant à ses habitants le droit de bourgeoisie.

Mais ce furent Richelieu et Colbert qui assurèrent sa prospérité en créant le port militaire et l'arsenal. En même temps Vauban faisait procéder à d'importants travaux de fortification.

A partir de ce moment, Brest fera sans cesse de nouveaux progrès. Pour loger sa nombreuse population, de nouveaux quartiers seront construits et l'on verra bientôt la ville s'étendre bien au-delà même de ses remparts.

Bénéficiant d'une rade unique au monde, le port militaire évolua sans cesse et se tint toujours à la hauteur des besoins de la marine. Son arsenal le suivait dans cette progression et chaque époque est marquée par la construction de nouveaux ateliers ou encore par l'aménagement de bassins dotés d'un outillage perfectionné.

Moins favorisé, le port de commerce — pourtant mieux situé que beaucoup d'autres pour jouer un rôle primordial dans nos relations avec les pays d'Amérique — a rendu malgré tout de grands services au commerce local. A l'heure actuelle, au moment où tout est véritablement à refaire, il connaît une activité que ne devront pas méconnaître ceux qui ont la charge de reconstruire le pays. Sa place est toute marquée à l'avant-garde de notre future organisation maritime.

Les grands ports connaissent toujours une vie active. Largement ouverts sur de lointains horizons ils reçoivent sans cesse de l'extérieur un air perpétuellement renouvelé. Tous ceux qui y passent ne sont pas sans y laisser un peu de ce qu'ils ont appris au cours de leurs voyages. Aussi là, plus que partout ailleurs, s'en viennent échouer les idées créatrices qui guident le monde. Notre port du Léon ne pouvait échapper à cette règle et comme le note un romancier « la Science s'est acharné sur Brest, aussi bien que le vent et la pluie ». Même à l'époque où Emile Souvestre adressait à la municipalité de Brest le reproche de ne pas être littéraire, la ville possédait déjà une bibliothèque d'environ 90.000 volumes. Par la suite, l'activité intellectuelle de la cité n'a fait que croître et c'est ainsi qu'avant la guerre, il existait, à Brest, un public toujours empressé à suivre l'exposé d'un conférencier, à jouir d'une belle audition musicale ou bien encore, applaudir les personnages d'une œuvre dramatique. N'oublions pas, non plus, que Brest vit naître et prospérer les Jeux Floraux de Bretagne.

Mais hélas, à cette période de prospérité devait succéder une période de deuils et de tristesse.

Comme poussés par un ouragan auquel aucune force humaine ne pouvait résister, les malheurs s'abattirent sur la ville.

En juin 1940, tout d'abord, la cité fut occupée après quelques essais de résistance dans les environs. Les escarmouches ne devaient, d'ailleurs, retarder que de bien peu l'arrivée des Allemands car, le préfet maritime ne disposant pas des troupes nécessaires devait bientôt renoncer à défendre la place.

Puis ce furent les bombardements aériens. Comme Lorient et Saint-Nazaire, Brest reçut des coups mortels et la situation devint si critique que la population dut être évacuée en grande partie.

Quand, enfin, sonna l'heure de la libération, la ville devait encore payer lourdement sa délivrance. En effet, les Allemands qui l'occupaient, renforcés par des renforts repliés de toute la région, résistèrent pendant un certain temps aux attaques des Américains. Les combats qui se déroulèrent à cette époque achevèrent de ruiner tout ce qui subsistait encore et de nouvelles victimes civiles s'ajoutèrent à celles dont on portait déjà le deuil.

Le 18 septembre 1944 la ville était, enfin, libérée et ceux de ses habitants qui avaient échappé à la mort pouvaient mesurer l'étendue du désastre.

Tout, pour ainsi dire, était à refaire.

Tout était à reconstruire.

L'un des premiers soins de l'administration fut de regrouper en une seule cité les quatre communes autrefois distinctes de Brest, de Saint-Pierre-Quilbignon, de Lambézellec et de Saint-Marc.

En date du 27 avril 1945, l'ordonnance suivante était publiée :

« Le Gouvernement provisoire de la République française,

Sur le rapport du Ministre de l'Intérieur.

Vu l'ordonnance du 3 juin 1943 portant institution du Comité Français de la Libération nationale, ensemble les ordonnances des 3 juin et 4 septembre 1944 ;

Vu la loi du 5 avril 1884, sur l'organisation municipale ;

Vu l'ordonnance du 9 août 1944 portant rétablissement de la légalité républicaine sur le territoire continental ;

Vu l'ordonnance du 21 avril 1944 portant organisation de pouvoirs publics en France après la libération ;

Le Comité juridique entendu,

ORDONNE :

Article Premier. — Les quatre communes de Brest, Saint-Pierre-Quilbignon, Lambézellec et Saint-Marc sont réunies en une seule commune qui porte le nom de Brest.

Article 2. — Par dérogation aux dispositions de l'article 7 de la loi du 5 avril 1884 les conditions de la réunion des

quatre communes précitées seront déterminées dans le plus bref délai possible par un décret rendu en Conseil d'État.

Article 3. — Les Conseils Municipaux de Saint-Pierre-Quilbignon et Lambézellec, ainsi que les délégations spéciales de Brest et de Saint-Marc sont dissous. Le Commissaire Régional de la République détermine les conditions dans lesquelles la ville de Brest sera administrée à titre provisoire et au plus tard jusqu'à l'installation du prochain Conseil Municipal élu.

Article 4. — La présente Ordonnance, qui prend effet à compter du 3 octobre 1944, sera publiée au *Journal Officiel* de la République française et exécutée comme loi.

Fait à Paris, le 27 avril 1945.

C. DE GAULLE.

Par le Gouvernement provisoire de la République française,

A. TIXIER.

Le Ministre de l'Intérieur,

Le Grand Brest était créé.

Mais le plus dur restait à faire. C'est à cette tâche de reconstruction que s'emploient aujourd'hui ceux qui ont la lourde mission de rendre à la vie la cité martyre.

Comme Brest, les localités voisines avaient souffert des dures journées de la guerre.

A Lambézellec l'église — si fière de son clocher qui était une réplique du Kreisker de Saint-Pol-de-Léon — était détruite au cours d'un bombardement. Près de 60 % des immeubles étaient soit entièrement abattus soit sérieusement endommagés.

Les dégâts n'étaient pas moins importants à Saint-Marc.

Enfin partout dans cette zone rouge les victimes civiles étaient nombreuses.

Avant de quitter la région de Brest, citons les deux petites communes de Guilers et de Bohars.

Si la première ne présente pas un grand intérêt, la seconde mérite de retenir l'attention des archéologues.

Il existait en effet, autrefois, sur le territoire de cette localité, un camp romain à l'emplacement duquel on a trouvé, il y a quelques années, un plat assez curieux qui est toujours conservé à l'église. De nombreuses haches en bronze furent également recueillies en divers endroits de la commune.

Le patron de la paroisse est Saint Pierre es-liens (ou aux-liens). Ce saint fut aussi le premier patron des boulangers parisiens. Ceux-ci durent le choisir, sans doute, parce que son nom évoque les liens qui retenaient autrefois les esclaves chargés de faire tourner les meules des moulins ou bien encore, plus simplement, parce que sa fête se célèbre le 1^{er} août, c'est-à-dire à l'époque de la moisson.

Peu éloignée de Brest, la petite commune de Bohars a partagé ses souffrances au cours des événements de 1944. Il y eut vingt-et-une victimes parmi la population civile et quarante-sept immeubles furent complètement détruits. L'église, l'école libre et le presbytère ne sont plus que ruines.

Le recteur de Bohars, M. l'abbé F. Jezéquel, qui a vécu parmi les paroissiens ces tragiques journées a eu l'heureuse idée de publier en brochure les notes qu'il rédigea, du lundi 7 août au lundi 7 septembre, alors même que les bombes tombaient de tous les côtés. Ce document, précieux pour les futurs historiens, enregistre heure par heure, pour ainsi dire, tous les faits qui marquèrent cette tragique période. En même temps qu'il contient d'intéressantes observations prises sur le vif, il évoque le souvenir des habitants de Bohars qui succombèrent et auxquels, pieusement, le dévoué recteur rendit les derniers devoirs.

CHAPITRE XV

De Brest à la région de Plabennec

Nous éloignant maintenant de la mer, nous allons, avant de nous diriger sur Landerneau, faire une longue excursion à l'intérieur des terres. De nombreuses communes jalonnent cet itinéraire et presque à chaque détours du chemin un clocher situe l'emplacement d'un bourg tandis que, ça et là, à travers la campagne Léonaise, quelques toits signalent aux promeneurs la présence d'un modeste hameau.

A quelques kilomètres de la ville que nous venons de quitter, Guipavas dresse ses ruines. Cette importante localité a, en effet, été fort éprouvée pendant le siège de Brest. Son église fut incendiée et le superbe porche qui l'ornait porte, lui aussi, des traces de la guerre qui a tout ravagé dans cette région. La population civile fut également durement mise à l'épreuve et quatre-vingt-sept personnes succombèrent, soit victimes des bombardements, soit fusillées par les Allemands.

Il existait, autrefois à Guipavas, deux châteaux en ruines. Hélas, une à une, les pierres de ces ruines ont été enlevées et désormais elles servent de soubassement aux talus des champs du voisinage.

La paroisse de Gouesnou porte le nom de son fondateur, un jeune homme qui fuyant devant les saxons avait émigré en Armorique avec toute sa famille. Comme ce jeune homme vivait pieusement dans un petit ermitage, un prince de la région lui demanda de fonder un monastère et lui offrit tout le terrain qu'il pourrait entourer de fossés en une journée.

« Le don, raconte M. le chanoine Calvez, n'était pas généreux. Mais voici que Gouesnou s'arme d'une fourche, se met en route en la traînant à terre et, à mesure qu'il avance, la terre se lève de chaque côté de la ligne tracée et forme un gros talus. Il marche ainsi et délimite un carré

de huit cents mètres de côté. Ce seront les limites de son Minihiy ».

« Aujourd'hui encore, le jour du pardon de l'Ascension, c'est autour des limites de ce Minihiy, fidèlement gardées par la tradition que se fait la procession de la Troménie de saint Gouesnou ».

Gouesnou possédait une fort belle église qui datait du commencement du XVII^e siècle. Hélas, elle a été incendiée, pendant la récente guerre, ainsi que soixante maisons de la commune. Le 7 août 1944, les Allemands, dans un accès de fureur, fusillèrent trente-huit habitants pour venger, dirent-ils, un des leurs qui avait été victime d'un attentat.

L'on peut visiter à Gouesnou les ruines du château de Mesléan.

Laissons sur notre gauche les bourgs de Milizac et de Guipronvel et gagnons le Bourg-Blanc. L'on trouve sur le territoire de cette paroisse une petite chapelle qui fut édifiée à l'emplacement qu'occupait autrefois le tombeau de saint Urfol, oncle de saint Hervé. L'église du Bourg-Blanc est classée comme monument historique.

A Plouvien, grosse commune située plus au nord, il existe deux chapelles. Celle de Saint-Jaoua où se trouve le tombeau de cet ancien évêque du Léon et celle de Saint Jean Balanant. Ces deux sanctuaires ont été épargnés pendant la guerre. Pourtant le second fut un instant menacé au cours des combats qui se déroulèrent dans cette région. Il aurait sans doute été démoli s'il n'avait été protégé par le drapeau de la Croix-Rouge qui flottait sur son toit.

Par contre, le clocher paroissial fut abattu et, en s'écroulant, causa d'importants dégâts à l'intérieur de l'église.

Au cours de ces journées du 8 et du 9 août 1944, les Allemands tuèrent sans raison vingt-quatre habitants de la commune et parmi ces innocentes victimes figure le recteur de la paroisse M. l'abbé Emile Salaun.

M. l'abbé Abguillerm, le nouveau recteur de Plouvien, a bien voulu me donner sur ces tragiques journées les renseignements suivants :

Dans la matinée du lundi 7 août, à l'arrivée des premières troupes américaines, l'abbé Emile Salaun saluait la libération de la commune en faisant placer un drapeau au clocher et en faisant sonner les cloches. Ensuite se déroulèrent, sous sa présidence, les obsèques de six américains qui furent inhumés à côté de la chapelle Saint-Jaoua. La

population s'associait à cette manifestation en déposant de nombreuses gerbes de fleurs sur les tombes des soldats alliés.

Mais, dans la matinée du mardi, les allemands devaient revenir occuper Plouvien. Ils exercèrent aussitôt des actes de cruauté en tirant sur les civils et en semant la terreur dans tout le bourg. Au début de l'après-midi l'abbé Salaun, qui se trouvait au presbytère où il avait donné asile à de nombreux réfugiés, voulut se rendre à l'église. Comme il tardait à revenir, le vicaire, M. l'abbé Floch, voulut aller à sa recherche. A peine avait-il fait quelques pas au dehors qu'il avait la grande douleur de découvrir le corps du vénéré pasteur étendu sur le sol. L'abbé Salaun avait été frappé par deux balles tirées par un sous-officier allemand.

Sa dépouille mortelle repose aujourd'hui dans le caveau des recteurs, à un mètre de l'endroit où il a été abattu.

A Loc-Brévalaire, où l'on peut voir un joli calvaire édifié dans le cimetière, la journée du 8 août fut également marquée par un violent combat au cours duquel les avions américains attaquèrent une colonne ennemie. Le même jour un cultivateur du pays fut fusillé par les allemands.

Avant de redescendre vers Plabennec nous ferons une halte à Kernilis. L'ancienne église de cette paroisse, dont il ne reste plus que le clocher, fut construite dans la première moitié du XVII^e siècle. Elle fut placée d'abord sous le vocable de la sainte Vierge puis ensuite sous le double vocable de la sainte Vierge et de sainte Anne. Il existe d'ailleurs à Kernilis une confrérie très florissante placée sous l'invocation de sainte Anne. Cette confrérie est aussi ancienne que celle d'Auray.

Les propagateurs du culte de sainte Anne dans cette contrée furent les seigneurs de Carman qui possédaient à cet endroit un château dont il ne reste plus que des ruines. Ce furent également les seigneurs de Carman qui firent construire l'ancienne église.

Aujourd'hui encore on est demeuré très fidèle au culte de sainte Anne dans toute la région de Kernilis et chaque année, le jour du pardon, l'on voit de nombreux pèlerins venir se faire inscrire à la confrérie afin de gagner des indulgences analogues à celles de Sainte-Anne-d'Auray.

« Plabennec est un grand bourg bien bâti, bien aligné ; on se croirait à cent lieues de la Bretagne. Tout sent ici le conseil municipal et l'école mutuelle ; l'église est toute nouvelle, crépée en dehors, peinte en dedans. Les anges

sont bien dorés, les vierges habillées à neuf et les christs datent d'hier : Passons ».

Voilà ce qu'en 1836 Emile Souvestre écrivait de Plabennec. Son jugement est trop sévère. Plabennec, en effet, mérite mieux qu'une exécution aussi rapide et les amateurs de curiosités historiques seront bien avisés en y faisant un court séjour. Ça et là, sur le territoire de la commune, ils découvriront de nombreux vestiges du passé. Le patron de la paroisse est saint Thénénan qui fut le sixième évêque du Léon.

Treize victimes civiles. Tel fut le triste bilan des événements de 1944 pour la commune de Plabennec.

A Saint-Thonan, il faut visiter l'église qui date de 1876 et la chapelle de Bottigéry.

C'est à Saint-Thonan que fut arrêté, en 1797, l'abbé Guillaume Colle, un protestant anglais qui s'était converti au catholicisme en même temps qu'il se faisait naturaliser français. Appréhendé comme prêtre réfractaire, l'abbé Colle fut remis en liberté peu à près. Il termina son existence comme aumônier de l'hôpital de Landerneau.

Kersaint-Plabennec, la dernière commune que nous trouverons sur notre route avant de gagner Landerneau possède au milieu du bourg une belle statue du Christ-Roi qui fut érigée à l'occasion de la grande mission de 1938. Ce fut la première statue du Christ-Roi élevée dans le diocèse.

Située au milieu d'une région qui fut particulièrement éprouvée en 1944, Kersaint-Plabennec a pour ainsi dire miraculeusement échappé au désastre. Malheureusement cinq de ses habitants figurent parmi la trop longue liste des victimes civiles de la guerre.

CHAPITRE XVI

Landerneau et ses environs

Coquettement étalée sur les bords de l'Elorn, cette pittoresque rivière que les eaux de l'Océan viennent enfler à chaque marée, la ville de Landerneau n'est pas seulement une cité où l'on ne fait que passer comme semblent vouloir le conseiller certains écrivains trop désireux de courir toujours à la recherche de nouveaux horizons. L'on peut s'y arrêter, s'y attarder même, avec la certitude d'y passer d'agréables moments.

Les historiens ne sont pas d'accord pour donner un nom au fondateur de Landerneau. Ils reconnaissent que ce fut un religieux mais les uns, comme M. de la Borderie, prétendent que ce fut saint Thénénan tandis que d'autres, comme M. de Kerdanet, affirment que ce fut saint Ternoc. Son patron, du moins, est connu. C'est saint Houardon qui, d'après une légende, traversa la mer dans une auge de pierre afin de venir se fixer en Armorique où il devint évêque de Léon.

Ravagée par les Normands la ville devait, par la suite, se reconstruire rapidement et devenir bientôt un centre très actif.

En 1374 elle fut délivrée par le duc de Bretagne Jean IV qui passa au fil de l'épée toute la garnison française qui l'occupait.

En 1592 Fontenelle, un chef de brigands qui dévastait toute la contrée, la pilla de fond en comble.

Quand la Révolution bouleversa la Bretagne il semble que Landerneau, à l'encontre de presque toutes les communes de la région, fit un accueil assez favorable aux idées nouvelles. Pourtant une grande partie de la population demeura hostile à la persécution religieuse et favorisa les évasions de plusieurs des prêtres qui étaient enfermés à la prison des Capucins.

Parmi les monuments qu'il faut visiter, je cite un peu au hasard de la plume : l'église Saint-Houardon ; l'église Saint-Thomas de Cantorbéry ; l'Hôtel de la famille de Rohan ; le vieux pont avec ses curieuses maisons... Enfin, ça et là, à travers la ville, on rencontre encore de jolies demeures dont certaines datent des xvi^e et xvii^e siècles.

Mais la ville de Landerneau n'est pas seulement fière de ses monuments. Elle l'est également de sa « Lune ». Si vous ne connaissez pas l'histoire de celle-ci, la voici :

« La ville de Landerneau, siège de la principauté de Léon, étant devenu l'apanage d'un Rohan, ce grand seigneur breton conserva dans ses armes le soleil qu'il fit placer sous la forme d'un disque doré sur le pavillon de son palais.

« Le roi Louis XIV ayant lui-même pris le soleil pour emblème de sa puissance, le prince de Rohan remplaça « son soleil » par une lune argentée.

« Ce qui fit dire aux gens du pays : « Le soleil de Léon a fondu, il ne nous reste plus que la Lune de Landerneau ».

Plusieurs industries contribuent à donner de l'importance à Landerneau qui est, en outre, dotée d'un port de commerce où viennent accoster les navires qui peuvent remonter la rivière à marée haute.

Cette rivière, l'Elorn, qui a pris son départ dans les montagnes d'Arrée s'en vient ici mêler ses eaux à ceux de l'Océan. A partir de Landerneau elle s'élargit considérablement et elle s'en va se jeter dans la rade de Brest. La descente de cette rivière, de Landerneau à la rade, constitue une promenade agréable que l'on peut comparer à celles que l'on peut faire sur l'Odéon ou sur la Rance.

M. de la Borderie qui a été un pieux admirateur de toutes nos merveilles bretonnes a consacré à l'Elorn les lignes suivantes :

« L'Elorn, belle rivière qui coule dans un pays pittoresque aux aspects les plus variés, sauvage ici, ailleurs frais et riant, toujours superbe ; le plus souvent, elle promène son onde à travers de belles prairies ou entre des bois profonds parmi des monuments ou des ruines historiques ; la partie de sa vallée qui va de la chapelle de Pont-Christ et du vieux moulin de Brézal au rocher gigantesque couronné par les ruines du donjon de La Roche-Maurice est un enchantement ».

Non loin de Landerneau, en direction de Brest, se trouve l'usine de la Grande-Palù, tristement célèbre par le drame

qui s'y déroula en 1914 drame qui, jusqu'à la déclaration de guerre, eut les honneurs de la première page dans toute la presse.

Voici ensuite le petit bourg de La Forest tout à côté duquel se dressent encore les derniers vestiges du château de Joyeuse-Garde qui serait, dit-on, le fameux château des romans de la Table Ronde.

Le Relecq-Kerluon compte comme principales curiosités : le grand pont de Plougastel que les allemands ont en partie détruit ; un important viaduc qui fut également démoli pendant la guerre mais qui a été aussitôt reconstruit ; le château du « Prince-Russe » qui a été édifié dans un site merveilleux ; enfin le manoir et la chapelle de Lossulien.

Le Relecq-Kerluon fut l'objet de plusieurs bombardements au cours du conflit mondial et ces bombardements causèrent la mort d'un certain nombre de civils.

Nous ne quitterons pas cette paroisse sans signaler une tradition qui y était autrefois en honneur. C'était celle de l'offrande des poules blanches, offrande qui avait lieu chaque année le 15 août, jour du pardon local. Comme beaucoup d'autres traditions du même genre, celle-ci a disparu.

Nous gagnerons ensuite Plouédern — en visitant au passage les monuments religieux de Saint-Divy — et, ici, nous ferons une station à l'église. Une partie du porche de ce monument date de 1606. Le patron de la paroisse est saint Edern qui, venu lui aussi de Grande-Bretagne, séjourna tout d'abord à Ploaré, puis à Edern et à Lannedern.

A Trémaouézan, signalons l'existence d'un bel ossuaire du xvr^e siècle. Cet ossuaire qui tombait en ruines a fort heureusement été restauré.

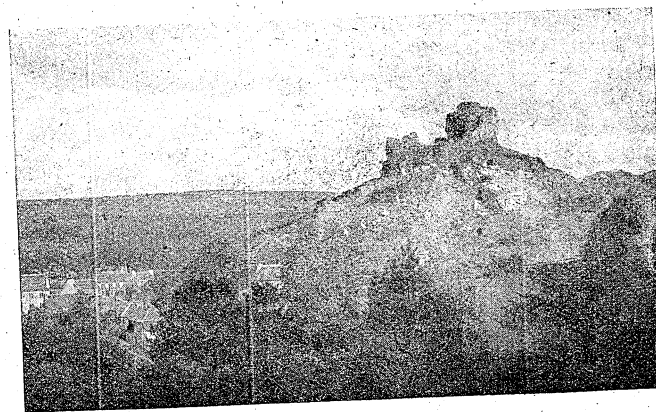
De Trémaouézan nous redescendrons vers La Roche-Maurice.

L'église de La Roche-Maurice date de 1559. Elle contient un fort joli jubé qui est certainement un des plus beaux de toute la région.

Mais il y a à La Roche-Maurice une curiosité qui retient l'attention de tous les amateurs de pittoresque. Ce sont les ruines d'un château-fort qui se dressent, solitaires et farouches, sur une hauteur dominant toute la vallée de l'Elorn.

Ce château — dont il ne reste que les ruines du donjon — fut construit en 819 par le roi Morvan. Un autre château devait exister auparavant à cet endroit ainsi que nous l'apprend cette légende recueillie par Emile Souvestre :

« Néventer et Derrien, guerriers de la Grande-Bretagne, passant un jour près de la rivière qui sépare le Léonnais de la Cornouaille, virent le seigneur de la forteresse qui dominait cette rivière s'y précipiter du haut de l'une de ses tours. Ils l'en retirèrent et apprirent de lui que le pays était ravagé par un dragon avec lequel le roi de Brest avait fait un accord, moyennant lequel on lui livrerait tous les samedis un homme tiré au sort. Le seigneur Elorn avait



La Roche-Maurice

été choisi tant de fois par le hasard qu'il avait successivement livré au dragon, en son lieu et place, tous ses domestiques et vassaux, si bien qu'il ne lui restait plus que sa femme et son fils Riok. Ne voulant pas les abandonner au monstre, il avait préféré se donner la mort.

« Derrien et Neventer le consolèrent et lui proposèrent de le délivrer du dragon, à la condition que son fils Riok embrasserait le christianisme ; ce à quoi Elorn ayant consenti les deux guerriers se rendirent à la caverne du dragon ... Derrien le blessa mortellement ; son compagnon et lui le conduisirent à Brest puis ils se rendirent à Tolente où ils s'embarquèrent pour l'Angleterre. Ce fut en mémoire de cette aventure que la rivière fut appelée Elorn ».

Au cours de la dernière guerre, La Roche-Maurice a eu à enregistrer la mort de vingt-cinq civils. Sept membres

de la résistance furent massacrés par les allemands ; les autres victimes périrent lors des bombardements.

Situé sur une colline qui domine Landerneau, le bourg de Pencran ne manque pas d'originalité. Il est également riche en monuments. Parmi ceux-ci il faut citer : l'église avec son porche orné de statues ; plusieurs calvaires ; un ossuaire datant de 1594 et qui est transformé en maison d'habitation ; le manoir du Chef-du-Bois qui appartient au colonel de Rosmorduc.

Il existait autrefois, à quinze cents mètres environ du bourg, une fontaine de la Vierge. Elle a été, il y a quelques années, acquise par la ville de Landerneau qui s'y alimente en eau potable.

Pendant la guerre deux fermes ont été incendiées à Pencran et un cultivateur de la commune a trouvé la mort à Guipavas alors que, réquisitionné par les allemands, il effectuait un transport.

La Martyre — qui avant la Révolution n'était qu'une trêve relevant de Ploudiry — doit son nom d'après les uns à l'assassinat du roi Salomon qui fut commis à cet endroit et, d'après les autres, au massacre des habitants du pays par des barbares Danois ou Normands. Cette dernière version est la plus accréditée et semble être confirmée par l'existence d'un terrain qui porte toujours le nom de « cimetière ensanglanté ».

L'église paroissiale est particulièrement remarquable. M. l'abbé Kerouanton en a donné une description détaillée dans une étude publiée en 1933 et il y exprime l'opinion que l'architecte qui dessina les plans du clocher dut être celui qui exécuta les clochers de la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon. A l'intérieur du sanctuaire on peut admirer quelques jolis vitraux, les bas-reliefs qui décorent le maître-autel, quatre bénitiers à figures, le baptistère. Enfin l'église possède un trésor qui comporte un reliquaire en argent, une statue en argent de l'Enfant-Jésus et un superbe calice qui fut offert, croit-on, à la paroisse en compensation des objets volés pendant la Révolution par le curé constitutionnel de Ploudiry.

A l'extérieur de l'église se dressent un ossuaire et un arc de triomphe que surmonte un calvaire. Enfin, à huit cents mètres du bourg, il y a une fontaine qui porte le nom de Notre-Dame en souvenir, sans doute, d'une autre fontaine qui se trouvait autrefois près de l'église et qui fut comblée à cause, dit-on, « des désagréments qu'y occasionnaient un trop grand nombre de pèlerins ».

Emile Souvestre, dans son ouvrage sur le Finistère, signale que depuis fort longtemps les gens de la région avaient pris l'habitude de se réunir à La Martyre pour y traiter leurs affaires. On y établit une foire aux chevaux qui autrefois durait quinze jours et qui attirait des acheteurs venus de fort loin. « C'est la plus considérable du Finistère », écrit Emile Souvestre ; on y voit quelquefois jusqu'à douze mille chevaux ». Dans l'étude qu'il a consacrée en 1925 au « *Finistère Agricole* », M. Albert Le Bail, note également l'importance de la foire de La Martyre et indique que l'on y trouve surtout des postiers et des chevaux de gros trait.

Ploudiry offre aux promeneurs un décor de vallons et de coteaux. Le bourg n'est pas moins intéressant avec son église et son ossuaire. La fenêtre du chevet de l'église est ornée d'une verrière représentant les diverses scènes de la Passion et l'ossuaire est décoré d'une danse macabre.

Pendant la Révolution, Ploudiry eut un curé constitutionnel, Tanguy-Marie Mocaër, qui se fit remarquer par ses excès. Ce fut lui qui dénonça et fit arrêter un saint prêtre, l'abbé Pierre Colin qui, malgré les persécutions, continuait à exercer son ministère. Par la suite l'abbé Mocaër devait faire amende honorable et reconnaître publiquement ses fautes. Il mourut en 1811, à Saint-Pabu, où il avait été nommé en qualité de desservant.

Si, au terme de cet itinéraire, il vous reste encore quelques loisirs vous pourrez encore visiter les trois petites communes de Loc-Eguiner, de Treffenevez et du Tréhou. Elles ne présentent pas grand intérêt mais, malgré tout, elles ne manquent pas de ce charme qui plaît aux amateurs d'excursions champêtres.

CHAPITRE XVII

De Sizun à Saint-Thégonnec

En 1794 Cambry notait « que les terres de Sizun sont montagneuses, couvertes de landes; les champs, défrichés depuis longtemps, s'y cultivent avec intelligence ».

Quelques années plus tard, en 1836, Emile Souvestre écrivait à son tour :

« Sizun est un des bourgs les plus peuplés et les plus commerçants des montagnes. A son approche vous rencontrerez en foule ces marchands de fil, de toile, de beurre, de sel qui, montés sur de petits chevaux au poil fauve, parcourent jour et nuit les sentiers impraticables de l'Arrée, colportant leurs denrées d'un village à l'autre, et établissant les seules communications commerciales qui existent entre ceux-ci et les villes. L'église de Sizun ne date que de 1724 ; mais le portail qui donne entrée dans le cimetière, et le reliquaire, sont des monuments plus anciens, comme il est aisé de le voir à la délicatesse de leurs détails et à la richesse de leurs sculptures ».

Il faut compléter cette description un peu sommaire en mentionnant l'existence, à trois kilomètres du bourg, de la chapelle de Saint-Iltud.

Mais Sizun est toujours une localité fort importante. Sa situation un peu particulière dans ce pays montagneux en fait un centre où se traitent de nombreuses affaires. La vie s'y écoule dans le calme, loin de l'agitation des grandes villes. Seule la guerre a su troubler ce calme. Avant de se retirer, les allemands tuèrent, le 7 août 1944, deux hommes de la localité. Le même jour une violente explosion causait des dégâts dans une école où se trouvaient des réserves appartenant aux troupes d'occupation.

Sans pousser jusqu'à Loc-Mélar — dont le nom évoque le souvenir de saint Mélar — ni jusqu'à Saint-Sauveur, nous gagnerons directement Comana.

Cette paroisse doit son nom au fait qu'une statue de sainte Anne y aurait été découverte dans une auge (commana = Koum Anna). Sainte Anne y est toujours vénérée et un autel de l'église lui est dédié.

Pendant la guerre un habitant de la commune fut abattu par une patrouille allemande. Un autre fut déporté à Dachau d'où il n'est pas revenu. Enfin, après le départ des occupants, trois enfants furent tués par une mine qui était cachée sous un tas de vêtements, dans une salle de classe.

Nous voici maintenant à Plouénéour-Menez où nous ferons une longue halte, car cette localité a le grand honneur de posséder une de nos plus vieilles abbayes bretonnes, celle de Notre-Dame-du-Relecq.

Visitions tout d'abord le bourg. L'église paroissiale que précède un arc de triomphe est classé comme monument historique. Elle date du XVII^e siècle et possède tout particulièrement deux beaux rétables.

La guerre n'a fait que peu de dégâts à Plouénéour-Menez. Pourtant le bourg a été menacé d'une totale destruction lors du combat qui, dans la soirée du 6 août, s'est déroulé à une faible distance des maisons d'habitation. Ce soir-là, en effet, deux mille allemands qui se trouvaient massés à cet endroit tentèrent de s'opposer à l'avance d'une forte colonne américaine. Déjà des tanks et des camions-citernes avaient été incendiés et menaçaient de tout brûler quand soudain les allemands, pour éviter d'être cernés, jugèrent prudent de se retirer. Pour remercier la Providence de les avoir ainsi épargnés, les habitants de Plouénéour se rendirent, le dimanche suivant, sous la conduite de leur dévoué recteur, en pèlerinage au Relecq.

L'Abbaye de Notre-Dame-du-Relecq est située, à environ trois kilomètres du bourg, sur les bords d'un étang. Malheureusement, tous les bâtiments du monastère sont en ruines. Seule l'église est en bon état.

Ce monument d'un grand intérêt historique appartient depuis 1885 à la famille de Kervenoël. Ses derniers propriétaires ont été M. Louis de Kervenoël puis son fils l'abbé Mikael de Kervenoël. Celui-ci qui est décédé il y a quelques mois, a transmis à ses héritiers ce précieux domaine sur lequel son père et lui avaient jusqu'ici veillé avec piété.

M. l'abbé Milon, dans l'ouvrage qu'il a consacré aux « Grandes Madones Bretonnes » nous a donné le récit sui-

vant qui indique dans quelle circonstance des moines vinrent se fixer au Relecq.

« Au XI^e siècle, une révolution dynastique éclata dans le royaume de Domnonée, qui comprenait tout le nord de la Bretagne actuelle, du Couësnon à l'Elorn. Conomor, comte du Poher, en était devenu le régent redouté et détesté depuis la mort soudaine et mystérieuse du roi Iona, qu'on l'accusait d'avoir assassiné. Craignant d'être tué à son tour, le fils d'Iona, le jeune Judual, se réfugia sur les bords de la Rance, au monastère de Saint-Lunaire ; mais il n'y demeura que peu de jours, car, poursuivi par son odieux persécuteur, il lui échappa et se rendit à la cour de Childebert. Cependant la fureur du peuple grondait contre le tyran, coupable de plusieurs meurtres, qui avait été solennellement anathématisé au concile de Menez-Bré. Alors saint Samson prend le chemin de Paris, obtient du roi de France qu'on lui confie Judual et, de retour dans leur pays, ensemble ils organisent contre l'usurpateur l'armée de l'indépendance. La lutte fut terrible. Battu dans deux rencontres successives, Conomor livra, en 555, un combat décisif à son rival qui le tua de sa propre main, fut proclamé vainqueur, et put enfin s'asseoir en paix sur le trône de son père. Quelques années passèrent, lorsqu'intervint saint Pol, le grand apôtre du Léon. Sollicité sans doute par Judual, il donne l'ordre à saint Tanguy et à douze moines de se diriger vers le champ de bataille, où s'était joué le sort de la Domnonée. Qu'il dut être terrifiant le spectacle qui s'offrit aux regards des pieux solitaires à leur arrivée, et quelle émotion ne durent-ils pas éprouver quand ils aperçurent une lande couverte des ossements blanchis de milliers de cadavres, que les loups avaient rongés et dont ils se disputaient encore les débris. Leur premier soin fut d'inhumer, sur le théâtre même de ce tragique événement, ces restes abandonnés ; puis, pour les protéger, ils élevèrent une chapelle qu'ils consacrèrent à Notre-Dame-des-Reliques, d'où le nom de Relecq, donné à ce lieu désormais sanctifié et béni ».

Le monastère qu'ils élevèrent ensuite, devait, au cours des siècles, connaître des mésaventures.

En 919 les religieux qui l'occupaient durent s'enfuir devant l'invasion normande. Les bâtiments furent alors incendiés.

Il fallut attendre 1132 pour voir l'abbaye renaître de ses ruines. Ce fut, dit-on saint Bernard qui procéda à sa bénédiction.

Tantôt florissant, tantôt, au contraire, victime des événements qui bouleversaient le monde, le monastère avait finalement beaucoup perdu de son importance quand éclata la Révolution. Quatre religieux seulement l'occupaient alors et ils se dispersèrent lorsque les autorités firent procéder à la vente du mobilier.

Par la suite quelques essais devaient être tentés pour ramener les religieux. Ils demeurèrent sans résultats. Pourtant l'église fut rendue au culte.

Aujourd'hui le monastère n'est pas seulement un monument que visitent les touristes. C'est aussi un lieu de pèlerinage car, dans toute la contrée, l'on est demeuré fidèle au culte de Notre-Dame-du-Relecq. Le pardon qui s'y tient chaque année attire un grand nombre de fidèles.

A une petite distance du Relecq il existe une fontaine qui porte le nom de Fontaine des Trois Evêques. Elle doit cette appellation au fait qu'elle marque les limites des trois anciens évêchés de Léon, de Cornouaille et de Tréguier. Le petit monument qui l'orne est malheureusement laissé à l'abandon. Souhaitons qu'il soit restauré et entretenu.

Pleyber-Christ, que nous visiterons en quittant Plouneour-Menez, possède une jolie église ainsi qu'une chapelle. Il existe sur le territoire de la paroisse une fontaine très vénérée. Elle a été, ces années dernières, démolie et remplacée par un monument en ciment. Comme les pierres de l'ancienne construction existent toujours, il faut espérer que l'on pourra les remettre à leur place.

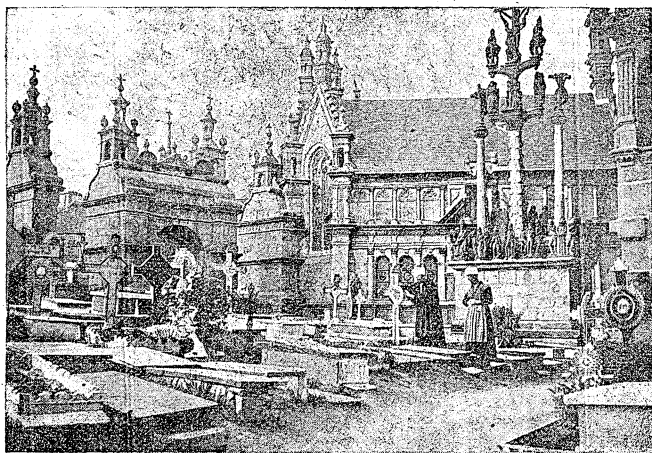
Saint-Thégonnec forme un ensemble artistique si connu avec son église, son ossuaire, son calvaire et son arc de triomphe que l'on hésite à en donner une nouvelle description. Je vais donc me contenter de citer les lignes suivantes que j'emprunte à un guide édité avant la guerre par le Syndicat d'Initiative de Morlaix :

« Saint-Thégonnec est un gros bourg en bordure de la route nationale Paris-Brest. On y trouve un groupement architectural de première importance formant une magistrale entrée à cette terre classique de l'art religieux qu'est le bassin de l'Elorn.

« De la place on embrasse, d'un seul coup d'œil, l'ensemble de l'église et de ses annexes, se découpant en silhouettes extraordinaires, avec une richesse d'ornementation prodigieuse. A l'entrée du cimetière s'élève un arc de triomphe de 1587 formé de quatre grosses piles couronnées de volutes et de lanternons. A ce portail atteint, à gauche,

une belle chapelle funéraire décorée de colonnes corinthiennes et d'une porte du même style, avec un second étage de colonnettes et de niches à coquilles. Sous l'autel de cette chapelle une crypte contient une remarquable Mise au Tombeau exécutée en 1702 par l'artiste Morlaisien Jacques Lespaignol. Tous les personnages sont en bois, de grandeur naturelle et parmi eux, le « gisant » se signale par un admirable modelé.

« Le calvaire bien que n'étant pas de première importance, n'en constitue pas moins un monument fort intéressant. Les scènes du massif représentant la Passion, depuis la Flagellation jusqu'à la Résurrection.



SAINT-THÉGONNEC

« La tour de l'église est une belle masse de granit à base puissante sommée d'un dôme à lanternon. Elle est ornée de nombreuses statues. Le petit clocher à flèche dentelée qui surmonte le pignon ouest est antérieur à la grosse tour : c'est le clocher primitif de l'église, cette dernière n'ayant été ajoutée après coup que comme ornement supplémentaire, à l'exemple de Pleyben.

« Dès l'entrée, les rétables du chœur, chargés de sculpture aux couleurs adoucies et aux ors éteints, donnent une impression de richesse surprenante. Les rétables des autels latéraux avec leurs colonnes torsées entrelacées de pampres de vigne où rampent des escargots, sont également remarquables. L'œuvre capitale du mobilier est néanmoins la

chaire à prêcher de 1682, considérée comme l'une des plus belles de France. Autour de la cuve sont assises les quatre Vertus cardinales, tandis que les panneaux figurent les quatre Evangélistes et les médaillons de l'escalier, quatre grands docteurs d'Occident. Au sommet du dôme, tout couvert de roses, une Renommée embouche sa trompette. Audessus, niche à volets racontant la légende de saint Thégonnec, et en face, niche de Notre-Dame de Bon-Secours contenant un arbre de Jesse ».

CHAPITRE XVIII

Landivisiau et nos dernières étapes

Placée sur la route qui de Landerneau conduit à Morlaix la petite ville de Landivisiau est surtout connue pour son élevage et son commerce de chevaux. Autrefois elle dut sa richesse au travail de ses tisserands et de ses tanneurs. Mais depuis déjà longtemps les premiers ont complètement disparu et les seconds ne sont plus représentés que par quelques rares familles demeurées encore fidèles à l'industrie du cuir.

L'histoire de Landivisiau est liée à celle du Léon et marquée des mêmes étapes : l'invasion des normands, guerre de Succession et de la Ligue... Pendant la Révolution les habitants de la ville qui pourtant semblaient favorables aux idées nouvelles se révoltèrent lorsque commença la persécution religieuse. La cité fut alors occupée militairement. L'on peut lire d'intéressants détails sur tous ces événements dans l'ouvrage que M. Georges Thomas a publié en 1942 sous ce titre : *Landivisiau, fille du Léon*. L'on trouvera tout particulièrement dans ce volume un chapitre consacré au Folklore Landivisien. Voici, pour n'en citer qu'une, l'une des histoires recueillies par M. Georges Thomas. C'est celle du gabier Ferrec :

« Savez-vous que Landivisiau a donné naissance à un héros ? » nous disait, il y a quelques temps, un de nos concitoyens digne de foi. Et lui de nous narrer les exploits du « Gabier Ferrec », né rue Saint-Guénau, en face de l'hôtel de la Poste actuel. Notre gabier, de sa hune d'artimon avait, tout simplement, d'un coup de fusil, abattu le fameux amiral Nelson, à Trafalgar.

« La chose valait d'être vérifiée. Dans un recueil de G. de la Landelle, intitulé : « Chansons Maritimes », se trouve un chant : « La mort de Nelson », chant d'origine provençale, qui donne le beau rôle à un Méridional. Mais les provençaux ont si mauvaise presse quand il s'agit de vérité que nous

avons consulté « The life of Lord Nelson » (La vie de Lord Nelson), par J. Allen, historiographe de l'Amiral.

« Selon lui, le coup qui atteignit Nelson, simple coup de hasard, serait parti de la hune d'artimon, mais la réplique anglaise, aux dires des témoins, fut si violente et si prompte, qu'elle donna « la mort à tous ceux qui armaient les hunes ».

« Et pourtant, si notre gabier n'avait été que blessé ?

« Mais un troisième document vient détruire notre espoir. Dans le Livre d'Or d'une décoration peu connue, « les trois toisons d'or », figure l'état de proposition du grenadier Toussaint Lice, né à Metz, le 11 mars 1784, caporal au 16^e Régiment de Ligne « soldat intrépide, il a tué Nelson à Trafalgar, nommé légionnaire à Essling ». Ce caporal lorrain, posté dans la grand'hune du « Bucentaure », avait, d'un coup de mousqueton, abrégé les jours de l'Amiral.

« La légende, empruntant à l'histoire un détail, avait brodé autour de celui-ci, et le gabier du « Redoutable », simple spectateur de Trafalgar, allait figurer dans la tradition populaire aux côtés de l'Amiral Nelson, sa soi-disante victime ».

Il faut, à Landivisiau, visiter au moins deux monuments.

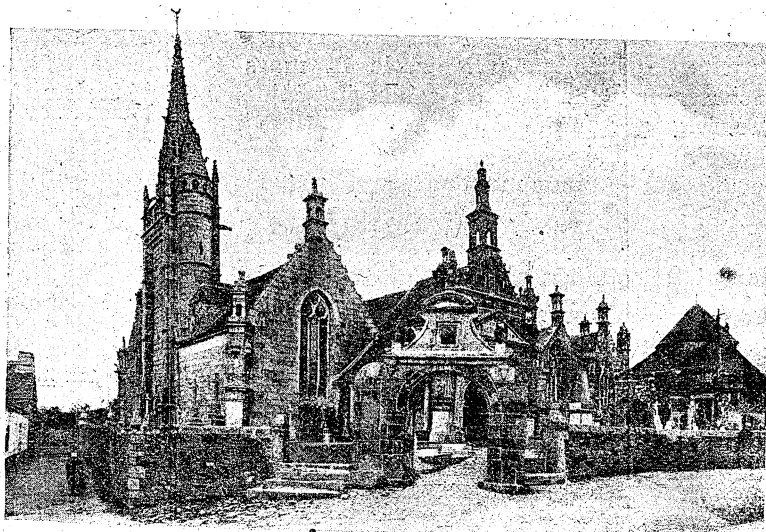
C'est tout d'abord l'église. Admirez surtout son clocher qui est, comme l'a écrit Anatole Le Braz, un des spécimens du « miracle léonard... une de ces fines aiguilles de pierre merveilleusement ajourée par des artisans primitifs ».

Puis c'est ensuite la fontaine Saint-Thivisiau toute ornée de curieuses sculptures.

La commune voisine de Guimiliau est plus riche en curiosités artistiques. Ici, comme à Saint-Thégonnec, on a l'impression de parcourir un véritable musée dont les merveilles seraient exposées en plein air.

« Le calvaire attire d'abord l'attention par sa masse de pierre grouillante de vie : c'est l'un des plus importants et sans conteste le plus curieux des calvaires du Finistère. Il est daté de 1851. En plus des Evangélistes, il groupe en vingt-cinq scènes différentes les principaux passages de la vie du Christ. Sa corniche et sa plate-forme sont ainsi chargées de plus de deux cents personnages de différentes grandeurs, dont certains costumés à la mode du xvi^e siècle. La croix n'a pas les proportions monumentales de celles de Saint-Thégonnec et ne possède en plus du Christ, que deux personnages.

« Le porche de l'église est une pièce de premier ordre. Tout entier en beau granit de Kersanton, il présente un double fronton à lanternon central élané surmontant une arcade moulurée où s'inscrivent naïvement traitées, diverses scènes de la Bible et de l'Evangile, dont la tentation d'Adam, l'ivresse de Noé, l'Annonciation, l'Adoration des Bergers, etc. A l'intérieur se voient dans des niches les statues des Apôtres dont certaines en pierre et d'autres en bois.



GUIMILIAU

« La chaire à prêcher offre sur ses panneaux les figures des Sibylles et des vertus cardinales. La tribune d'orgues porte trois admirables bas-reliefs de l'époque de Louis XIV, une Marche Triomphale, David jouant de la harpe, sainte Cécile touchant de l'orgue.

« Mais la merveille de Guimiliau c'est son baptistère. Le baldaquin qui constitue une véritable pièce d'architecture repose sur huit colonnes torses enlacées de branches de vigne et de laurier où picorent des oiseaux et rampent des escargots. Seize statues en couronnent le pourtour, et sur le dôme, un « Baptême du Sauveur » est abrité par un second baldaquin à lanternon. Sur un petit cartouche, une inscription nous apprend que cette œuvre d'art fut exécutée « du temps de M^{re} H. Guillerm, recteur ».

L'église de Lampaul-Guimiliau est également une des plus belles de la contrée. Elle comporte un ensemble de sculptures très remarquable. Malheureusement la toiture de ce monument religieux est en mauvais état. Il conviendrait de la restaurer afin de sauvegarder les merveilles qu'elle abrite.

Poussons maintenant une pointe en direction de Plouneventer. Voici Saint-Servais avec son église, son ossuaire et son calvaire. On y trouve également une croix processionnelle de toute beauté.

Saint-Derrien — qui doit son nom à Derrien, compagnon de Néventer — possède les ruines d'un ancien château-fort. Au cours de la guerre, les allemands ont tué sans raison un jeune homme de cette localité qui s'en revenait bien paisiblement des champs.

A Plouneventer nous trouverons une curieuse statue de Néventer, ce guerrier qui, selon la légende, délivra le pays d'un dragon qui y causait de grands malheurs.

Rejoignons ensuite Guiclan, cette grosse commune qui se trouve à l'entrée d'une vallée verdoyante, vallée sur les bords de laquelle s'élevait autrefois le château de Penhoat.

En nous rapprochant de Morlaix voici Sainte-Sève qui, avant la Révolution, n'était qu'une trêve de Saint-Martin. Cette paroisse doit ses origines au monastère que fonda à cet endroit, vers 530, saint Tugdual pour y installer sa sœur, sainte Sève.

Le nom de la commune de Sainte-Sève est lié à un mystère historique dont Napoléon serait le héros. Certaines personnes prétendent, en effet, que c'est dans cette localité, au manoir de Penanvern, que naquit celui qui devait devenir empereur des Français.

Il existait, en effet, autrefois à Sainte-Sève une famille Marbeuf dont l'un des membres fut envoyé comme gouverneur en Corse où il connut la famille Bonaparte. Que se passa-t-il alors ? Nous l'ignorons. Mais certains auteurs prétendent que Marbeuf ramena à Sainte-Sève celle qui devait y donner le jour à Napoléon. Détail curieux à noter : la page du registre local qui correspond à la date de naissance du futur empereur a été déchirée et a disparu. Il est également intéressant de signaler que c'est Marbeuf qui fit entrer le jeune Napoléon à l'école militaire de Brienne.

Voilà donc un mystère historique que peuvent étudier ceux qui aiment à découvrir les secrets du passé. Certains

historiens ont déjà cherché à donner une solution à ce problème et la sérieuse *Revue des Deux-Mondes* a publié un article sur cette question.

Nous ne pouvons pas quitter le manoir de Penanvern sans signaler qu'il a été, en juin 1944, le théâtre d'un drame de la résistance. Quelques « maquisards » qui s'y étaient réfugiés y furent arrêtés en même temps que le fermier qui leur avait donné asile. Tous furent fusillés.

La paroisse de Saint-Martin-des-Champs groupe à la fois la commune qui porte ce nom et une partie de la ville de Morlaix. Son église, très originale avec ses vingt-six colonnes, fut construite en 1788 par Expilly qui en était le recteur et qui devait devenir ensuite évêque — intrus de Quimper. On peut admirer à l'intérieur une jolie mise au tombeau (xvi^e et xvii^e siècles) ainsi que deux reliquaires qui datent de la même époque.

Saint-Martin-des-Champs sera la dernière étape de notre promenade à travers le Léon. Nous voici, en effet, revenus à Morlaix qui fut notre point de départ. Nous y retrouverons encore le souvenir du pays que nous venons de parcourir mais déjà quelques coiffes évoquent le Trégor tout proche...

CHAPITRE XIX

Quelques livres

Je n'ai naturellement pas la prétention d'avoir tout écrit ce qu'il serait possible d'écrire sur le Léon. Le sujet est trop vaste et dépasserait de beaucoup le cadre d'un seul ouvrage. D'ailleurs à notre époque où la crise du papier s'ajoute à tant d'autres crises il faut savoir se limiter.

C'est pourquoi, soucieux de renseigner ceux de mes lecteurs qui voudraient compléter leur documentation, je crois utile de citer ici quelques ouvrages qu'ils pourront consulter avec intérêt.

- CAMBRY : *Voyage dans le Finistère.*
E. SOUVESTRE : *Le Finistère.*
H. DU CLEUZIQU : *Le pays de Léon.*
TOSCHER : *Le Finistère pittoresque.*
Abbé PEYRON : *La cathédrale de Saint-Pol.*
Chanoines THOMAS et ABGRALL : *Saint Pol Aurélien.*
Abbé J. TANGUY : *Plougoulm.*
Abbé J. TANGUY : *Une ville bretonne sous la Révolution.*
LECUREUX : *Saint-Pol-de-Léon.*
J. DARSEL : *Histoire de Morlaix.*
Goulven MAZÉAS : *Histoire bretonne de la pomme de terre.*
H. DU RUSQUEC : *Le château de Kerouzéré.*
H. URSCHÉLLER : *La pointe Saint-Mathieu.*
L. COUDURIER : *De Brest au Conquet.*
M. et L. BLANC : *Histoire de Lesneven.*
Noëlle HAMON : *Le Minihy de Léon.*
A. LE BAIL : *Le Finistère Agricole.*
Daniel BERNARD : *Histoire religieuse du Finistère sous le Directoire.*
Auguste BERGOT : *Au pays de mes ancêtres.*
Auguste BERGOT : *Tombeau de Saint Pol Roux.*
Job DE ROINCÉ : *A l'ombre du Kreisker.*
J. DE TRIGON : *Du Trégor au Léon.*

Chanoine H. CALVEZ : *Les Pères de la Patrie au « Bro Léon »*.

Chanoine H. CALVEZ : *Languengar*.

Georges THOMAS : *Landivisiau, fille de Léon*.

Chanoine KERBIRIOU : *Monseigneur de la Marche*.

Chanoine KERBIRIOU : *L'Institution Notre-Dame du Kreisker*.

Chanoine KERBIRIOU : *Notre-Dame du Folgoët*.

Monseigneur MESGUEN : *Trois cents ans d'apostolat*.

Abbé MILLON : *Les grandes Madones de Bretagne*.

Abbé KEROUANTON : *La Martyre*.

Abbé APPÉRÉ : *Notre-Dame de Kersaint*.

Il convient de compléter cette liste par les ouvrages du regretté Louis Le Guennec, ouvrages qui, malheureusement, sont presque tous introuvables en librairie. Nous espérons que les circonstances permettront bientôt d'en publier de nouvelles éditions.

Enfin, le Chanoine Pérennes, auteur aussi fécond que bien documenté, nous a donné un nombre considérable de monographies parmi lesquelles nous citerons celles de Plouvorn, Ploudaniel, Plouénan, Plouguerneau, Roscoff, Plouarzel, Notre-Dame du Relecq, etc...

Le Léon a également inspiré de nombreux romanciers. L'on connaît *Maudez le Léonard*, dont l'action se déroule à Brest. *Reine-Claude*, de Mademoiselle Renée Simon évoque pour les jeunes lecteurs la ville de Saint-Pol-de-Léon. Yves-Marie Rudel nous a donné un *Johnny de Roscoff* qui nous fait partager l'existence de nos marchands d'oignons. Et puis, encore, il y a Yves Le Fèvre, ce romancier dont je n'ai nullement l'intention de nier le talent. Il faut seulement déplorer que trop souvent ce talent ait été mis au service d'une passion anticléricale comme ce fut le cas pour *La Terre des Prêtres*. L'on sait qu'à la suite de la publication d'un article qui présentait ce roman aux lecteurs de la revue *La Pensée Bretonne* son auteur fut poursuivi par vingt-deux prêtres du Léon et condamné à payer à chacun des demandeurs la somme de un franc à titre de dommages-intérêts. Ce jugement fut rendu par la Première Chambre du Tribunal de la Seine, le 25 avril 1929. Si je rappelle ce fait ce n'est nullement pour rouvrir une polémique close depuis longtemps mais seulement pour déplorer que l'œuvre d'Yves Le Fèvre, parfois fort intéressante à certains points de vue, le soit beaucoup moins à d'autres.

Comme on le voit le Léon, riche déjà de tant de merveilles, possède aussi une littérature aussi abondante que

variée. De cette littérature je n'ai pu d'ailleurs donner qu'une très faible idée. C'est ainsi, par exemple, que je n'ai pu nommer tous ces poètes, pourtant si nombreux, qui ont chanté ce coin de notre Bretagne.

Pourtant dans ce domaine il y a encore beaucoup à faire. Il faut souhaiter que dans chacune de nos communes il se trouve un homme capable non seulement d'écrire une monographie locale, mais encore de recueillir toutes ces légendes qui font le charme de notre pays. Les membres du clergé et les instituteurs sont, fort souvent, plus qualifiés que d'autres pour entreprendre ce travail. Certains de leurs collègues leur ont déjà montré l'exemple et le succès qui a récompensé leurs efforts doit être un stimulant pour ceux qui hésitent à entreprendre une semblable besogne.

La publication de volumes et de brochures de ce genre est également une nécessité. Demain, en effet, de très nombreux touristes vont se mettre à la recherche d'horizons nouveaux. Retenus chez eux depuis six ans par les exigences de la guerre, ils vont, avec la joie que l'on devine, reprendre la route. Aussi il convient d'attirer leur attention sur notre Léon qui doit voir son industrie touristique prendre un nouvel essor.

Cette publicité, qui va devenir un instrument de notre renouveau économique, qui donc pourrait mieux la faire que nos écrivains régionaux et locaux. Mais il appartient à nos municipalités et à nos syndicats d'initiative de les encourager et surtout de les aider.

CHAPITRE XX

Petit dictionnaire des communes et liste des Pardons du Léon

Voici maintenant un petit dictionnaire des communes du Léon. Je me suis borné à indiquer pour chaque commune :

1° Le chiffre de la population.

2° La date du ou des pardons locaux.

Je crois seulement utile de signaler que les chiffres de la population ne doivent être retenus que sous toutes réserves. En effet, la guerre a provoqué des évacuations et des mouvements divers qui rendent difficile l'établissement d'un recensement précis.

J'ai enfin pensé qu'il serait intéressant de dresser une liste des pardons. A ma connaissance ce travail n'a jamais été fait. La liste que je donne ne comporte, naturellement, que l'indication des manifestations religieuses. Je n'ai pas jugé utile d'y faire figurer certaines assemblées purement profanes qui n'y seraient pas à leur place.

Comme on pourra le constater il se tient de nombreux pardons dans notre Léon. On ne peut que féliciter les curés et les recteurs qui ont su maintenir, souvent au prix de grandes difficultés, ces manifestations de la foi. Assurément s'il en est qui attirent de grandes foules il en est aussi qui ne réunissent qu'un petit nombre de fidèles. Toutes, pourtant, présentent un grand intérêt car toutes, en effet, évoquent une page de notre passé religieux. Ecrire leur histoire ce serait écrire toute l'histoire religieuse du pays léonard. Ce serait, aussi, rendre un bel hommage à tous ceux qui furent, au cours des siècles, les bâtisseurs de ces chapelles et de ces modestes sanctuaires qui constituent aujourd'hui une des richesses du Léon en même temps qu'ils affirment son caractère religieux.

Batz (île de), 1.230 hab. — Pardon à la chapelle Sainte-Anne, le dimanche qui suit le 26 juillet.
Bodilis, 1.800 hab. — Pardons le jour de l'Ascension et le 15 Août.

Bohars, 740 hab. — Pardon de Saint-Pierre-es-Liens, le 1^{er} dimanche d'août.

Bourg-Blanc, 1.640 hab. — Pardon de Notre-Dame-du-Bourg-Blanc, le 15 août. Pardon de la chapelle Saint-Urfold, le lundi de la Pentecôte.

Brèles, 778 hab. — Pardon le 15 août.

Brest. — La population de cette ville était environ en 1939 de 79.432 hab. Au mois de janvier 1946 la population était d'environ 72.000 hab.

Brignogan, 1.227 hab. — Pardon le 1^{er} dimanche de septembre, à Chapel-Pol.

Carantec, 2.220 hab. — Pardons de Notre-Dame-de-Callot, le lundi de la Pentecôte et le dimanche qui suit le 15 août.

Cléder, 5.000 hab. — Pardons de Saint-Pierre et Notre-Dame d'Espérance, 3^e dimanche de septembre.

Coat Méal, 600 hab. — Pardons le lundi de Pâques et le dimanche qui suit le 15 août.

Commana, 1.600 hab. — Pardon le dimanche qui suit la fête de Sainte Anne.

Le Conquet, 1.922 hab. — Pardon le 14 septembre ou le dimanche qui suit.

Le Drennec, 700 hab.

Le Folgoët, 1.172 hab. — Le grand pardon a lieu le 8 septembre.

La Forest, 820 hab. — Pardon de Saint-Thévenan, le dimanche qui précède la solennité de Sainte Anne. Pardon de Sainte-Anne, le dimanche qui suit le 26 juillet.

Guesnou, 1.400 hab. — Pardon de Saint-Guesnou, le jour de l'Ascension.

Goulven, 700 hab.

Guiclan, 3.000 hab. — Pardon le dimanche qui suit la fête de saint Pierre, apôtre.

Guilers, 2.200 hab.

Guimiliau, 1.000 hab. — Pardon de Saint-Milliau, le troisième dimanche de juillet.

- Guipavas*, 5.000 hab. — Pardon de la chapelle de Notre-Dame-du-Reun, le premier dimanche de mai.
- Guipronvel*, 391 hab. — Pardon de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, le premier dimanche de septembre. Pardon de Saint-Ronvel, le premier dimanche de janvier.
- Guissény*, 2.900 hab. — Pardon le troisième dimanche d'août.
- Henvic*, 1.550 hab. — Pardon de Saint-Maudez, le dimanche qui suit le 17 novembre.
- Kerlouan*, 3.200 hab. — Pardon de Saint-Egarec, le dimanche de la Trinité. Pardon de Kroazou, le 15 août.
- Kernilis*, 750 hab. — Pardons le jour de la Pentecôte et le 26 juillet.
- Kernoues*, 500 hab. — Pardon de l'église paroissiale, le deuxième dimanche de juillet. Pardon de la chapelle Notre-Dame de la Clarté, le dimanche qui suit le 5 août.
- Kersaint-Plabennec*, 716 hab. — Pardon de la paroisse, le premier dimanche d'août. Pardon de Notre-Dame de Grâces, le dimanche qui suit le 8 septembre.
- Lambézellec*. — Cette commune qui comptait 19.227 hab. en 1939 est rattachée à Brest depuis 1944.
- Lampaul-Guimiliau*, 1.450 hab. — Pardon de la paroisse le premier dimanche de mai.
- Lampaul-Plouarzel*, 1.214 hab. — Pardon de la chapelle de Saint-Egarec, le dimanche de la Trinité. Pardon de Saint-Paul-Aurélien, le 1^{er} dimanche de mai.
- Lampaul-Ploudalmézeau*, 600 hab. — Pardon le premier dimanche de mai.
- Lanarvily*, 550 hab. — Pardons le jour de l'Ascension et le dernier dimanche d'octobre.
- Landéda*, 2.199 hab. — Pardon de Saint-Gouesnou, le jour de l'Ascension. Pardon de Sainte-Marguerite, le deuxième ou troisième dimanche de juillet. Pardon de Notre-Dame des Anges, le 15 août.
- Landerneau*. — En 1939, la population était environ de 8.850 hab. En fin 1945, par suite de la présence de nombreux réfugiés de la région de Brest, elle était d'environ 13.000 hab. Pardon de Saint-Houardon, le 29 novembre ou le dimanche qui suit; de Saint-Thomas, le dimanche qui suit Noël.
- Landivisiau*, 4.500 hab. (ce chiffre ne comporte pas les réfugiés de Brest). — Pardon le dimanche qui suit le 13 juillet

- Landunvez*, 1880 hab. — Pardon de Saint-Samson, le troisième dimanche de juillet. Pardons de Saint-Gonvel, les deuxième et troisième dimanches de septembre. Le deuxième de ces pardons est célébré dans une chapelle située dans les dunes. Les deux principaux pardons de Notre-Dame de Kersaint ont lieu le jour de l'Ascension et le 15 août.
- Lanhouarneau*, 13.000 hab. — Pardon, le dimanche qui suit la saint Hervé.
- Lanildut*, 900 hab. — Pardon de Saint-Ildut, le premier dimanche de septembre.
- Lanneufret*, 200 hab.
- Lannilis*, 3.450 hab. — Pardon le vendredi du Sacré-Cœur, après l'octave de la Fête-Dieu.
- Lanrivoaré*, 810 hab. — Pardon le troisième dimanche d'octobre.
- Larret*, 130 hab. — Pardon le deuxième dimanche de juillet.
- Lesneven*, 4.000 hab. — Pardon le dimanche après la saint Michel.
- Loc-Brévalaire*, 220 hab. — Pardon le dimanche qui suit la fête de l'Ascension.
- Loc-Eguiner-Landivisiau*, 650 hab. — Pardons le 8 septembre et le 14 décembre ou le dimanche qui suit.
- Loc-Eguiner-Saint-Thégonnec*, 500 hab. — Pardon de Saint-Jean, le dimanche qui suit le 24 juin. Pardon de Saint-Eguiner, le premier dimanche d'août.
- Loc-Maria-Plouzané*, 1.250 hab. — Pardon de la paroisse, le 15 août. Pardon de la chapelle Saint-Sébastien, le troisième dimanche de juillet.
- Locmélar*, 950 hab. — Pardons le jour de l'Ascension et le premier dimanche d'octobre.
- Locquénolé*, 700 hab. — Pardons de Saint-Guénolé, le 3 mars ou le dimanche suivant et le jour de l'Ascension.
- La Martyre*, 700 hab. — Le pardon de Notre-Dame de la Martyre, le deuxième dimanche de mai. Pardon de Saint-Salomon, patron de la paroisse, le deuxième dimanche de juillet.
- Mespaul*, 1.100 hab. — Pardon de Saint-Eloi, le dimanche qui suit le 24 juin.
- Milizac*, 1.900 hab. — Pardon pour la Saint Pierre.

Molène (île), 600 hab. — Pardon de Saint-Ronan, le premier dimanche de juillet. Pardon de la Vierge, le 15 août.

Morlaix. — Il y avait environ 15.000 hab. en fin 1945 y compris les réfugiés de Brest. Les fêtes patronales de Saint Mathieu, de Saint Melaine et de Saint Martin sont marquées par des processions.

Ouessant (île d'), 2.363 hab. — Pardon de Saint-Pol Aurélien, le 12 mars. Pardon de Notre-Dame d'Espérance et de Notre-Dame du Bon Voyage, le premier dimanche de septembre.

Pencran, 627 hab. — Pardon le lundi de Pâques.

Plabennec, 3.768 hab. — Pardon de Saint-Thénean, le 21 juillet ou le dimanche qui suit.

Pleyber-Christ, 2.300 hab. — Pardon à la paroisse, le dimanche de la Pentecôte. Pardon à la chapelle du Christ, le troisième dimanche de septembre.

Plouarzel, 2.340 hab. — Pardon de la paroisse, le dimanche qui suit le 15 août. Pardon de Notre-Dame du Trézien, le lundi de la Pentecôte et le 8 septembre. Pardon de Saint-Eloi, le 24 juin.

Ploudalmézeau, 3.800 hab. — Pardon de Saint-Pierre, le 29 juin ou le dimanche qui suit. Pardon de Saint-Vincent-Ferrier, l'avant-dernier dimanche d'août. Pardon de Notre-Dame de Portsall, le dimanche qui suit la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel (16 juillet). Pardon de la chapelle Saint-Eloi, le 24 juin. Pardon de la chapelle de Saint-Roch, le premier dimanche d'août.

Ploudaniel, 2.860 hab. — Pardon de la chapelle de Sainte-Pétronille, le dimanche de la Trinité. Pardon de la chapelle Saint-Eloy, le 24 juin.

Ploudiry, 1.094 hab. — Pardon pour la Saint Pierre.

Plouédern, 1.667 hab. — Pardon le dernier dimanche d'août.

Plouénan, 2.730 hab. — Pardon de Notre-Dame de Kéréllon, le deuxième dimanche de mai.

Plouescat, 4.137 hab. — Pardon le lundi de la Pentecôte, à la chapelle de Kerzéan. Pardon de Saint-Pierre, le jour de la solennité. Pardon de Notre-Dame du Calvaire, le deuxième dimanche de septembre.

Plougar, 1.200 hab. — Pardon de Saint-Edern, 1^{er} dimanche de septembre.

Plougonevelin, 1.545 hab. — Pardon de Saint-Guénau, le deuxième dimanche d'août. Pardon de Notre-Dame, à Saint-Mathieu, le premier dimanche de septembre.

Plougoulm, 2.400 hab. — Premier pardon de Prat-Coulm, le 2 juillet, jour de la Visitation. Deuxième pardon, le dimanche de la Trinité (Pardon muet).

Plougourvest, 1.200 hab. — Pardon le dimanche qui suit la fête de saint Pierre, apôtre. Pardon de Notre-Dame, le dimanche qui suit le 8 septembre.

Plouguerneau, 5.782 hab. — Pardon de la chapelle Saint-Michel, le premier dimanche de juillet et le dernier dimanche de septembre. Pardon du Grouanec, le 15 août. Pardon de Notre-Dame du Val, le dimanche du Rosaire. Trois processions votives se font à Plouguerneau : le jour de l'Ascension ; le dimanche qui suit et le lundi de la Pentecôte.

Plouguin, 1.900 hab. — Pardon de la chapelle de Loc-Majan, le dimanche de la Trinité. Pardon de l'église paroissiale, le dernier dimanche d'août.

Plouider, 2.900 hab. — Pardon de la paroisse, le dimanche de la Pentecôte. Pardon du Pont-du-Chatel, le premier dimanche de septembre. Pardon de Notre-Dame-des-Malades, le dimanche qui suit le 8 septembre.

Ploumoguer, 1.900 hab. — Pardon le premier dimanche de juillet.

Plouénour-Menez, 2.006 hab. — Pardon de Saint-Yves, le dimanche dans l'octave de l'Ascension. Pardon de la chapelle Saint-Divy, le lundi de la Pentecôte. Pardon de Notre-Dame du Rélecq, le 15 août. Pardon de Saint-Bernard, le dimanche dans l'octave de l'Assomption.

Plouénour-Trez, 1.829 hab. — Pardon de Saint-Pierre, le dimanche après le 29 juillet.

Plouénéventer, 1.785 hab. — Pardon de Saint-Néventer, le premier dimanche de mai. Pardon de Saint-Pierre, le premier dimanche après le 29 juin ou le 29 si c'est un dimanche. Pardon de la chapelle de Locmélar, le dernier dimanche de juillet.

Plounévez-Lochrist, 3.898 hab. — Pardons de l'église paroissiale, le dernier dimanche de mai et le jour de la solennité de Saint Pierre et de Saint Paul. Pardon de la chapelle de Maillé, le troisième dimanche de juillet. Pardon de Lochrist, le 14 septembre ou le dimanche suivant.

Plourin-Ploudelmézeau, 1.345 hab. — Pardon paroissial, le quatrième dimanche de juillet. Pardon de Saint Roch, le deuxième dimanche de septembre. Pardon du Saint Nom de Jésus, le troisième dimanche de janvier.

Plouvien, 2.557 hab. — Pardon de Saint-Jaoua, le premier dimanche de mai. Pardon de Saint-Jean-Balanant, le 24 juin ou le dimanche suivant.

Plouvorn, 2.723 hab. — Pardon de la paroisse, le dimanche qui suit le 15 août. Pardons de Lambader, le lundi de la Pentecôte et le dernier dimanche de septembre.

Plouzané, 2.166 hab. — Pardons de l'église paroissiale, le dimanche qui suit le 6 mars et le dimanche de la Pentecôte. Pardon de la chapelle de la Trinité, le dimanche de la Trinité. Pardon de Notre-Dame de Bodonou, le dimanche qui suit le 8 septembre.

Plouzévédé, 1.790 hab. — Pardon de Saint-Pierre, le jour de la solennité. Pardon de Berven, le 15 août.

Porspoder, 1.700 hab. — Pardon le deuxième dimanche d'août.

Le Relecq-Kerhuon, 5.900 hab. — Pardon le 15 août.

La Roche-Maurice, 850 hab. — Pardon le jour de l'Ascension.

Roscoff, 4.000 hab. — Pardon de Sainte-Barbe, le troisième lundi de juillet. Pardon paroissial, le 15 août.

Saint-Derrien, 900 hab. — Pardon le dimanche de la Trinité.

Saint-Divy, 644 hab. — Pardons le dimanche de l'octave de l'Ascension et le 14 septembre ou le dimanche qui suit.

Saint-Frégant, 830 hab. — Pardon de la chapelle de Kergo, le premier dimanche de mai. Pardon de la paroisse, le dernier dimanche d'août.

Saint-Marc. — Cette commune qui comptait environ 6.000 habitants en 1939 est rattachée à Brest depuis 1944. Pardon de Notre-Dame du Bon-Port, le deuxième dimanche de septembre.

Saint-Martin-des-Champs. — La paroisse comporte environ 7.000 habitants, presque tous appartenant à la ville de Morlaix. Pardon de Saint-Martin, le dimanche qui suit le 11 novembre.

Saint-Méen, 686 hab. — Pardon le troisième dimanche de juillet.

Saint-Pabu, 1.165 hab. — Pardon dans l'octave de l'Ascension.

Saint-Pierre-Quilbignon. — Cette commune comptait environ 14.239 habitants en 1939. Elle est rattachée à Brest depuis 1944.

Saint-Pol-de-Léon, 7.800 hab. — Pardons de Saint-Pol, le premier dimanche de septembre et le deuxième dimanche après Pâques.

Saint-Renan, 2.200 hab. — Pardon de Saint-Ronan, le dimanche qui suit l'Ascension. Pardon de Notre-Dame de Liesse, le dimanche qui suit le 15 août.

Saint-Sauveur, 980 hab. — Pardon le troisième dimanche de septembre.

Saint-Servais, 580 hab. — Pardons le dimanche qui suit le 3 mai et le deuxième dimanche de juillet.

Saint-Sève, 450 hab. — Pardon le jour de l'Ascension.

Saint-Thégonnec, 2.536 hab. — Pardon de la paroisse, le deuxième dimanche de septembre. Pardon de la chapelle Sainte-Brigitte, le quatrième dimanche d'août.

Saint-Thonan, 612 hab. — Pardon le quatrième dimanche d'août.

Saint-Vougay, 1.042 hab. — Pardon à la chapelle Saint-Jean-Baptiste, le 24 juin.

Santec, 2.200 hab. — Pardons le dimanche qui suit l'octave du Sacré-Cœur et le 8 septembre.

Sibiril, 1.526 hab. — Pardon le premier dimanche d'août.

Sizun, 2.500 hab. — Pardon le premier dimanche d'août.

Taulé, 2.800 hab. — Pardon le dimanche de la Trinité.

Trébabu, 250 hab. — Pardons de Notre-Dame du Val, le premier dimanche de mai et le 15 août. Pardon de Saint-Tugdual, le premier dimanche de décembre.

Tréflaouénan, 668 hab.

Tréflévénez, 450 hab.

Tréflevez, 1.360 hab. — Pardon de Sainte Ediltrude en fin juin.

Trégarantec, 494 hab. — Pardon le dimanche qui suit la fête de sainte Anne.

Tréglonou, 630 hab. — Pardon le deuxième dimanche de juillet.

Le Tréhou, 1.084 hab.

Trémaouézan, 500 hab. — Pardon le dernier dimanche d'avril.

Tréouergat, 332 hab. — Pardon de Saint-Ergat, le deuxième dimanche d'août.

Trézilidé, 314 hab. — Pardon le jour de l'Ascension.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	3
Un peu de géographie.....	7
Quelques notes d'histoire	14
De Morlaix à Carantec.....	25
Saint-Pol-de-Léon et ses environs.....	32
De Saint-Pol à Plouescat.....	42
Au pays de Saint-Vougay.....	47
Lesneven et Le Folgoët.....	54
Au pays des « Paganiz »	63
Entre Manche et Océan.....	68
En suivant la côte face au couchant.....	76
Les Iles	80
Plougonvelin et la pointe Saint-Mathieu.....	83
Vers Saint-Renan	87
Brest, figure de proue.....	91
De Brest à la région de Plabennec.....	96
Landerneau et ses environs.....	100
De Sizun à Saint-Thégonnec.....	106
Landivisiau et nos dernières étapes.....	112
Quelques livres	117
Dictionnaire des communes et liste des Pardons.....	120



H. RIOU-REUZÉ
IMPRIMEUR-EDITEUR
RENNES
